

Donné à [illegible] le 15 7bre 1859
[illegible] de [illegible] de Chalons

BIBLIOTHÈQUE
RELIGIEUSE, MORALE, LITTÉRAIRE,
DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,

Publiée avec approbation de Monseigneur l'Archevêque de Bordeaux.

DIRIGÉE

PAR M. L'ABBE ROUSIER,
Aumônier du Collége Royal de Limoges,
Directeur de l'œuvre des bons livres.



ALPHONSE,

OU

PUISSANCE DE LA VERTU.

Tous les Exemplaires sont revêtus de la signature de l'Auteur.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR.

—

Les EXEMPLES MORAUX, ou fruit d'une bonne et d'une mauvaise Éducation, 1 vol. in-12.



Oh charité chrétienne religion sainte où s'arrête ton empire

Alphonse

ou

PUISSANCE DE LA VERTU

Par

L'Abbé Th. Mutrau.



Il lui montra, sans lui dire un mot, une image du Christ

PARIS

Martial Ardant frères, Éditeurs,

Rue Hautefeuille, 14.

LIMOGES

à la même Librairie

ALPHONSE,

OU

PUISSANCE DE LA VERTU,

PAR L'ABBÉ T. MITRAUD,

Du Diocèse de Limoges.

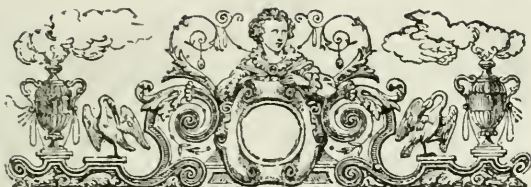
DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

CHEZ MARTIAL ARDANT FRERES, EDITEURS,
Rue Hautefeuille, 14.

LIMOGES,
A LA MEME LIBRAIRIE.

1844.



PRÉFACE.

Si l'histoire des grands empires est utile, celle des grands hommes l'est peut-être davantage.

On s'inspire de leurs vertus, on s'anime de leur vie, on s'exalte au souvenir de leurs magnanimes actions, purifiées et grandies par l'espace des temps. On choisit, sans méfiance comme sans prévention, pour modèles, des hommes absous, aux yeux mêmes de l'envie, de leurs vertus et de leur grandeur par le néant du tombeau.

Tous les hommes sont appelés à être d'utiles citoyens; il en est peu qui soient destinés à conduire les états.

Du reste, c'est peut-être dans les détails d'une vie privée que l'on apprend le mieux à connaître la cause des événemens et la marche de l'esprit humain. Les grands hommes sont jetés, par les

mains de la Providence, comme des signaux pour faire apprécier le caractère des siècles où ils ont vécu ; et qu'ils avaient reçu mission de diriger.

Un philosophe célèbre, auquel on demandait quel était l'ouvrage le plus précieux de l'antiquité, répondit : *Les vies de Plutarque*. Pouvait-on, avec plus de précision, imprimer le cachet du mérite sur le frontispice des histoires particulières, quand elles sont d'un choix judicieux !

Assurément, on n'écrirait pas sans fin, si l'on se bornait à ce qui intéresse véritablement ; et il n'y aurait plus de danger, dans la multiplicité des livres, si l'on s'arrêtait à ce qui est beau et utile. La vérité est si féconde, le goût des hommes est si varié, les objets dignes de leur attention sont si nombreux !

Les préceptes sont nécessaires : ils tracent les règles de la conduite ; mais ils sont mis en action et rendus sensibles dans l'histoire des grands citoyens ; les grands hommes doivent être proposés à notre imitation, il faut mettre sous les yeux des jeunes gens le tableau de leurs vertus, surtout quand elles sont ennoblies par la Religion.

Les intelligences élevées ne verront pas seulement des talens et des vertus isolés dans la vie des Saints. L'énergie surnaturelle et vitale de leurs œuvres pénètre les nations et les civilise : les plus grands mouvemens donnés à l'espèce humaine sont partis souvent de la cellule d'un moine.

La pensée chrétienne, sublime contre-poids à tous les maux des faibles mortels, se montre

dans les Saints sous une forme vivante, et toujours elle indique, par ses contrastes avec le siècle, les besoins de l'humanité.

A la naissance de la Religion, la douceur et l'héroïque patience des premiers fidèles triomphent de la férocité des persécuteurs, et de l'opiniâtreté de ce paganisme romain qui, après cinq cents ans de lutte, vient expirer sur les débris de ses autels et des monumens de ses victoires.

Lors de l'invasion des barbares, la foi du Christ apparaît magnifique dans la noble attitude de l'Eglise ; c'est elle qui arrête la fougue d'un sauvage Attila, elle lui oppose.. un pontife saint, une vierge généreuse (1).

La majesté romaine s'humilie, dans la personne de Théodose-le-Grand, sur le seuil du temple, devant le génie chrétien que représente si noblement saint Ambroise. Le fort s'incline devant le faible : authentique proclamation de la puissance du droit, et du principe de l'égalité.

Le fier Sicambre courbe sa tête indomptée sous le joug du Christianisme ; Remi verse l'eau du baptême sur le front de Clovis, et jette, en même temps sur le sol de la Germanie et des Gaules, l'élément fécond de cette haute civilisation inconnue des siècles idolâtres.

Dans le nord, la Religion s'introduit par la charité parmi les peuples barbares; c'est par la pureté de sa morale qu'elle captive les nations civilisées de la Grèce et de l'Italie ; dans l'Orient,

(1) Saint Léon, Sainte Geneviève.

elle offre aux regards des hommes efféminés l'étonnant spectacle de la pénitence et du renoncement ; et les grandes expiations des anachorètes deviennent la plus foudroyante protestation contre le vice et la volupté.

Tous les peuples, tour à tour, sont venus se régénérer dans la doctrine du divin législateur, et, s'il est, aux extrémités du monde, des populations qui ne songent pas à goûter le bienfait des enseignemens de la croix, la Religion pense à ces nations déshéritées : elle vole et les invite à venir s'asseoir au banquet de la famille universelle. Qui pourrait redire les prodiges des François-Xavier et de tant d'illustres apôtres, héroïques messagers du ciel, qui ont scellé, de leur propre sang, les éternels monumens de la charité chrétienne.

Qui peut aujourd'hui contester les biens immenses répandus sur toute la terre par l'évangile, par la sagesse de ses lois, l'action de sa morale pure, et la sainteté de ses dogmes ?

Ouvrez les annales du monde. Partout où règne un vice, la Religion place une vertu qui le combat. Elle oppose la douceur à la barbarie, la liberté à l'esclavage, la pénitence à la mollesse, la bienfaisance et l'amour à la haine, la vérité à l'erreur, le droit à la force, la morale à la corruption.

Aujourd'hui, en regard de l'égoïsme et de l'ambition, elle place l'angélique dévouement de la sœur de charité ou du frère des écoles chrétiennes.

Si la charité, suave comme un rayon de miel, descendait dans le cœur des hommes, oh ! qu'elle adoucirait de souffrances, qu'elle calmerait d'angoisses, qu'elle essuierait de larmes !

Elle rétablirait l'harmonie entre le ciel et la terre, entre l'homme et l'homme ; elle relèverait la dignité morale ; elle règlerait avec mesure et justice l'emploi des forces individuelles et collectives ; elle encouragerait le génie à poursuivre la marche de ses brillantes et pacifiques conquêtes sur la nature, elle livrerait les hommes aux travaux des arts : mais elle ne souffrirait jamais qu'on les ensevelit tout vivans, et pèle mêle, dans de vastes et humides tombeaux où les consument lentement la misère et la débauche. La tempérance, l'ordre, l'honneur et la probité distribueraient avec une équitable proportion la richesse ou l'aisance dans le sein des familles. Nous ne verrions plus la société, saignante par les plaies de ses membres gémir sur les déchiremens qui lui font perdre la sève et la vie. Nous n'entendrions plus la Religion, comme une mère inconsolable, répandre d'intarissables larmes sur le sort des pauvres petits enfans. Il leur serait permis d'écouter sa douce voix, plus apte que *le fouet et les menaces* (1) à réchauffer leurs cœurs et leurs membres défaillans ; nos généreux pontifes n'en seraient plus réduits, dans l'impuissance de leur zèle, à réclamer, avec l'accent d'une

(1) Voyez l'enquête publiée par le gouvernement anglais. (Déposition de M. Daniel au sujet des enfans appelés *nettoyeurs*.)

noble et profonde douleur, *une loi de fer pour défendre de tuer les enfans par le travail* (1).

Notre siècle parle sans cesse de philanthropie; il vante son humanité et il voit se renouveler les abominables sacrifices du paganisme : non, toutefois, en immolant de rares victimes humaines sur les autels d'une affreuse divinité, mais en les soumettant, par hécatombes, aux tortures d'un long martyre dans les cachots des mines, ou dans les prisons de l'industrie. Une insatiable cupidité dévore, chaque année, la centième partie des générations, et, de sa bouche horriblement ensanglantée, elle crie des paroles d'amour à ses pâles victimes.

Jetez les regards sur les cloîtres pieux des hospitalières, des frères des écoles chrétiennes; on y parle peu d'humanité, mais on s'y dévoue, par vertu, à tout ce qui pleure, à tout ce qui souffre, à tout ce qui est abandonné, à tout ce que rebute la délicatesse d'un monde voluptueux. Inimitables institutions, nous n'en apprécions pas assez la portée.

Mais les siècles futurs diront quelle fut, même sur notre époque, leur puissance de moralisation!

---

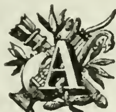
(1) Paroles empruntées à la lettre pastorale du primat de Normandie, prince-archevêque de Rouen, et citées, par M. Charles Dupin, dans son magnifique rapport à la Chambre des Pairs, sur le travail des enfans dans les manufactures. (Session de 1840.)

ALPHONSE,

OU

PUISSANCE DE LA VERTU.

LIVRE PREMIER.



LPHONSE naquit dans un de ces hameaux du midi où la foi s'est conservée et si vive et si pure.

Ses parens étaient de pauvres laboureurs ; la Providence leur avait confié le soin de nombreux enfans, tous bien nés, dociles et respectueux ; mais condamnés, ce semble, par la rigueur de leur sort, à ne recevoir d'autre éducation que celle du foyer domestique ; ils y puisaient du moins l'amour de la vertu !

Le jeune Alphonse surtout croissait en âge, en grâce, en modestie : son assiduité à tous les offices de l'Eglise, son recueillement, sa piété tendre, son profond respect pour les auteurs de

ses jours, son empressement à exécuter leurs ordres, son avide attention à observer les plus légers mouvemens de leurs volontés, en avaient fait un enfant de bénédiction.

La paix, l'amour, la bienveillance mutuelle régnaient dans une humble chaumière, le bonheur et la joie, avec l'innocence, avaient fixé leur séjour dans le sein de la pauvreté.

La simplicité des mœurs, les habitudes de frugalité, d'ordre et de propreté donnaient à tout l'ensemble de cette famille l'aspect le plus riant et le plus enchanteur. La naïveté, la candeur chrétienne, le contentement intérieur se réfléchissaient sur les nobles physionomies de ces heureux villageois.

Le Dieu de bonté, qui pare les champs, qui donne leur éclat aux fleurs, qui nourrit les petits oiseaux du ciel, fertilisait le sol qu'ils arrosaient de leurs sueurs et qui leur fournissait le pain de chaque jour. Le soir, ils s'endormaient avec sécurité dans les bras du Seigneur ; le matin, ils se réveillaient en louant son saint nom ; et le sentiment de la reconnaissance, souvent si faible dans le cœur des hommes qui sont le plus comblés des biens de la terre, se ranimait, chaque jour plus vif, dans le cœur de ceux qui ne possédaient rien.

Avant de se livrer au repos, avant de sortir pour le travail, ou pour la garde du petit troupeau qui composait toute sa richesse, prosternée devant une vieille image de la Vierge, cette sainte famille adressait à Dieu la plus fervente

prière. L'aïeul, vieillard vénérable, courbé sous le poids des années et de ses longues fatigues, faisait, dans ces occasions, entendre à ses petits enfans des paroles touchantes ; il avait coutume de s'exprimer ainsi :

« Mes enfans chéris, Dieu est le créateur du » ciel et de la terre ; il anime, il remplit, il » pénètre tout. C'est lui qui nous donne la vie, » le mouvement et l'intelligence : l'univers re- » tentit de la gloire de son nom ; les monta- » gnes s'élèvent pour remonter vers lui ; les » vallons s'abaissent pour s'humilier sous sa » main puissante ; le soleil s'élève le matin avec » une majestueuse rapidité, vers le milieu du » jour il darde ses brillans rayons sur la terre, » le soir il précipite sa course et va de son » disque enflammé réchauffer d'autres régions ; » il est l'œuvre la plus magnifique de la créa- » tion ; il est si resplendissant que les yeux » des mortels ne peuvent soutenir l'éclat de sa » lumière. Au-dessus du soleil, règne le roi des » cieux ; la lumière qui l'environne est bien » plus vive encore que celle de l'astre qui pré- » side au jour ; elle pénètre les plus épaisses » ténèbres ; elle descend jusque dans le fond de » nos cœurs, elle en éclaire tous les mouve » mens ; aucune de nos pensées ne lui échappe; » prenez donc garde, enfans chéris, de n'en » concevoir jamais aucune qui puisse offenser » les regards si clairvoyans de votre Dieu. »

Ce sage et vénérable vieillard montrait, sans cesse, à sa famille, l'action de la Providence

cachée sous l'écorce des choses créées. Tous les objets qui s'offraient à sa vue devenaient des emblêmes naturels sous le voile desquels il leur apprenait à *connaître* la divinité.

« Voyez, mes enfans, leur disait-il, comme » ces arbres étendent leurs rameaux couverts » de feuillages. Ils nous offrent un ombrage » aussi salutaire qu'agréable : que l'herbe sur » laquelle nous nous reposons est moelleuse ! » Un ruisseau limpide baigne la racine des » plantes et entretient la fraîcheur dans cette » vallée : le côteau qui nous fait face est tout » émaillé de fleurs ; les abeilles vont y cueillir » le suc le plus pur, pour nous composer une » délicieuse nourriture ; les oiseaux l'égaient » nuit et jour par la mélodie de leurs chants ; » nous voyons d'ici une ville dont la beauté at- » teste la richesse du royaume et de l'industrie » des habitants ; et notre sol chargé d'abon- » dantes moissons prouve l'activité du labou- » reur. Mais tout ce que nous voyons révèle la » puissance et la bonté de Dieu ; il a créé ces » choses pour sa gloire et pour notre utilité ; » car tous les hommes sont les enfans de Dieu ; » il les connaît tous comme le berger connaît » chaque brebis de son troupeau (1), il les » appelle par leur nom et leur montre les voies » de la justice qui conduisent au bonheur. Il » n'existe pas un homme orgueilleux qu'il ne » puisse le châtier ; il n'est pas un pauvre, il

(1) Proprias oves vocat nominatim et educit eas. Joan. 10. 3.

» n'est pas un petit dont il ne soit le père et le » protecteur, et auquel il ne réserve une félicité » infinie, s'il veut s'en rendre digne. »

Une autre fois lorsque le bœuf fatigué, portant nonchalamment le soc renversé, rentrait à l'étable ; lorsque la chaleur brûlante du soleil forçait les troupeaux à redemander, par leurs bêlemens, la bergerie ; lorsque la jeune fille, les jeunes pâtres et le laborieux agriculteur venaient réparer leurs forces épuisées à une table commune, ce digne patriarche du hameau, après le repas champêtre, par un saint et pieux artifice, animait ses instructions, et les rendait plus saisissantes, en leur donnant une forme de dialogue qu'il entretenait par des questions aux divers membres de cette édifiante famille.

« D'où venez-vous, Alphonse, et qu'avez- » vous vu ?

» — J'ai été au pacage le plus éloigné : j'ai eu » beaucoup de plaisir à voir l'herbe des champs : » mes troupeaux paissaient ou se reposaient » autour de moi ; et je m'occupais à faire des » corbeilles, ou à contempler les épis qui » commencent à paraître sur leurs tiges. »

» — C'est tout ce que vous avez vu ? Vous » n'avez pas observé un autre objet plus digne » de votre attention ? Ah ! cher Alphonse, Dieu » était au milieu des champs ; c'est lui qui » nourrissait vos troupeaux et qui veillait sur » vous ; c'est sa main invisible qui répandait » toutes les richesses que vous avez admirées ;

» c'est vers lui que devait s'élever toute votre
» reconnaissance.

» — Et vous, Marie, disait-il, à la plus jeune
» de ses petites filles : où avez-vous été ? com-
» ment avez-vous employé votre temps, et
» qu'avez-vous observé ? »

» — J'ai traversé le bosquet du château ; un
» vent frais et doux se jouait au milieu du feuil-
» lage, et embaumait l'air en agitant le calice
» de fleurs ; des ruisseaux clairs et limpides
» descendaient du haut des rochers en murmu-
» rant ; les petits oiseaux chantaient en se ré-
» pondant les uns aux autres : moi, je cueillais
» des fleurs pour en offrir un bouquet à ma
» mère qui, retenue par les soins du ménage,
» n'a pu sortir pour respirer leurs parfums.

» — Ma fille, vous n'avez rien entendu autre
» chose : vous n'avez pas entendu votre Dieu !
» C'était sa voix qui résonnait dans le murmure
» des eaux et dans le gazouillement des oiseaux :
» sa puissante bonté faisait épanouir les fleurs.
» Elles vous paraissent bien belles quand elles
» sont parées de leurs vives couleurs ; une âme
» fidèle, revêtue de l'innocence et de la pureté,
» est mille fois plus agréable aux yeux de
» Dieu que ne l'est aux vôtres la plus belle
» des plantes. »

Dans les longues soirées d'hiver, il leur racontait les traits les plus frappans de l'écriture sainte ou de la vie des Saints : tantôt, l'histoire de Job qui fournissait le moyen de les consoler dans leur pauvreté, de leur inspirer

le mépris des richesses en leur en montrant la fragilité. Tantôt par l'exemple d'Eléazar, ce noble vieillard de la Judée, contre le courage duquel vinrent se briser les armes, et échouer les artifices et les bizarres violences (1) de ses persécuteurs, il leur apprenait à devenir inébranlables dans la pratique de la vertu, et à ne regarder le bienfait de la vie que comme une infamie quand il est le prix d'une infidélité.

La mort sublime de sainte Félicité et de ses sept enfans les ravissait de tendresse et d'admiration, ils y voyaient jusqu'où peut s'élever l'héroïsme qu'inspire une Religion qui rend l'âge le plus tendre et le sexe le plus faible, capable de braver les plus affreux supplices et la rage des plus atroces tyrans.

Oh! qu'il était beau de le voir ce vénérable vieillard entouré de sa famille qu'il instruisait, qu'il consolait et qu'il édifiait! Une chevelure blanche et majestueuse descendait sur ses épaules; sa physionomie était douce et imposante; l'empreinte de ses traits annonçait les combats intérieurs qu'il avait eus à soutenir pour soumettre ses passions; elle annonçait, peut-être aussi, les luttes de la misère!... Lorsqu'il racontait une histoire, ses yeux s'ani-

(1) Igitur Eleazarus unus de primoribus scribarum, vir ætate provectus, et vultu decorus, aperto ore hians compellabatur carnem porcinam manducare.

Et, ille gloriosissimam mortem magis quam odibilem vitam complectens, voluntariè præibat ad supplicium.

(II Mach. C. VI. v. 18. 19).

maient graduellement et devenaient étincelans ; il s'identifiait avec le héros dont il faisait ressortir la magnanimité, et l'on ne pouvait, en le voyant, s'empêcher d'éprouver une vénération mêlée de confiance.

Il variait ses récits avec un art que guidait l'amour paternel toujours si sûr et si délicat. S'il s'apercevait que la tendresse maternelle de sa fille, qui l'écoutait en faisant mouvoir son fuseau entre ses mains, était trop émue par l'histoire de cette femme incomparable qui avait appris à ses sept enfans à regarder le martyre comme un glorieux triomphe, il adoucissait cette trop vive émotion, par un retour soudain à une de ces histoires où se peint en traits si touchans la providence du Dieu bon qui protége l'innocence et la vertu. Il représentait le jeune Daniel confondant l'imposture de trois infâmes vieillards et rétablissant l'honneur et la réputation de Suzanne, cette femme dont l'héroïque conduite avait excité la calomnie de ces hommes orgueilleux et pervers qui cherchaient, dans le sang d'une innocente victime, la vengeance du mépris qu'elle avait eu pour leur lâche provocation. Dieu, leur disait-il, est assis sur son trône d'où il jette les yeux sur tout l'univers pour punir, quand il lui plaît, le crime, et pour justifier la vertu.

Un autre jour, il mêlait ses larmes à celles du vieux Jacob pleurant son fils Joseph qu'il croyait dévoré par les bêtes féroces. Il suivait ce fils chéri d'Israël, en Egypte, dans la prison,

à la cour des Pharaons, pour apprendre à sa famille toutes les vicissitudes des choses humaines, et pour apprendre aussi à ses petits enfans que le repos et le bonheur des vieux jours doivent être le résultat et la récompense des travaux et des fatigues de la jeunesse. Qu'elles étaient attendrissantes les peintures dont ce vénérable vieillard parsemait ses récits !

Pénétrée de l'amour de la sagesse, remplie de la crainte du Seigneur, sa famille tout entière se livrait sans bruit à l'exercice d'une sincère piété ; ses actions les plus simples étaient sanctifiées par le motif qui les animait ; sa conduite n'avait rien que d'ordinaire, rien qui fixât les regards du monde et qui l'exposât à la funeste tentation de la vanité ; mais que ses vertus offraient un spectacle agréable au ciel ! Aussi le ciel lui envoyait une joie constante qui se manifestait par une sérénité qu'aucun événement n'interrompait.

Jetons nos regards sur l'univers, prêtons une oreille attentive au bruit qui s'y fait ; nous ne verrons partout qu'un effrayant tableau de misère ; nous n'entendrons qu'un tumulte confus de plaintes.... Est-il beaucoup d'hommes heureux ? Pour répondre à cette question, je demande : En est-il beaucoup qui soient justes et qui craignent Dieu. O hommes, revenez à la vertu, obéissez à sa voix, vous connaîtrez avec quelle douceur elle règne, et vous jugerez que le bonheur en est inséparable, ou, si vous vivez dans le désordre, cessez au moins de vous plaindre, vous

n'en avez plus le droit ; vous êtes les auteurs de tous les maux que vous souffrez.

Si le mal s'arrêtait à vous! Mais entendez les gémissemens de l'humanité se prolonger dans les générations futures ! Vos enfans naissent enchaînés au malheur. Peut-il en être autrement? Où se dirige leur raison naissante? La première parole qu'ils entendent est le langage de l'intérêt et des passions!!!. Et s'ils apprennent quelquefois les maximes saintes du devoir, on a bientôt effacé, par l'autorité de l'exemple, les impressions de préceptes devenus stériles. Aussi, l'on s'effraye, mais on ne peut s'étonner de leur précocité dans le vice!

La famille de nos sages et vertueux villageois avait un sort bien différent. Le vénérable vieillard qui en était le chef avait acquis une grande expérience dans les phases diverses qu'il avait traversées: il éloignait jusqu'à l'image du mal des yeux de ses petits enfans ; leur maison semblable à un sanctuaire ne retentissait que de paroles édifiantes : le foyer domestique était une école de vertus : les inspirations de la nature, guidées par la grâce et la religion, dictaient les enseignemens les plus simples et les plus faciles, il est vrai, mais aussi les plus utiles pour la conduite de la vie.

Alphonse écoutait avec ravissement les sages leçons de son respectable aïeul, il en retirait les plus grands fruits et, sans cesser d'être enfant par les années et par le naïf enjouement

du jeune âge, il était devenu un homme parfait par l'élévation du sentiment et de la pensée.

Il répétait avec un charme admirable les histoires et les maximes qu'il avait entendues : son humeur agréable, son caractère de gaité lui gagnaient tous les cœurs, et il comptait autant d'amis qu'il y avait d'enfans au village.

Bon camarade, franc, loyal, généreux, il était impossible de résister à l'invincible attrait de sa candide conversation. Il n'avait aucune inclination basse, ses traits de vivacité ne ressentaient jamais la colère, ils annonçaient une âme chaleureuse et capable de s'élever à l'héroïsme de la vertu. La Providence, en effet, le destinait à devenir un des bienfaiteurs de l'humanité ; elle lui fit sentir de bonne heure que ce n'était qu'en devenant utile aux hommes qu'il pourrait vraiment glorifier Dieu.

L'époque de sa première communion approchait : il comprit toute l'importance de cet acte qui exerce une si grande influence sur la moralité d'un homme, sur sa vie tout entière, sur sa destinée éternelle : il fréquentait le catéchisme avec une sainte ardeur, avec un recueillement qui le rendit bientôt un objet d'édification pour la paroisse et un enfant de prédilection pour le pasteur modeste et saint qui dirigeait cet humble troupeau. Il y donna des preuves d'une intelligence et d'une capacité supérieures à son âge : il gravait dans son esprit non-seulement les anecdotes que racontait le zélé pasteur pour fixer l'attention de son mobile

auditoire, mais encore les points de morale qu'il développait.

Le soir, lorsque les bons agriculteurs étaient rassemblés autour d'un large foyer où pétillaient quelques branches vertes, ce vénérable mentor de cette vertueuse famille prenait plaisir à provoquer le jeune Alphonse et à lui faire redire ce qu'il avait entendu au catéchisme ; ses frères d'abord profitèrent de ces exercices qui les charmaient et qui leur servaient de répétition : les enfans des familles voisines s'y rendirent ensuite ; toute la jeunesse du village, enfin, excitée par une noble émulation, y accourut.

De pieux cantiques, une prière commune terminaient chaque soir ces veillées du hameau.

Ces concerts de prières et de louanges, partis de cœurs purs et naïfs, s'élevaient jusqu'au ciel d'où descendaient, en retour, les grâces dont étaient visiblement comblés ces heureux enfans.

L'esprit d'Alphonse s'ornait, sa raison s'éclairait, son cœur se fortifiait, et je ne sais quelle céleste onction remplissait son âme des plus douces jouissances ; naturellement expansif, il avouait, pourtant, qu'il ne pouvait exprimer tout son amour.

L'histoire des Martyrs enflammait son imagination, il eût désiré pouvoir, aussi lui, combattre jusqu'au sang, pour montrer sa fidélité à Jésus-Christ.

Malgré les privations continuelles que lui imposait la pauvreté de sa famille, il trouvait

quelquefois le moyen de se condamner à de petites pénitences : ce pauvre enfant se mortifiait pour se purifier de plus en plus et pour se préparer à recevoir dignement son Dieu.

Mais, s'il exerçait quelques duretés sur lui-même, il était indulgent et bon pour les autres ; la compassion lui était si naturelle qu'elle semblait être sortie avec lui du sein de sa mère, et s'être accrue avec les années.

Il pensait que tous ceux qui étaient privés d'habits avaient le même droit que lui, de se vêtir de la toison de ses brebis ; et, sans jamais porter envie aux biens des riches, il eût volontiers partagé son petit patrimoine avec les indigens.

Il ne connaissait pas encore la lettre de l'évangile, il était pénétré de son esprit, tant était chrétienne l'éducation qu'il avait reçue dès le berceau, tant les leçons et les exemples qu'on lui avait donnés, avaient merveilleusement secondé l'action intérieure de la grâce et les heureuses dispositions de la nature.

Dans cet état d'honnêteté primitive, il ne mettait aucune différence entre un homme et un homme : tous les hommes lui paraissaient également les enfans de Dieu, les frères de Jésus-Christ ; ils étaient tous à ses yeux comme les membres nombreux d'une grande famille : il savait seulement qu'ils étaient distingués par des différences sociales : il avait puisé, dans les images de l'autorité paternelle, toutes les idées qu'il s'était formées sur la nature de la puis-

sance humaine : ainsi il portait en lui-même le germe de cette obéissance qui fait l'honnête citoyen, et qui le rend d'autant plus noble qu'il est plus soumis aux lois ; car alors le principe de la soumission n'est pas l'intérêt ; elle n'a d'autre fondement que le sentiment du devoir, ou l'amour de la communauté.

Avec quel ordre devaient se combiner et s'arranger les élémens de la Religion, dans cet esprit, si heureusement doué, et déjà si bien préparé par les leçons paternelles !

Aussi vit-on le jeune Alphonse prendre tout-à-coup l'essor, s'élever, dans les voies de la vertu, au-dessus des enfans de son âge, et les y entraîner par la force de ses exemples.

Dans cet âge heureux et expansif, on reçoit les impressions de la vertu avec la facilité que donne la souplesse des organes, et on les communique avec l'ascendant que donne l'intérêt et la tendresse qu'on inspire.

Du cœur des enfans les sentimens de la piété passèrent, comme par un mouvement électrique, dans le cœur des parens.

Le bon pasteur, M. de St.-Hilaire, était au comble de la joie, en voyant le renouvellement de toute sa paroisse.

Il associa, pour ainsi dire, le jeune Alphonse, principal auteur de ce changement, à son saint ministère : il en fit un petit Catéchiste ; il l'envoyait, dans les villages, répéter les leçons de la veille aux enfans de la pauvreté, que l'ignorance, l'état de domesticité ou quelque disgrâce de la

nature, tenaient éloignés de l'église et du presbytère.

Cet apôtre, jeune et zélé, s'acquittait de sa mission avec une intelligence et une modestie qui lui captivaient tous les suffrages. Cette paroisse n'était habitée que par des hommes simples et occupés ; ils savaient bon gré à Alphonse de la peine qu'il prenait pour instruire leurs enfans sans les déranger de leurs rustiques travaux ; il jouissait de l'estime générale, et il exerçait sur les esprits un empire que l'on a de la peine à concevoir dans un âge aussi tendre. Son abord était ouvert comme son cœur, et sa bonté naturelle lui avait appris à connaître les bienséances, mieux que ne l'eussent pu faire toutes les leçons d'une froide politesse : s'il n'avait pas cette étiquette étudiée des villes qui se règle exclusivement sur l'extérieur, et qui si souvent rend des hommages insipides et trompeurs, il avait les égards qu'inspire la charité chrétienne qui parle plus sûrement au cœur. Respectueux devant les vieillards, réservé devant les hommes mûrs, simple et candide avec les enfans de son âge, il savait, sans art, répandre l'enjouement et la grâce sur tout ce qui l'environnait. Voulait-il instruire ses jeunes camarades, il paraissait les inviter aux jeux de l'enfance ; et c'était en leur offrant d'agréables distractions qu'il parvenait à leur faire goûter les vérités qu'il était chargé de leur transmettre.

« Nous ne sommes encore que de petits enfans,
» leur disait-il, mais nous servirons Dieu parce

» qu'il est puissant, nous le bénirons parce qu'il
» est miséricordieux.

« Dieu a créé toutes les choses : et toutes les
» choses le glorifient (1) : le jour et la nuit,
» le tonnerre et la pluie, le ciel et la terre, les
» fruits, les plantes et les gazons, les herbes,
» les animaux des champs ; les eaux par leurs
» murmures, les oiseaux par leur gazouillement
» chantent les louanges du Seigneur ; nous aussi,
» quoique nous ne soyons encore que de petits
» enfans, nous le louerons et nous le bénirons ;
» nous le remercierons de nous avoir donné un
» corps pour travailler, un cœur pour l'aimer,
» uue âme immortelle pour le posséder éternel-
» lement. »

Un autre jour il leur disait :

« Allons ensemble courir sur l'herbe des
» prairies ; allons voir comment s'épanouissent
» les fleurs. L'hiver est passé : les bourgeons
» commencent à paraître sur les tiges des
» arbres ; les animaux paissent et croissent. Ils
» sont heureux d'être créés. Tout ce que nous
» voyons nous parle de la bonté de Dieu qui est
» notre père, notre créateur et notre souverain
» Seigneur. »

Cet aimable enfant se rappelait les leçons de

---

(1) Laudate Dominum... Sol et luna ; (Ps. 148).
Laudate eum ;... aquæ omnes... (id).
Ignis, grando, spiritus procellarum (id).
Ligna fructifera et omnes cedri (id).
Bestiæ et universâ pecora.... (id).

son vénérable aïeul, ou il les bégayait en cherchant à les répéter. Le grand livre de la nature était le seul, dans lequel il eût jusque là appris à lire, mais il ne fallait que des yeux et une intelligence naturelle pour en saisir les caractères. Apercevait-il au loin un troupeau sous la garde d'un berger, il s'écriait en disant à ses jeunes camarades :

« Voyez le pasteur de ce troupeau ; il est plein » de sollicitude pour ses brebis ; il les conduit » dans les plus gras pâturages, sur les bords » des clairs ruisseaux ; il ne les perd jamais de » vue, et il les suit avec une tendre inquiétude.

» Mais, quel est le pasteur des hommes ? qui » prend soin d'eux ? Dieu est notre pasteur et » notre père, ses soins s'étendent jusques à » nous (1). C'est lui qui nous dirige et qui nous » nourrit. Dieu est notre pasteur, notre père » et notre maître, écoutons ses commandemens, » servons-le, et surtout aimons-le de tout » notre cœur. »

Par ces pieux exercices, ou plutôt par ces visibles inspirations de la grâce, ce charmant petit missionnaire rendait aux villageois le goût de l'instruction religieuse, plus vif que toutes leurs autres idées. On le voyait arriver avec joie : si sa présence était retardée on l'attendait avec impatience, on allait à son avance, on le recevait

(1) Antè est vadit et oves sequuntur eum quia sciunt vocem ejus... Joan. 10. v. 4. (Je n'ai jamais rien lu de plus touchant que ces douces et belles paroles !).

avec empressement ; la nature même semblait s'embellir aux yeux de ces bons agriculteurs depuis qu'ils y voyaient Dieu caché sous le voile des choses apparentes. La campagne leur paraissait plus riante et plus animée ; elle était plus remplie d'images ; la verdure était plus fraîche et plus délicieuse ; l'air plus pur, le ciel plus magnifique ; le cours des astres avait plus de majesté ; le chant des oiseaux plus de gaîté et plus d'expression ; le murmure des eaux plus de douceur et d'amour ; la nuit mystérieuse couvrait les merveilles du ciel ; les vents, semblables à des ailes célestes, portaient vers Dieu la pensée des hommes ; le spectacle de l'univers tout entier qui les avait jusque là trouvés si insensibles, leur racontait, dans son imposant langage, la gloire de leur créateur, et leur foi devenait d'autant plus vive qu'ils étaient plus éloignés des œuvres et de la corruption des villes.

Ces heureuses dispositions croissaient belles et fragiles comme de tendres fleurs qu'un souffle léger peut ternir : l'œil se réjouit à leur vue, mais la pensée mesure avec tristesse leur courte durée. Le bon pasteur du hameau se félicitait d'avoir confié à Alphonse une mission qu'il avait si bien remplie, et il songeait sérieusement à donner un plus solide appui à cette ferveur naissante : chaque jour, entre le vestibule et l'autel, prosterné devant le roi des rois, il adressait au ciel des prières brûlantes :

« O Dieu ! disait-il, ajoutez à ces ornemens » du printemps les fruits de l'automne ; à côté

» de ces joies innocentes, gravez les inébranlables principes de votre loi sainte dans ces jeunes cœurs ; venez les animer par votre présence ; malgré toute leur action, ils mourraient bientôt, s'ils n'étaient constamment vivifiés par les feux de l'amour divin. »

Ce bon pasteur se plaisait à épancher son âme dans celle d'Alphonse ; il n'éprouvait pas un sentiment que le cœur de cet enfant ne le partageât.

Ce jeune disciple de la grâce élevait aussi ses mains pures vers le ciel :

« Seigneur, s'écriait-il, bénissez mon pasteur » et mon aïeul ; conservez long-temps leurs jours.

» Jetez vos regards de miséricorde sur mon » père et ma mère ; sur mes frères et mes sœurs ; » sur toute notre paroisse et sur tous les enfans » appelés au bonheur de vous recevoir.

» Sept jours encore ! ô grâce ineffable ! et nous » vous recevrons ivres d'amour, transportés » de joie !

» Nous serons nourris du pain céleste ! O » Dieu ! les anges portent envie à notre sort.

» Nous attendons ce moment tardif avec une » douloureuse impatience. O quelles délices » quand les intervalles qui séparent un pareil » jour seront écoulés ! »

Une flamme céleste embrasait cette âme ardente, l'exaltait et donnait à ses facultés une sorte de développement surnaturel. La grâce de Dieu opère des prodiges dans les cœurs où elle ne trouve aucun obstacle à son opération.

2

Mais ce n'est pas toujours par des chemins parsemés de fleurs, ce n'est pas toujours par la voie des consolations même les plus légitimes que Dieu conduit ses élus : il se plaît à les éprouver par les tribulations, et quelquefois même par les plus accablantes douleurs.

Le jour de la première communion devait être une solennité brillante, on était dans une attente générale ; partout on faisait les préparatifs avec activité ; de toutes parts les airs retentissaient de saints cantiques et d'hymnes d'amour ; une voix harmonieuse s'élevait de chaque village pour chanter les louanges du Seigneur ; la beauté, la foi des enfans couronnaient le père commun, comme la hyacinthe et le lys embellissent la source d'une onde pure. Toute la paroisse avait pris un aspect de fête et d'allégresse ; un rayon précurseur de joie, de bonheur et de paix illuminait toutes les âmes. Soudain d'obscurs nuages se répandent, et une tristesse, pour ainsi dire universelle, succède à de si suaves prévisions.

Alphonse, le jeune Alphonse, si aimable et si gai, si expansif et si bon ; Alphonse, l'âme de toutes les cérémonies religieuses, gisait mourant sur son lit, baigné des larmes de son aïeul vénérable et de toute sa famille.

Revenant un jour de catéchiser les enfans d'un village éloigné, la figure épanouie par le sentiment de la satisfaction que l'on goûte à faire le bien, il rencontra sur sa route un vieillard exténué, étendu sans mouvement, ayant près de

lui la gourde et le bâton du pélerin. La pâleur de son visage, ses membres défaillans, annonçaient qu'il avait, pendant long-temps, supporté les souffrances de la faim! Ses forces épuisées ne lui avaient pas permis de marcher plus loin. Des larmes de pitié vinrent inonder aussitôt les joues du jeune Alphonse :

« Pourrais-je, se dit-il à lui-même, jouir d'un » instant de plaisir, tandis que des hommes si » respectables par leur âge souffrent et gémis- » sent ; et n'aurais-je pas leurs peines à me re- » procher, si elles se prolongeaient par ma » faute? »

Il se met aussitôt à appeler ce vieillard, à lui sourire, à l'encourager : en entendant une voix si douce et si amie, ce bon vieillard entr'ouvre ses paupières languissantes, et il porte lentement un regard attendri sur cet enfant.

Dans les premiers mouvemens de son espoir et de sa reconnaissance, il croit voir près de lui l'ange saint, l'ange doux et bienveillant, l'ange gardien de la vie, gardien du pauvre vieillard.

Ranimé par des soins si généreux, par des caresses si touchantes, il essaie de se relever : plusieurs fois il cherche un point d'appui à son bâton, pour pouvoir se soutenir ensuite avec son secours : vains efforts, inutiles tentatives! Il ne se soulève un peu sur son bras affaibli que pour retomber avec douleur.

Alors s'offrit un spectacle qui n'eut pas de témoins sur la terre, mais qui dut réjouir tous les habitans du ciel : ils virent la plus sublime

résignation aux prises avec la plus héroïque générosité.

« Si j'étais sans pitié pour vous, malheureux
» vieillard, disait Alphonse, de qui pourriez-
» vous en attendre? Je suis seul ici; si je vous
» abandonne, ne serais-je pas responsable de
» votre mort? »

« — Jeune enfant, répondait le vieillard, il
» n'y a que vous et le bon Dieu que mes plaintes
» n'importunent pas, que mes misères n'ef-
» frayent pas!... Si j'avais trouvé des cœurs
» aussi compatissans que le vôtre, je ne serais
» pas venu mourir au milieu d'un chemin!.....
» Mais ma course est consommée : la vôtre
» commence à peine. Allez : conservez une vie
» qui deviendra bien précieuse : ne vous chargez
» pas d'un inutile fardeau qui vous accablerait!
» Quand je serai reçu dans le sein de notre père
» Abraham, je me souviendrai de vous.

» — Je manque de force, il est vrai; mais
» vous, bon père, ne manquez pas de confiance :
» le bon Dieu que l'on n'implore jamais en vain
» nous aidera : votre résolution de mourir ici,
» plutôt que de me fatiguer, peut être louable;
» mais je ne me rendrai jamais à vos vœux, mon
» tort serait impardonnable : non, bon père, je
» ne vous abandonnerai pas. »

Subjugué par tant de vertu, épuisé déjà par les attaques de la mort, ce vieillard cède enfin.

Anges du ciel! pourquoi ne descendiez-vous pas pour soutenir un fardeau, sous le poids

duquel vont plier les membres délicats de cet imprudent enfant ?

Le Sauveur du monde succomba trois fois, en portant sa croix, sur la route pénible du Calvaire : le jeune Alphonse marchait sur ses traces, il se chargeait des infirmités d'un seul homme, comme le Rédempteur s'était chargé de celles de l'humanité entière : il succomba trois fois aussi sous son fardeau, avant d'arriver au toit paternel.

Pour étancher sa soif, ce ne fut point un lâche et infâme soldat qui vint lui présenter une éponge mêlée de fiel et de vinaigre ; une claire fontaine lui offrit ses eaux trompeuses, et la mort se glissait dans ses veines avec l'onde glacée.

Il arrive, mais l'excès de son zèle avait détruit ses forces.

A peine a-t-on donné au vieillard les soins de l'hospitalité, que la mère d'Alphonse s'aperçoit que son fils réclame des soins plus empressés encore. Elle le saisit entre ses bras, elle colle son visage sur le sien, elle l'appelle : il ne répond pas, il tombe évanoui ; elle le serre étroitement, elle le croit mort : ses cris, ses sanglots entrecoupés percent les airs : tout le village est bientôt averti du malheur affreux qui vient de frapper cette vertueuse famille.

On accourt de toutes parts : chacun témoigne sa douleur ; des larmes abondantes coulent de tous les yeux ; on prodigue avec tendresse mille secours au jeune Alphonse : mais que servent toutes ces précautions tardives ?...

Chacun préconise déjà les vertus de cet enfant : quel malheur, disaient les uns : il était aisé à voir que cet enfant ne vivrait pas, disaient les autres : il était trop parfait pour la terre : il était mûr pour le ciel, son âme est déjà dans le séjour des bienheureux.

Alphonse, en effet, ne donnait aucun signe de sensibilité.

Le bruit de ce fatal événement se répand prompt comme l'éclair : on répète de bouche en bouche : Alphonse se meurt !.. Il se meurt !...

Cette nouvelle sinistre pénètre au presbytère : le pasteur priait, et il avoua plus tard qu'un pressentiment d'une indicible tristesse avait agité son âme pendant la prière.

Déjà le tintement lugubre du glas avait annoncé à la paroisse qu'un de ses habitans allait passer de cette vie à une vie meilleure.

Cependant le digne et bon pasteur ne pouvait croire à l'irrévocable arrêt du ciel : lui qui avait fondé tant d'espoir sur le jeune Alphonse, il arrive en toute hâte : il trouve au pied de son lit, ô puissance de la vertu ! au milieu des bons et simples villageois, un de ces hommes superbes qui avait puisé toutes ses connaissances à l'école d'une sombre et désolante philosophie, qui ne croyait à rien, qui ne craignait rien, et qui cependant près d'Alphonse mourant était agité de mille frayeurs ; en voyant la mort de si près, atteindre et tant de vertu et tant de jeunesse, il ne pouvait pas jouir de l'horrible tranquillité que lui promettaient ses principes de néant.

M. de X.... issu d'un sang illustre, était le dernier rejeton de l'antique famille seigneuriale de la paroisse. Il avait si souvent entendu raconter les nobles actions d'Alphonse : pouvait-il rester insensible au sort si triste du petit-fils de l'un des plus anciens et des plus fidèles serviteurs de ses ancêtres !..... Le pasteur contemple le malade qui semble inanimé, il se recueille en lui-même ! puis, pour commencer la prière des morts, il fait le signe de la croix. O joie ! ô espoir inattendu ! au même moment les yeux d'Alphonse s'ouvrent, et il porte ses regards sur le prêtre qui le bénit.

Cette coïncidence du mouvement du prêtre qui fait le signe du salut, et du malade qui donne un signe de vie, pénètre toute l'assemblée d'attendrissement : on voit même des larmes s'échapper des yeux de M. de X...., qui, à son arrivée, était un philosophe incrédule, et qui s'en retourna, si non converti, au moins bien ébranlé. Le pasteur attentif à tout, lui dit, avec un à-propos d'une grâce infinie : « Convenez que le signe de la croix fait quelquefois » goûter de bien douces consolations ; jugez par » ce qui vient de se passer dans votre âme, de » ce qu'il a de significatif pour les vrais » croyans ! »

Dès ce jour, une étroite amitié unit le pasteur et M. de X.... qui n'eut pas de peine à renoncer aux subtilités d'une philosophie aussi vaine qu'inutile, pour laisser guider son âme par les lumières si douces et si sûres de la foi. Sa mère

en mourant avait si instamment demandé, pour lui, cette faveur au ciel !

Une conversion si éclatante et qui eut pour cause apparente une circonstance aussi extraordinaire fit un grand bruit, et produisit une joie et une édification universelle, et d'autant plus grandes que M. de X.... s'était fait estimer par ses qualités humaines et par le noble usage qu'il faisait de son immense fortune.

Le bon pasteur, après s'être convaincu qu'il était possible de ramener le jeune Alphonse à la santé, se retira en disant à la mère de l'enfant et à toute sa famille éplorée : « Ce n'est plus de » larmes et de sanglots qu'il est question, mais » de prudence, de force et de confiance en Dieu. »

Lorsqu'il retournait au presbytère, chaque laboureur des champs d'alentour quittait ses bœufs, chaque berger quittait ses troupeaux, pour venir, sur la route, demander à M. de Saint-Hilaire des nouvelles d'Alphonse ; et, à la joie que ces braves habitans de la campagne faisaient éclater, en apprenant qu'il allait mieux, on eût cru que le pasteur leur annonçait à chacun la guérison ou d'un fils ou d'un frère.

Ce digne ecclésiastique n'abandonna pas Alphonse, il lui fit de fréquentes visites et il eut bientôt la satisfaction de le voir en pleine convalescence : dès lors il conçut le dessein de conduire dans son presbytère cet aimable enfant dès qu'il serait capable de supporter la fatigue d'une promenade un peu longue, et de se charger lui-même des soins de son éducation.

Cependant tous les enfans destinés à recevoir, cette année, le pain des anges, ayant appris que leur jeune camarade était en voie de guérison, se réunirent autour de M. de Saint-Hilaire, et le prièrent instamment de retarder le jour de la première communion jusques au parfait rétablissement d'Alphonse, pour que rien ne manquât à leur bonheur, à leur édification. Alphonse faisait un si grand vide dans leurs rangs! Il savait se rendre si aimable à tous : il ne connaissait point de plus doux délassement que de s'occuper de Dieu, de s'entretenir de son bon Ange qu'il croyait toujours présent à ses côtés, et cette idée lui rendait merveilleusement facile et agréable la pratique de la vertu. Le ton affectueux et aisé de sa conversation, l'air de sérénité qui peignait sur son visage, en traits ineffables, la paix de son cœur, le charme de ses manières simples, donnaient à sa présence un attrait et un agrément dont on ne pouvait se défendre.

On aimait à l'entendre, et en l'entendant on se sentait pénétré des sentimens de piété qui l'animaient lui-même.

Enfin le jour approchait où les désirs d'une jeunesse nombreuse et sainte allaient être accomplis.

Des traits enflammés partaient, à chaque instant, pour le ciel.

« Christ, réunissez vos chastes enfans, disait » le pasteur, pour que d'une voix pure, ils » chantent saintement vos louanges.

» Nous encore si jeunes, disaient les enfans,

» de nos lèvres tendres, nous allons prendre
» une nourriture divine, nous allons nous rassa-
» sier de la rosée céleste ; chantons ensemble
» des hymnes d'amour au roi des cieux.

» Enfans élus, chœur de paix, chantons en-
» semble le céleste pasteur du saint troupeau,
» le conducteur divin des enfans. »

Déjà, ravissante harmonie ! le son des cloches, messager des pieux désirs, répand l'allégresse dans tous les villages, et invite les fidèles à se réunir pour célébrer la gloire de l'innocence et de la vertu, et la gloire aussi du repentir !

« Les brebis spirituelles vont paraître devant
» vous, ô pasteur des âmes !

» L'Hostie sainte va s'offrir à leurs regards,
» à leur amour ; le Dieu de paix se prépare un
» lieu de repos, un lieu de délices.

» Des flancs sacrés formés du limon de la
» terre (1) ont enfanté le Sauveur.

» Une victime non sanglante sera bientôt im-
» molée ; le sang du juste fera triompher la reli-
» gion : les cœurs purs de passions, affermis
» dans la voie de la justice, ne craindront plus
» les orages pour traverser la vie.

» Troupeau timide de jeunes filles, approchez
» du redoutable sanctuaire.

» Cœurs saints de jeunes enfans, venez vous
» abreuver à la source de la véritable lumière. »

Aussitôt on voit défiler dans un ordre admira-

---

(1) Rorate cœli, desuper, aperiatur terra, et germinet salvatorem. Joann., chap. 45, v. 8.

ble une troupe de jeunes filles modestes, vêtues de robes blanches, ceintes d'un ruban rose ou bleu de ciel, et s'approcher tremblantes du pasteur des agneaux du roi.

Puis la troupe des jeunes garçons, avec un saint recueillement, s'avance devant vous, Christ, roi des cieux. Immobiles, à genoux sur le parvis du temple, ils adorent votre majesté.

Enfin le ministre de Jésus-Christ, radieux comme en un jour de triomphe, traverse les rangs : prosterné sur les marches du sanctuaire, il incline sa tête blanche et vénérable : il prie.

« O noble, ô désirable, ô bienheureux fils de » la Vierge de Solyme, c'est vous que j'invoque : » vous avez pris un corps mortel, vous êtes de- » venu le pain vivant des âmes ; je conduis dans » les voies célestes cet innocent troupeau : bé- » nissez-le, faites descendre en nous l'esprit, » lumière vivifiante. »

Mille flambeaux brillent sous les voûtes du sanctuaire. Leur lumière, les parfums et les prières montent ensemble vers le ciel. Le peuple devient majestueux à force de sainteté, les airs retentissent de l'harmonie des divers cantiques.

Les enfans, le prêtre, le peuple célèbrent ensemble le Dieu de paix.

Les enfans marchent de front, le pasteur est à leur tête. La foule silencieuse vient à la suite, l'étendard de la Vierge est déployé; le pieux cortége parcourt les rues du hameau, en ce jour jonchées d'un vert feuillage.

Les maisons sont pavoisées ; les mères atten-

dries versent des larmes sur leurs enfans à la mamelle ; les chants aériens de l'alouette semblent redire au ciel les saints cantiques des hommes, et répéter à la terre les divins concerts des Anges ; les molles ondulations du cerisier fleuri, qu'agite légèrement un vent frais et embaumé, représentent les émotions vagues et délicieuses des cœurs purs d'où s'échappent de célestes transports, comme les parfums s'exhalent du calice des fleurs.

La sainte assemblée rentre. Dans le temple, les chants cessent, un profond silence s'établit, la voix du ministre de Jésus-Christ se fait entendre.

Il représente les puissances du ciel, les chœurs des patriarches, des prophètes, des apôtres et des saints, enveloppés dans une nuée mystérieuse et contemplant cette action auguste qui doit être le sceau de l'alliance de Dieu avec son peuple.

Le sacrifice commence, le prêtre s'abîme dans le sein de la divinité, il oublie la terre, il n'y tient plus que par son amour pour les enfans qui lui demandent le pain des anges, il prononce les paroles saintes, le Créateur obéit à sa voix (1). Les cieux s'entr'ouvrent, le juste s'abaisse. Les cœurs sont saisis d'étonnement, ravis de tendresse !... Encore un moment ! Dieu est réuni à l'homme ! ô prodige ! ô transformation inouie ! Dieu repose, non dans les palais somptueux,

(1) Obediente Domino voci hominis (Josué, c. 10.)

mais dans les cœurs purs et innocens des humbles villageois.

Ames fidèles, savourez votre bonheur, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.

Le règne du Christ est établi : une vive lumière est sortie du saint des saints et se répand, par torrens, dans les âmes purifiées.

Les trônes, les dominations, les chérubins, transportés par une sainte exaltation, ont entendu au plus haut des cieux une voix qui disait : *Bienheureux les pauvres*; *bienheureux ceux qui ont faim et soif*; et cette voix se répétait dans le cœur des jeunes enfans, de leurs mères et de leurs pères, tous affamés des désirs célestes.

Jamais plus beau spectacle, jamais cérémonie plus attendrissante n'avaient frappé les regards des fidèles dans cette paroisse.

Les larmes répandues avec abondance faisaient assez voir ce qui se passait dans le fond des cœurs, elles attestaient, ô Seigneur! combien il y a de suavité dans vos communications avec l'homme, quand vous daignez, comme aux disciples, sur le chemin d'Emmaüs, leur faire sentir votre présence.

« Que nous sommes heureux de vous posséder, » ô mon Dieu, disaient les enfans transportés » de ferveur; nous vous aimerons toujours, nous » nous donnerons à vous sans réserve et sans » partage. »

Le contentement et la joie de cette journée se prolongèrent long-temps dans toute la paroisse, et ce ne fut pas le fruit le plus précieux que l'on

retira de cette solennité sainte. Les exemples donnés profitèrent aux générations suivantes, et pendant de longues années, les pères voyaient leurs enfans croître et s'embellir sous leurs yeux. Est-il un plus grand bonheur pour l'homme sur la terre?

Ces âmes simples comprenaient, parce qu'elles étaient pures, que le lien le plus doux et le plus fort, est l'amour divin. C'est lui qui épure tous les penchans ; c'est lui qui les concentre dans un seul objet digne de nos adorations ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, et aux mille passions qui dégradent notre vie. O que l'homme qui aime son Dieu est un être sublime !

LIVRE DEUXIÈME.

Dieu avait doué Alphonse d'une intelligence supérieure qui, même avant qu'elle eût reçu aucune culture, le rendait un objet d'admiration pour ses camarades. Lui seul paraissait ignorer ses qualités précieuses, et, comme s'il n'eût possédé que des moyens vulgaires, il témoignait par la plus noble ardeur du vif désir qu'il avait de s'instruire. Il était peu avancé en âge, mais grâce aux tendances de son esprit méditatif, il avait déjà toute la fermeté de l'âge mûr. C'est par cet ensemble de vertus acquises, et de facultés naturelles qu'il avait conquis l'affection de M. de Saint-Hilaire, homme aussi profondément instruit que sincèrement modeste.

Le travail le plus soutenu, une application continuelle, une vigilance infatigable furent les moyens par lesquels notre jeune héros se prépara à vaincre les difficultés de l'étude, et à réparer les torts d'une trop tardive résolution.

Toutefois sa confiance en Dieu devint le principal fondement de ses espérances. Dieu pouvait-il manquer de bénir un jeune homme qu'animait le motif le plus généreux ? Le calcul de l'intérêt

ou de la vanité n'entrait pour rien dans son émulation. Le désir de pouvoir parvenir à une plus haute connaissance des infinies perfections de la divinité, et celui de pouvoir concourir au bonheur des hommes, excitaient son héroïque ambition.

Son premier soin fut de consolider l'édifice de sa sanctification. Il se mit sous la protection particulière de la sainte Vierge : il recourait à elle dans tous ses besoins ; il la pria de lui obtenir le don de sagesse, compagne excellente de la vie, et la grâce de réussir dans ses études.

Qui pourrait exprimer tout ce qu'il y avait de tendre dans sa piété pour la mère de Dieu ? Qui pourrait redire toutes les faveurs dont elle le combla ?

Comme Stanislas, tout jeune encore, il était tellement pénétré d'amour pour elle, qu'il ne cessait de l'appeler sa *bonne mère* : il éprouvait un bonheur inexprimable à s'entretenir d'elle avec ses compagnons d'enfance. Ce nom si doux de Marie se mêlait à toutes ses paroles, suave comme la rosée au parfum des fleurs : on eût cru revoir un autre Louis de Gonzague !

Dieu avait marqué ce moment pour soumettre son serviteur à une épreuve terrible. Ce pauvre enfant venait à peine de se choisir une mère adoptive dans le ciel, lorsqu'il apprit qu'il n'avait plus de mère sur la terre.

Comme autrefois sainte Thérèse, quand elle fut frappée d'un semblable malheur, il se prosterne devant une image de la sainte Vierge ;

comme elle, il la prie en fondant en larmes. Ses prières montent au ciel avec le bruit de ses sanglots étouffés par sa résignation, et sont entendues de sa mère céleste!

Les hommes prédestinés portent tous des traits de ressemblance dans leur vie. La distance des temps, des âges, des conditions semble s'effacer pour rapprocher les grandes âmes, pour rendre saillant le caractère propre à tous les enfans de Dieu.

Saint Jean-Baptiste tressaillit de joie dans le sein de sa mère, lorsque Elisabeth fut visitée sur les montagnes de Sion par la Vierge de Solyme : c'était la première et mystérieuse manifestation de la grandeur future du plus noble des enfans des hommes.

Saint Jean, l'évangéliste, qui fut digne de reposer sur le sein du Sauveur, fut digne aussi de devenir le fils de Marie.

Depuis cette époque, pourrait-on citer un grand homme, dans les annales du Christianisme qui ne se soit distingué par la grandeur de son amour pour la mère de son Dieu?

Les Clément, les Denys, les Polycarpe, les Athanase, les Hilaire, les Jérôme, les Chrysostôme, les Basile, les Grégoire, les Thomas-d'Aquin, les Bernard, et toute cette innombrable armée dont les légions choisies dans les douze tribus d'Israël, ont élevé jusque au ciel la gloire et les triomphes de l'Eglise.

Que dirai-je d'un saint François-Xavier, ce Paul des temps modernes, de saint Vincent de

Paul, qui eut lui-même des entrailles de mère pour l'humanité ; d'une sainte Thérèse qui fut le prodige de l'Espagne ; d'une sainte Claire, fondatrice d'un ordre dont les vertus et les effrayantes austérités font l'étonnement de l'univers ; d'un saint François de Sales, aimable à la terre comme au ciel, tant la douceur a d'empire sur ceux même qu'elle soumet !

Oui, dans tous les siècles, l'amour de la Vierge fut le caractère distinctif des héros chrétiens.

Alphonse était né généreux ; et sans connaître encore les exemples des Saints, il marchait sur leurs traces. La grâce l'éclairait et l'inspirait ; elle n'a besoin ni de longues leçons, ni de longs efforts pour échauffer les cœurs et subjuguer les esprits. Dieu avait des desseins particuliers sur lui, et c'était en le conduisant par des voies obscures qu'il l'appelait à l'accomplissement d'une des œuvres les plus importantes pour le monde. A-t-on d'ailleurs jamais mesuré le mérite chrétien des hommes sur le vain éclat de leurs actes extérieurs ?

Alphonse avançait à grands pas dans les sentiers étroits de la vertu : ses progrès dans l'étude n'étaient pas moins sensibles. Son attachement filial pour son bienfaiteur ne contribua pas peu à ses succès. Il professait pour M. de Saint-Hilaire un profond respect que tempérait une confiance sans bornes : il lui fut aussi doux que facile de se laisser entièrement guider par ses conseils.

M. de Saint-Hilaire était fort occupé; Alphonse le comprit ; il voulut autant que possible alléger

l'inquiétude qu'il craignait de lui causer : dans ce but, il composa un réglement de vie qu'il soumit à son bon maître. L'exacte observation de ce réglement, qui déterminait l'emploi de chaque heure du jour, dispensait Alphonse d'aller sans cesse interrompre M. de Saint-Hilaire.

Ce réglement de conduite était conçu avec une sagesse que l'on eût admirée même dans un âge avancé. M. de Saint-Hilaire n'y toucha que pour retrancher une partie de temps un peu trop long qu'Alphonse consacrait à la prière et à l'étude ; et pour augmenter les momens qu'il accordait aux repas, aux récréations, au sommeil ; car il les avait, au contraire, un peu trop limités, bien différent en cela de la plupart des jeunes gens.

Comment voir sans attendrissement un jeune homme se soumettre lui-même au joug pénible du devoir, se condamner à un travail continuel, compter toutes les heures au présent, en user comme si l'avenir eût dû lui échapper; et comme si chaque instant de sa jeunesse eût dû décider de son sort éternel !

Rien n'était oublié dans ce petit code, purement oral, car Alphonse ne savait pas encore assez écrire pour le tracer sur le papier en caractères fixes et permanens : mais la raison qui l'avait inspiré et qui en avait ordonné toutes les parties, devait le conserver toujours dans sa mémoire. Nous allons en donner un aperçu ; peut-être servira-t-il de modèle à plusieurs jeunes gens : il en est quelquefois qui veulent se former un plan régulier de conduite, et qui ne sont

arrêtés que par l'embarras qu'ils trouvent à se bien diriger. Tendons-leur une main secourable.

PRINCIPALES DISPOSITIONS

DU RÉGLEMENT DE VIE D'ALPHONSE.

La première et la dernière pensée de chaque jour doivent être dirigées vers Dieu. C'était chez lui une habitude contractée dès le berceau : il se rappelait les momens fortunés où sa mère, aussi bonne que pieuse, après avoir déposé sur ses lèvres ou sur son front un de ces baisers qui font si bien comprendre le bonheur d'avoir une mère, le réveillait doucement ; et il était attendri et captivé par le charme de ces accens :

« Le matin quand je m'éveille,
» A Dieu je donne mon cœur ;
» Que je dorme ou que je veille,
» C'est toujours pour le Seigneur. »

Cette mère chrétienne formait ses jeunes enfans à la piété ; par les soins de son ingénieuse tendresse, par la douceur de ses caresses et de ses chants, elle les dérobait pour ainsi dire à la fatigue de leurs durs travaux, et leur en ôtait le pénible sentiment, en berçant toujours leur esprit des images les plus riantes. Comment la bonté n'eût-elle pas été une vertu héréditaire dans cette famille?

La modestie et une sainte vigilance doivent présider à mon habillement. La prière et la réflexion commenceront chacune de mes journées.

La nécessité du secours que procurent la prière

et la méditation a toujours été reconnue même dans les temps anciens : un philosophe, le plus sage parmi les païens, avait prié son ami de l'avertir chaque fois qu'il le verrait céder à son inclination dominante qui était la colère. Alphonse, plus sage encore que ce philosophe fameux, se précautionnait à l'avance contre l'impétuosité de ses penchans : Dieu était l'ami qu'il priait ; et cet ami veille toujours près des siens. C'est lui-même qui a placé au fond de nos âmes un principe inné de justice et de vertu qui, malgré toutes les maximes du monde et malgré nos propres prétextes, nous avertit de la malice ou de la bonté de tous nos actes. La voix de cet incorruptible témoin est étouffée par le bruit du monde ou des affaires ; la méditation lui donne toute son autorité.

Pendant les repas, je dois réprimer l'avidité de ma nature et ne lui accorder que ce qui lui est nécessaire.

Le repas est une des circonstances de la vie où l'homme est exposé à commettre le plus de fautes : les alimens, soit qu'ils portent plus d'esprits au cerveau, soit qu'ils concentrent toute la chaleur dans les organes gastriques, soit, en un mot, qu'ils volatilisent le sang ou qu'ils absorbent les facultés, semblent subjuguer l'âme et la rendre dépendante des sens. Il n'est pas un homme qui n'ait, une fois dans sa vie, observé combien il lui est difficile de se maîtriser parfaitement, lorsqu'il a manqué aux règles de la sobriété ; il est donc nécessaire

que l'on se tienne en garde contre cet attrait instinctif de la sensualité, si l'on veut conserver, entre la puissance de sa volonté et la violence de ses penchans, une sorte d'équilibre que l'on peut regarder comme l'élément constitutif du libre arbitre.

L'homme trouve un autre intérêt à être tempérant : la sobriété est une victoire de la raison sur les sens ; et les sens, en devenant plus dociles, deviennent aussi et plus forts et plus délicats ; l'harmonie entre l'âme et les organes est plus parfait, et cette perfection rejaillit sur l'intelligence et la santé. Mais sans la santé le bonheur est-il possible ? O hommes ! soyez donc tempérans par intérêt, quand vous ne voudrez pas l'être par vertu !

Le génie de la médecine comprend bien cet intérêt ; et l'art de l'hygiène tend à restituer son ancienne vigueur à cette partie de la discipline de l'Eglise qui avait opposé une si sage et si puissante barrière aux ravages de l'intempérance. Mais une aveugle, une abrutissante passion peut-elle connaître et respecter un frein moral !.... Attendez, hommes intempérans, hommes de boue, attendez ; et votre constitution usée, et votre tempérament affaibli, et vos membres tremblans et rongés par la douleur, devenus incapables de supporter les alimens communs, vous forceront à vous soumettre à une abstinence trop tardive, et vous apprendront, par mille privations et par mille souffrances, combien

il en coûte pour se soustraire aux lois éternelles de la sagesse et de la modération !...

Mes études doivent commencer par une invocation à l'Esprit saint, et se terminer par une courte prière à la sainte Vierge.

Ce vertueux jeune homme avait compris combien même pendant les heures de l'étude, il est utile et chrétien d'élever souvent son âme à Dieu, afin que Dieu préside à toutes nos actions, qu'il domine toute la vie et dirige, pour ainsi dire, toutes les pensées et tous les mouvemens de nos cœurs. Alphonse jugea que cet exercice lui serait nécessaire surtout pendant les récréations, et pendant les momens consacrés aux travaux manuels dont son vertueux mentor n'avait pas voulu lui laisser perdre l'habitude. La volonté de Dieu pouvait en effet le ramener aux fatigues de l'agriculture.

La prière du soir, l'examen de conscience seront les dernières actions de ma jeunesse.

Si tous les hommes prenaient l'habitude de la réflexion ; si chaque soir ils s'appliquaient à apprécier dans le sanctuaire de leur propre conscience la moralité de chacun de leurs actes, de chacun même de leurs désirs, y aurait-il beaucoup de criminels sur la terre? C'est à ce défaut de réflexion que l'Esprit saint attribue la corruption générale. Cependant cette pratique de la méditation paraît minutieuse à certains beaux esprits. Nous pourrions opposer, à l'opinion de ces Messieurs, des autorités de quelque importance. Ce n'était pas pour les empêcher de

méditer qu'un philosophe célèbre soumettait ses élèves à un silence de cinq années. Et cet empereur fameux, qui se désolait si amèrement lorsqu'il avait passé un jour sans faire un acte utile aux hommes, était donc dans l'habitude de peser chaque soir la valeur de ses actes de la journée. Mais je ne vois pas de raison pour qu'un usage adopté par un empereur ne puisse bien être dédaigné par nos esprits forts, qui affichent un haut dédain pour les plus illustres exemples, dès qu'ils y voient la condamnation de leurs prétendus principes.

Alphonse avait pris des mesures pour sanctifier même les heures de repos.

Le sommeil me doit rappeler la pensée de la mort dont il est l'image ou le frère. Il prenait l'attitude la plus conforme à la modestie, à l'abnégation chrétienne ; ses membres étaient engourdis par le sommeil, et son cœur parlait encore à Dieu, à Marie, à son Ange gardien.

La fréquentation des sacremens fixa son attention. Il abandonna à son confesseur le soin de régler le nombre de ses communions ; mais il voulut se confesser au moins une fois par mois : c'était une lumière intérieure de la grâce qui sans doute guidait cet enfant, car pouvait-il déjà avoir acquis assez d'expérience pour comprendre que l'éloignement systématique des sacremens est une des principales causes du déréglement de la jeunesse, de la perte et du malheur de presque tous les hommes ?

Le dimanche était pour Alphonse un jour

d'allégresse et de joie (1), parce qu'il pouvait en consacrer tous les instans au Seigneur. Avec quelle piété, quel recueillement, ou plutôt avec quel bonheur il assistait à tous les offices de la paroisse !

Entendait-il prêcher sur le salut, sur le ciel, sur le jugement dernier, sur le péché ; il rendait compte de ses impressions à M. de St.-Hilaire, ou même aux fidèles qui, aux jours de fêtes, visitaient avec empressement le bon pasteur et son aimable disciple.

« Quel affreux courage il faut avoir, leur » disait-il, pour braver Dieu par le péché : le » méchant porte déjà son enfer en lui-même, et » que lui est-il réservé pour l'avenir ? Non, non, » je ne comprends pas qu'il y ait un homme » assez insensé pour persévérer dans le vice, et » pour oser, chargé de crimes, s'aventurer dans » l'éternité. »

Une autre fois il leur disait : « Peut-on mettre » trop de soins à acquérir le bonheur du ciel ! » L'homme est si avide de jouissances, qu'il les » cherche dans le péché ; il ne craint pas d'en- » durer les reproches de sa conscience qui en » effacent la douceur ; et pour un plaisir pas- » sager il se prive de la paix que donne ici-bas » la vertu, et du bonheur qu'elle promet pour » toute une éternité. Peut-on plus mal calculer ?

Alphonse avait aussi un goût particulier pour

(1) *Hæc est dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in eâ.* Ps. 117.

le chant : et le chant, dans sa bouche, avait quelque chose de si suave qu'il portait à la piété. Il savait un grand nombre de cantiques ; car, ce qui est assez rare, il joignait à un jugement exquis les avantages d'une mémoire prodigieuse. Chaque connaissance nouvelle était entre ses mains un instrument qu'il faisait servir à la gloire de Dieu et à l'utilité du prochain. Il organisa un chœur d'enfans à l'église : le pasteur et les habitans aisés firent des sacrifices, et la présence de ces enfans, revêtus d'un costume analogue aux offices dont ils étaient chargés, augmenta la pompe des cérémonies religieuses. La nouveauté du spectacle, la satisfaction de la tendresse paternelle réunie au motif de la piété, attiraient la multitude des fidèles dans le temple. Les exercices du culte, en se multipliant, semblaient spiritualiser cette population champêtre, la dégager des sens et de ses idées grossières, lui donner plus d'élévation dans ses pensées, plus d'activité dans l'intelligence, plus de noblesse dans les habitudes, plus de gaieté, d'enthousiasme et de légèreté dans les mouvemens de l'âme et du corps : un principe fécond et vivifiant répandait partout une salutaire fermentation, et par sa force expansive se communiquait à tous les esprits : le goût des choses intellectuelles se développait chaque jour d'avantage dans cette heureuse paroisse.

La petite phalange des choristes allait fréquemment au presbytère : on s'appliquait d'abord au chant, puis on apprenait les cantiques. Al-

phonse commençait à lire couramment ; c'était lui qui, répétant les couplets d'un cantique, les gravait dans la mémoire de ses jeunes compagnons. Ces enfans brûlaient du désir de connaître les caractères sous lesquels se cachaient les choses qu'ils entendaient lire. M. de St.-Hilaire, observant ces dispositions, jeta, comme par hasard, mais avec intention, quelques alphabets au milieu de cette petite troupe avide. Cette libéralité fournit à Alphonse l'occasion de débuter dans la carrière de l'enseignement qu'il devait plus tard parcourir avec tant de succès et de gloire.

Tel qu'un sage agriculteur qui prépare son champ long-temps avant de l'ensemencer, M. de St.-Hilaire disposait à l'étude une jeunesse ardente, facile, impressionnable.

Aussi, dès qu'il eut mis la main à l'œuvre et commencé à distribuer lui-même les bienfaits de l'instruction, se vit-il entouré avec amour de ces enfans : toutes les difficultés furent dévorées ; rien ne peut être comparé à leur émulation : c'était à qui surpasserait son camarade. Cette rivalité cependant ne ressemblait pas à cette basse envie que l'on observe si communément, même parmi les plus jeunes enfans, lorsque les inspirations de la vertu n'ont pas précédé les leçons de la science.

J'ignore à quelle méthode eut recours M. de St.-Hilaire ; mais je sais que ses jeunes élèves apprirent à lire avec une rapidité qui fit l'éton-

nement et l'admiration de tous ceux qui en furent témoins.

Dès les premières leçons, les lettres de l'alphabet, les A, les B, les C, les D, étaient déjà ineffaçablement gravées dans l'esprit de ces petits villageois ; ils surent bientôt les joindre entre elles.

Il s'agissait tantôt de déchiffrer un couplet du cantique dont l'air était le plus beau ; tantôt il fallait le lire, pour suivre les autres en chantant, le premier dimanche du mois, en présence de toute la paroisse assemblée. O combien on faisait d'efforts! Pour instruire, une méthode plus sûre et plus prompte que toutes celles que l'on a inventées et que l'on inventera jamais, c'est celle d'inspirer le désir d'apprendre. M. de Saint-Hilaire excellait dans l'art d'exciter l'intérêt, de provoquer la curiosité. Ce n'était pas en représentant les avantages futurs d'une connaissance, c'était en en montrant l'utilité présente, qu'il l'offrait à l'attention de ses élèves. Il avait aussi l'attention de débarrasser la vérité de l'appareil effrayant qui rebute de jeunes et tendres esprits.

Il n'y eut pas un enfant qui ne voulût connaître les lettres dont on se servait pour écrire son nom, auquel on ne fit naître le désir impatient de lire son acte de baptême, et qui ne fût ainsi initié promptement, sans étude et presqu'à son insu, à la lecture des manuscrits.

Il fallut leur apprendre l'arithmétique : le bon maître s'empressa d'élaguer, des opérations si simples du calcul, tout ce luxe de démonstrations

scientifiques qui souvent ne servent qu'à couvrir d'une enveloppe impénétrable des vérités qui sont connues de tout le monde. Le lendemain d'une foire ou d'un marché, un élève comptait la somme produite par le prix de vingt moutons vendus 5 fr. pièce : le maître montrait la similitude de cette opération avec toutes les opérations d'une même nature, et les élèves de l'école avaient instantanément appris, et pour leur vie, à faire une addition ; bien plus heureux que la plupart des étudians qui oublient si vîte presque tout ce qu'ils n'ont appris qu'avec beaucoup de peine, de temps et d'argent ; malheureuses dupes qui ne savent que des mots, des mots qui ne laissent aucune trace dans le cerveau, parce qu'ils sont au-dessus de la portée de ceux que l'on instruit. C'est pourtant à quoi se réduit aujourd'hui toute la science tant admirée dans la plupart de ces prodiges de quinze ans que l'on préconise dans les plus petits hameaux comme dans le sein des grandes cités. Hommes insensés, enivrez vos enfans d'orgueil, saturez-les de présomption et de fatuité, comme si vous craigniez qu'il ne leur fût pas, un jour, assez amer d'avoir à supporter le dédain auquel les exposera leur inutilité ! Que devient un arbre, lorsque l'art lui a fait porter des fruits précoces ! il n'est plus bon à la culture : il se dessèche et se flétrit, tandis que les arbres de la même espèce, dont on n'a pas altéré la nature par des soins pernicieux, se couvrent d'une vigoureuse et ravissante végétation. Plus les destinées de l'homme sont grandes et élevées,

plus il importe de ménager toutes ses forces par leur développement graduel et naturel. Dès que l'on violente la nature, on ne peut en obtenir que des monstruosités. Ces tours ingénieux de l'esprit, ces démonstrations subtiles, ces raisonnemens en apparence suivis, dans un âge tendre, vous ravissent un moment : votre amour-propre, père imprudent, savoure avec complaisance cet encens délicieux : allez au fruit précoce : son apparition dans une saison inaccoutumée cause de la surprise ; mais il n'a qu'un coloris trompeur, et l'arbre qui l'a porté trop tôt restera à jamais languissant et inutile.

M. de Saint-Hilaire observait les lois de la nature d'une manière plus judicieuse. Il n'épuisait pas, en voulant les exercer au-delà de leurs forces, les intelligences de ses jeunes élèves. Il ne nuisait d'ailleurs ni à leur progrès, ni à leur véritable instruction, en simplifiant ses méthodes d'enseignement. Les idées sont des notions des objets, déterminées par des rapports : en montrant ces rapports à ses élèves, M. de Saint-Hilaire enrichissait leur esprit des idées qui seules rendent l'homme réellement instruit.

Il y a une analogie parfaite entre les fonctions de nos sens et les opérations de l'esprit ; la science nous démontre admirablement les règles en vertu desquelles les sens apportent à l'âme les perceptions, ou au moins les images des objets extérieurs qui les frappent : mais malgré cette exactitude de règles, s'il était possible qu'il existât un homme qui ne connût que par la

théorie les rapports des sens entre eux ou leurs rapports avec les objets environnans, dans quelles étranges et bizarres erreurs ne tomberait-il pas? Sans chercher des preuves de cette proposition dans des discussions de détails, bornons-nous à une observation sur un seul des sens, celui de la vue, le plus exposé de tous, il est vrai, à s'égarer : son domaine est si étendu, son action si prompte et si rapide, il embrasse tant d'objets à la fois ; enfin il y a pour ce sens tant de causes multipliées d'une même sensation, qu'il faut la plus grande attention pour le préserver de l'erreur. Par exemple, l'objet vu se peint dans l'âme avec une dimension déterminée par la grandeur de l'angle formé par les rayons visuels. Mais un petit objet vu de près, un gros objet vu de loin, forment un angle d'une égale grandeur : voilà pourquoi la lune ne paraît pas plus grosse que le cadran fixé au clocher. Deux arbres, différens de hauteur, vus à des distances différentes, peuvent paraître égaux : le plus grand même, vu de plus loin, peut nous paraître le plus petit ; l'œil nous trompe donc sans cesse en nous représentant comme très-petits les plus grands objets ; et ses jugemens ou rapports ont sans cesse besoin d'être rectifiés : or, je le demande, à quoi servirait la science spéculative et purement abstraite, pour rectifier les erreurs et les innombrables illusions du sens de la vue, pour les rectifier, dis-je, sans difficulté, sans embarras, sans lenteur et avec une rapidité qui puisse laisser le libre

exercice à un sens qui mesure en moins d'une seconde toute l'étendue de l'horizon ?

L'intelligence humaine, appuyée du secours exclusif des principes abstraits de la spéculation, non-seulement ne fût pas parvenue à rectifier, dans les circonstances demandées, les erreurs de la vue; mais il est vraisemblable que dans une multitude de cas elle n'eût jamais apprécié la nature de ces erreurs, et qu'elle eût persévéré dans ses faux jugemens, avec une opiniâtreté d'autant plus invincible qu'elle eût cru plus évident le motif apparent de ses jugemens.

L'ouïe a aussi ses aberrations. Tous les autres sens ont les leurs. La vue, l'ouïe, les autres sens suivent bien les infaillibles lois de la nature, et ils ne nous trompent jamais sur leurs sensations; mais comme diverses causes produisent une même sensation, l'âme pourrait rarement parvenir à la connaissance de la cause spéciale (1) de

(1) Pour que la vue jouisse de la sensation de voir un objet, il n'est pas nécessaire que cet objet existe réellement, il suffit que les organes de la vue soient placés dans une position identique à celle où les placerait le contact des rayons visuels s'ils étaient mis en jeu par la présence de l'objet même. On conçoit la possibilité au moins de cette identique position. Donc l'œil peut voir un objet qui n'existe pas ; c'est-à-dire, donc il peut être affecté tout à fait, comme il le serait par la présence même de l'objet: on pourrait appliquer ce raisonnement aux autres sens; et cette induction, poussée dans ses dernières limites, conduit directement et nécessairement au système fameux de Barcklai, qui en était arrivé à dire que sans la révélation, il n'aurait aucune preuve de l'existence des corps.

la sensation, si les sens ne l'aidaient entre eux pour lui en déterminer la connaissance. Le toucher surtout, avec son procédé lent, exclusif, et presqu'infaillible, aide l'âme à déterminer la valeur de ses appréciations, ou la justesse de ses jugemens sur les rapports des sens; il lui donne comme l'instinct du vrai, et une prompte habitude du discernement.

Cette marche tracée par les lois de la Providence et par le système tout entier de notre organisation, était précisément celle que suivait M. de Saint-Hilaire. Il soumettait au toucher, pour ainsi dire, toutes les opérations de l'esprit : il n'y avait pour ses élèves ni sciences abstraites, ni sciences spéculatives. Ce n'était pas un fragile échaffaudage de paroles et d'argumens qui composait leur savoir. Pour leur apprendre à porter leurs jugemens, ou pour faire naître des idées dans leur esprit, il plaçait les choses, telles qu'elles étaient, sous leurs yeux et pour ainsi dire sous leurs mains.

Des moutons vendus à la foire avaient produit une somme de 100 fr. Cette somme devait-elle rester toute dans les mêmes mains ? Ne devait-elle subir aucun partage ? Ne fallait-il pas retrancher ou prélever la somme d'acquisition ? La somme de 53 fr. à partager ne forçait-elle pas à changer la nature des unités, ou en d'autres termes à arriver aux fractions? Ainsi, une très-petite opération de commerce renfermait toutes les règles et toutes les combinaisons de l'arithmétique. M. de St-Hilaire, en montrant tou-

jours d'une manière sensible les rapports des objets, apprenait non des mots mais des choses à ses élèves. Il y avait entre eux et les autres élèves cette différence : les éleves de M. de St.-Hilaire retrouvaient la vérité sous quelque forme qu'on la leur présentât, et malgré les objections par lesquelles on cherchait à l'obscurcir ; parce que toutes ces substilités, ou toutes ces formes nouvelles ne changeaient pas la substance des choses qu'ils connaissaient : les autres élèves, au contraire, à la moindre objection, ou au moindre changement dans la forme, n'y sont plus ; ils ne savent que des mots ; on les ôte ; que peut saisir leur entendement ? Je crois que pour instruire solidement les enfans, il ne faut leur apprendre que des choses dont ils sentent l'utilité présente, et dont ils voient et touchent en quelque manière les rapports ; autrement vous montez un mécanisme, mais vous ne formez pas les intelligences.

Dieu bénissait les élèves de M. de St.-Hilaire. La méthode de leur ingénieux maître était merveilleusement appropriée à leurs besoins, à leurs talens, à leur position : ils firent d'inimaginables progrès, et, malheureusement pour eux, ils obtinrent des succès beaucoup trop brillans. La réputation de cette petite école aurait dû en faire la fortune, elle fut la cause de sa ruine. La jalousie était inconnue de ces vertueux enfans élevés à l'ombre du presbytère ; mais elle avait jeté ailleurs de profondes racines. Un sombre orage se forme autour de ce lycée

champêtre, et la foudre qui doit le frapper gronde déjà dans le lointain.

Des accusations vagues et absurdes commencent à circuler.

L'innocence et l'intérêt général, quelle que soit leur importance, n'ont que des voix, d'ordinaire bien faibles et bien timides, à opposer aux efforts des passions.

On chercha d'abord à rendre suspectes les vertus de M. de St.-Hilaire, à déverser la haine et le mépris sur ses nobles travaux, à faire naître la méfiance et le soupçon sur son caractère : on semblait n'attaquer que sa personne, mais c'était dans le fonds son école que l'on voulait atteindre. Tant et de si perfides insinuations ne servirent qu'à montrer dans tout son jour le mérite du respectable pasteur, et qu'à donner plus d'éclat aux témoignages d'estime et de la confiance qui l'entouraient. Mille invectives répétées sans aucun discernement, vinrent aussi s'émousser contre le bon sens public. Alors les basses et sordides passions, qui poursuivaient cette école pour l'étouffer à sa naissance, sans se laisser déconcerter de la mauvaise issue de leurs premières tentatives, s'irritent de leur impuissance ; elles ont recours à leurs moyens ordinaires ; elles feignent un zèle et un respect hypocrites pour le gouvernement : comme si la bienfaisance sincère et modeste pouvait jamais déplaire ou nuire au gouvernement. Autrefois l'orgueil d'un philosophe se montrait à travers les trous des haillons, dont se couvrait le calcul

d'une modestie avide de louanges et affamée de témoignages de respect et d'admiration. Le sentiment qui animait les ennemis de ce digne et bon pasteur se laissait entrevoir sous l'appareil mal déguisé d'un langage artificieux. Nul ne prenait le change sur le motif qui guidait les destructeurs de cette inoffensive école ; ce motif n'était pas noble ; il n'était ni pur , ni généreux ; tout le monde le comprenait : la délation n'en eut pas moins son effet ; et quelques jours après, au nom d'une loi faite pourtant sous les inspirations de l'amour et par les amis du peuple , on vint priver douze de ces jeunes villageois des leçons salutaires que réclamaient leur âge et leur ignorance , et que dictaient au pasteur la science et la vertu.

M. de St.-Hilaire , soumis aux lois en vrai chrétien , c'est-à-dire en homme résigné , ne laissa pas échapper un murmure contre une si funeste rigueur ; mais il laissa échapper une larme sur les pieds de celui qui a dit : *Instruisez tous les hommes*. C'est ainsi que fut fermée l'école du hameau.

Ces enfans , forcés de rentrer dans le sein de leurs familles , eurent un sort bien divers.

Les plus infortunés restèrent privés de toute éducation (1) , et avec eux la génération entière de

(1) La sollicitude paternelle du gouvernement a obvié aujourd'hui à ce malheur. L'établissement d'un instituteur, imposé à chaque commune , donne aux familles pauvres la facilité de procurer une instruction gratuite à leurs enfans.

tous les autres enfans pauvres de cette paroisse, qui, déconcertés par l'acte de sévérité dont ils gémissaient, n'eurent aucun moyen d'oser même aspirer aux bienfaits de l'instruction.

Ce fut une génération tout entière abandonnée, et bien des hommes qui seraient devenus des agriculteurs intelligens, s'ils avaient pu recevoir les enseignemens de leur sage pasteur, furent condamnés pendant leur vie, presque automate, à rouler toujours dans le cercle étroit d'une perpétuelle et inintelligente routine.

Quelques parens auraient eu assez de fortune pour envoyer leurs enfans s'instruire au loin : mais le malheur de plusieurs familles voisines les effrayait. Ils aimèrent mieux garder leurs enfans dans l'ignorance que de les envoyer acquérir une science funeste au prix du trésor précieux de l'innocence. En effet, plusieurs jeunes gens qui étaient sortis de leurs villages, purs et vertueux, y étaient rentrés dissolus et plus pervers qu'éclairés, affectant, dans toute occasion, un révoltant pédantisme, un monstrueux dédain pour les auteurs de leurs jours, un audacieux mépris pour la religion, un scepticisme désolant, une indifférence qui semblait les affranchir de toute affection et de tout principe.

Néanmoins on autorisa M. de St.-Hilaire à conserver trois de ses élèves, et l'on comprend facilement qu'Alphonse fut l'un des élus.

Trois autres jeunes gens déterminèrent, par leurs larmes, leurs parens à les envoyer au collége ; l'un d'eux s'appelait Alexis ; une partie

de son histoire se rattache à celle d'Alphonse : voilà pourquoi je mentionne ici son nom.

M. de St.-Hilaire était vénéré dans toute la contrée : le bruit de la destruction de son école y produisit une fâcheuse impression.

O si le roi, répétaient les bons villageois, ô si le gouvernement savaient tout le bien que faisait ce digne pasteur par le moyen de son école ? Il apprenait aux laboureurs à servir Dieu et leur patrie ; il leur montrait leurs devoirs ; il les consolait dans leurs chagrins ; il leur enseignait à régler leurs comptes et leurs affaires ; à bien vivre, à bien parler ; il les rendait heureux dans leur condition qu'il savait si bien leur faire estimer. Son presbytère était une école de civilisation, de progrès, de sciences et de vertus : c'était la seule que pussent fréquenter nos jeunes laboureurs : les voici donc pour jamais livrés à l'ignorance la plus profonde et la plus déplorable (1).

(1) C'est bien ici le cri de la nature... Un cri de détresse.... Le gouvernement a entendu les gémissemens du peuple : la bienveillante et active protection qu'il accorde aux frères des écoles chrétiennes ; l'empressement avec lequel ces modestes et habiles instituteurs sont accueillis dans presque toutes les grandes cités de la France ; l'infatigable vigilance avec laquelle le gouvernement cherche à pourvoir les plus petites communes d'un instituteur éclairé et moral, révèlent tout à la fois et la marche du progrès et la noble sollicitude de l'autorité. C'est avec bonheur, c'est avec un vif sentiment de gratitude que je signale ce commencement d'améliorations, premier germe de nos plus douces espérances.

Il serait surtout difficile de décrire l'effet que produisit cette mesure sur l'esprit encore tout neuf d'Alphonse. Il ne pouvait pas comprendre comment on blâmait des efforts si nobles, si généreux et si utiles ; il ne pouvait pas comprendre, comment et par quel motif on empêchait la continuation d'une œuvre qui concourrait si efficacement à la félicité et à l'amélioration publique.

« Quel intérêt, disait-il, peut-on avoir à tenir dans l'ignorance toute la jeunesse de cette paroisse ? Est-ce un crime » de savoir lire ? Est-il interdit au fils du pauvre paysan » d'être bien élevé ? Ne sont-ils pas accablés par leurs remords, les hommes qui viennent d'arracher aux soins de » notre père commun nos infortunés amis ? Ces hommes » disaient d'un air sévère et impitoyable : « Vous irez dans » une autre école !... » Mais où trouveront-ils un maître si » bon, si compatissant, si charitable ? Où trouveront-ils » cette autre école ? Il n'en existe pas dans notre paroisse » trop pauvre, dit-on, pour qu'un instituteur puisse s'y » maintenir. M. de St.-Hilaire ne se bornait pas à nous » instruire ; il nous inspirait l'amour de la vertu ; il nous » comblait même de bienfaits temporels ! Moi, par exemple, » je partageais son pain ; il fournissait des vêtemens à » d'autres ; il nous tenait compte de notre travail comme si » nous eussions employé notre temps pour lui. O mon Dieu ! » que je suis malheureux !... Quelle confusion, quel désordre dans mes idées !.... Jusqu'ici je n'avais vu punir » que le crime. Mais qu'avaient fait mes camarades, mes » amis, pour qu'on les privât inhumainement du seul appui » qu'ils pouvaient avoir ? Est-il possible qu'on arrache ainsi » le pauvre et l'indigent au seul bienfaiteur qu'il ait pu rencontrer dans le monde ? Ah ! loin d'avoir fait du mal, mes » jeunes amis n'en concevaient même pas la pensée. Ce bon » M. de St.-Hilaire lui-même, par quelle faute s'est-il attiré » le malheur qui l'a frappé ? car le plus grand des malheurs » pour lui, c'est de ne pouvoir pas multiplier ses bienfaits !

» Avec quel calme et quelle majesté, mais aussi avec quel » zèle il prenait notre parti et défendait nos intérêts ! — Ce » n'est point une école organisée, disait-il, que je tiens ici : » je ne cherche qu'un délassement agréable dans le plaisir » de rendre quelques services à des enfans, dont l'innocence » et la beauté devraient vous désarmer. D'ailleurs ils sont

» si pauvres, si pauvres, qu'ils sont dans l'impossibilité de » fréquenter une autre école ; pour les décider à consacrer » une partie de leur journée à l'étude, il faut non-seule- » ment travailler à leur instruction, mais il faut encore aider » à leur subsistance. — Et ces hommes à langage sévère, » inexorable, répondaient : *Tous les hommes sont égaux* » *devant la loi : on ne peut pas faire d'exception.* Tous les » hommes sont égaux devant la loi !... Je crois qu'il voulait » dire que sans la loi tous les hommes seraient égaux, et » que sans elle nous aurions eu le droit de recevoir de l'ins- » truction ; car c'était bien, disaient-ils, au nom de la loi » qu'ils nous chassaient de la seule école qui fût ouverte » pour nous, tandis que toutes les écoles du royaume étaient » ouvertes aux enfans comblés des dons de la fortune. Par » quelle fatalité, quelques pièces d'or ou d'argent mettent- » elles une si grande différence entre des hommes que la na- » ture a rendus semblables ? Je vois bien que dans toute so- » ciété il faut que l'on se soumette au malheur nécessaire de » la différence des conditions : il faut des hommes qui com- » mandent et d'autres qui obéissent. Dans une armée, il » faut des chefs et des soldats ; mais le commandement ap- » partient au plus brave, au plus habile, ou, à mérite égal, » au plus ancien et non au plus riche. Si je consulte cette » voix que je porte au fond de mon cœur, cette voix qui » m'approuve quand je fais bien, qui me condamne quand » je fais mal, elle me dira que l'on doit éloigner les ignorans » des fonctions publiques : en effet, les ressorts qui donnent » de la consistance, de la régularité et de la vie à un gou- » vernement, à un royaume, à une province, à une ville, » à un simple bourg, sont bien plus délicats et bien plus » compliqués que les rouages qui donnent de la régularité au » mouvement d'une montre. Il faut aux guides de l'humanité » une vue plus perçante, un sens mieux exercé qu'aux di- » recteurs des arts et de l'industrie. Eh bien ! ne frémirait- » on pas dans le monde en voyant un homme, qui ne sait » que manier la bêche, entreprendre, de ses mains lourdes » et inhabiles, d'exercer son inexpérience sur les objets des » arts, les chefs-d'œuvre, par exemple, d'Appelle ou de » Vaucanson ! Quoi ! on tremble sur le sort d'êtres inanimés » et inutiles presque à notre bonheur, et lorsque le chef- » d'œuvre du Créateur, l'homme, est livré comme une proie » en pâture à des maîtres ignorans et vicieux, on reste im- » passible sur son sort !

» Mais, si un ignorant n'est pas plus propre qu'un aveugle » à servir de guide aux peuples, l'homme vicieux sera-t-il » mieux placé à leur tête ?

» Plus un homme vicieux serait habile, plus je le redou- » terais : il aurait mille moyens, quand il y trouverait son

» intérêt, d'opprimer les hommes pris isolément, surtout » quand ils sont comme nous, pauvres et sans appui; il détériorerait la morale et l'honnêteté publiques; car les hommes » ne sont honnêtes qu'en raison de la pureté des principes » qu'ils professent, et qui leur ont été enseignés; loin donc » de placer des hommes sans principes à la tête de la société, » la raison nous apprend à les en éloigner. Voyez la con» duite d'un sage berger : il obéit à l'inspiration de la na» ture lorsqu'il éloigne de son troupeau la brebis qui pourrait » y répandre la contagion; et si, par défaut de vigilance, » tout son troupeau avait été atteint, il chercherait encore » par ses soins à garantir les tendres agneaux. Il pourrait » leur choisir un abri qui les séparât du danger, plus favo» risé pour son troupeau que nos pères ne le sont pour nous, » puisqu'on nous arrache du lieu où nous avions trouvé tant » de bonheur et tant de sûreté! Oh! non, non, le roi ne » sait pas combien nous sommes opprimés : la voix du pauvre » ne fait pas grand bruit; les larmes qu'il verse dans la so» litude n'attendrissent personne. Le roi et le gouvernement » n'invoquent que la justice; ils ne réclament que le respect » de tous les droits; et ils ignorent qu'on bannit mes jeunes » compagnons de chez M. de St.-Hilaire, en violant tous les » droits naturels et divins qu'ils ont de se faire instruire. » Dans les grandes cités, il est facile de se choisir un ins» tituteur : dans les petits hameaux, nous n'avons que celui » que la charité chrétienne envoie pour évangéliser le pauvre.

» Il est vrai que ces hommes, à langage sévère et inexo» rable, nous exaltèrent beaucoup le mérite de l'école voisine. » Mais une école voisine suffit-elle au besoin du pauvre? Ne » lui faut-il pas un maître assez bon pour le caresser, assez » tendre pour ne pas se révolter de sa grossièreté, assez com» plaisant pour choisir ses heures d'étude? Tant de bonté, » tant de compassion, où les trouver, pour nous, ailleurs » que dans le presbytère?

» On se plaint de l'humeur sombre du pauvre : eh! peut» il être bien riant, dans sa triste chaumière privée d'air, » où il trouve la faim, l'humidité! S'il demande du pain, » souvent ce sont des opprobres qu'on lui donne pour le » rassasier! S'il reste seul, il ne peut pas se garantir de l'in» tempérie des saisons; s'il va dans la société des hommes, » tout le monde le traite avec mépris : on lui reproche son » ignorance après lui avoir enlevé les moyens de s'instruire. » Sa paresse, son incurie, son défaut d'industrie sont des » suites inévitables de son ignorance, et l'on fait retomber » sur lui, comme le poids d'un crime, le malheur de sa » position.

» Ces hommes mêmes, qui sont venus nous chasser de » chez notre bon maître, attendris par nos larmes, sem-

» blaient vouloir se dissimuler ce qu'il y avait d'inhumain » à dépouiller le pauvre, et d'odieux dans leur mission de rigueur. *Tous les hommes*, nous disaient-ils, *sont égaux » devant la loi*. Mais peut-il y avoir une loi qui enlève au » pauvre les seuls moyens qu'il a de s'instruire, tandis qu'elle » les prodigue au riche ? Oh ! qu'elle est dure et dérisoire » cette égalité, quand c'est en son nom que l'on vient inter- » rompre la mission que le Sauveur donna à ses ministres » d'évangéliser les pauvres ; car c'est surtout en instruisant » les hommes qu'on prépare leur cœur à recevoir la semence » de l'évangile. Tous les hommes sont égaux, oui devant » Dieu ! aux yeux de la religion, ils ont tous un père com- » mun, ils sont tous créés pour une même fin, ils sont tous » les frères de J.-C. Mais aux yeux du monde ?... Voici que » l'on a mis déjà une différence entre mes frères et moi. Où » irais-je m'instruire, si l'on m'eût aussi chassé de chez M. » de St.-Hilaire ? A l'école de la ville ?... On n'est plus pauvre » dès que l'on peut aller s'établir en ville. — Ce n'est pas un » grand malheur de rester ignorant, quand on est destiné à » cultiver la terre ? — D'abord, on ne la cultive pas avec la » même intelligence, ni peut-être avec la même activité. — » Encore si l'on restait dans une heureuse ignorance du mal ! » Mais, si l'on n'est pas instruit par un maître vertueux, on » est instruit par le monde, et quelles leçons en reçoit-on ? » On se plaint de toutes parts que les crimes se multiplient, » que la corruption des villes s'insinue et pénètre jusque dans » le fond des campagnes, avec ses barbares et honteux raf- » finemens ; on le dit hautement, on le voit, on le touche (1), » et la route qui conduit à la vertu est encombrée. On désire » que l'enseignement soit chrétien, qu'on élève les enfans » dans des pensées de foi et d'espérance ; on devrait donc » les rapprocher de la vertu et de la religion. Mais où réside » la religion, si ce n'est dans le cœur de notre bon pasteur ? » Mes parens n'avaient pas assez de fortune pour m'envoyer » étudier au loin : et quand ils l'auraient pu, ils se seraient » bien gardés de me faire respirer l'air empoisonné des villes. » Ils auraient redouté pour moi le sort de ces jeunes gens » dont on m'avait si expressément défendu la société ; je n'en » devinais pas la raison..... Je la vois bien clairement au- » jourd'hui : ils étaient si impies, si blasphémateurs, si

(1) Ce n'est ici qu'une vérité trop sensible et dont le sage est frappé comme l'homme sans expérience.

Quel moyen d'arrêter un torrent si terrible qui envahit tout et menace de tout entraîner ?

L'autorité de l'exemple paternel dans le foyer domestique, les soins pieux et tendres de la mère, l'action du sacerdoce dans la société, la direction des études et le caractère religieux que l'on tend aujourd'hui à imprimer à nos écoles peuvent seuls compléter la grande œuvre de notre régénération.

» adonnés au libertinage! — La confession nous procure tant » de douceurs, elle nous préserve ou nous relève des faiblesses qui avilissent les hommes ; on dit qu'ils s'en mo» quaient ouvertement..... — Le dimanche ils n'assistaient » jamais aux offices ; je les croyais malades ; j'appris qu'ils » employaient ce temps à jouer, à boire, ou à chasser ; » quelquefois ils se mettaient aux fenêtres d'un cabaret, et » ils insultaient les personnes vertueuses qui se rendaient à » l'église. Oh ! à quels soucis rongeurs doivent être en proie » les hommes imprévoyans qui ont forcé de si bons jeunes » gens à aller se perdre dans les villes ! Car, qu'on explique » l'expérience comme on voudra, il est certain que la plupart » des hommes qui ont respiré dès leur enfance un air con» tagieux, deviennent impies et pervers plus que ceux qui » ont vécu dans la simplicité des premières mœurs. Cette ob» servation fut sans doute de tous les temps et de tous les lieux. » Si l'on ne pouvait s'instruire sans se pervertir, l'ignorance » alors, j'en conviens, serait mille fois moins honteuse » qu'une si funeste et si coupable instruction : mais en nous » donnant des leçons, M. de St.-Hilaire éloignait de nous » cette destructive science du vice. Combien de jeunes gens » perdus seraient encore vertueux, s'ils avaient trouvé un » maître aussi sage que le nôtre. Oui, plus je médite, moins » je comprends la cause d'une si cruelle rigueur. »

Alphonse exhalait sa douleur avec une franchise qui faisait l'éloge de sa belle âme ; mais avec une imprudence représensible et avec une vivacité d'expression qui annonçait un homme dans toute sa candeur primitive, et non encore poli par l'expérience des choses humaines.

M. de St.-Hilaire, pour calmer cette profonde amertume, ne lui adressa pas un long discours. Il lui montra, sans lui dire un mot, une image du Christ ; et jamais leçon ne fut plus éloquente ! La vie du Sauveur tout entière se déroula aux yeux d'Alphonse, la patience et une angélique résignation vinrent tempérer son exaspération, adoucir ses peines et lui faire retrouver ses anciens sentimens de respect, de soumission et d'humilité chétienne.

LIVRE TROISIÈME.



Sans se livrer à un inutile découragement, sans raisonner sur la nature des actes auxquels il était obligé de se soumettre, M. de St.-Hilaire songea à redoubler de zèle pour l'instruction des trois élèves qu'on lui avait permis de garder ; et ces trois élèves se montraient chaque jour plus dignes de ses soins par leur modeste confiance.

Une noble et touchante douceur, une sainte et entière soumission devinrent la base des relations qui se fortifièrent dans cette société réduite à un si petit nombre.

M. de St.-Hilaire étendit de plus en plus les études de ses élèves, sans changer la simplicité de sa méthode. Il ne se proposait pas de faire des pédans remplis d'eux-mêmes et bouffis d'orgueil ; il voulait former des hommes vertueux et solidement instruits.

La Providence, qui tire le bien du mal, trouva, dans ce déplorable évènement, un moyen d'arriver à l'accomplissement de ses miséricordieux desseins. Les soins du bon pasteur, exclusivement donnés à trois élèves d'une haute intelligence, durent répandre par torrents dans

ces âmes préparées la lumière et la vie ; ainsi les brûlans rayons du soleil communiquent plus d'ardeur et d'éclat quand ils sont concentrés dans un foyer plus étroit.

Alphonse, qu'un saint et généreux enthousiasme devait jeter dans une carrière de vertu et de combats, avait besoin d'un cœur fortement trempé, d'un esprit affermi et rectifié par l'étendue, la profondeur, et surtout la solidité de ses connaissances. Pour atteindre à ce double but, pouvait-il être à une meilleure école ? Donnons un aperçu du système d'enseignement adopté par M. de St.-Hilaire.

Le magnifique spectacle de la nature est la source des plus douces et des plus constantes jouissances ; il offre les objets les plus capables de provoquer l'admiration et de fixer l'attention : la nature fut donc le premier livre que M. de St.-Hilaire ouvrit et livra à la méditation de ses élèves.

Dans une belle soirée, à la promenade, sous un horizon brillant et découvert, il leur montrait la majestueuse retraite du soleil, et le point où ils le voyaient disparaître fut appelé *le coucher* ; le lendemain, lorsque le ciel rougi par les feux de l'aurore, avant-courrière du jour, laissait à peine apercevoir les étoiles semées comme des fleurs dans le firmament pour embellir la nuit ; que les oiseaux, par leurs concerts et leurs harmonies multipliées, invitaient l'homme au travail et au bonheur, en lui annonçant la fuite des ténèbres ; que la rosée, ré-

pandue en larmes brillantes sur le feuillage, réfléchissait les milles variétés des plus vives couleurs ; M. de St.-Hilaire conduisait ses élèves sur le même lieu, et le point d'où partaient les rayons étincelans de l'astre qui vivifie la nature, était appelé le *lever du soleil.* Lorsqu'ils avaient la figure tournée vers ce point, la partie de l'horizon correspondante à leur droite s'appelait *le midi*, et la partie correspondante à leur gauche s'appelait *le nord* : voilà les quatre points cardinaux bien fixés dans l'esprit des élèves, et là se bornait la première leçon.

La pointe d'un rocher, ou le sommet d'un chêne antique servait à désigner avec exactitude le point du lever du soleil : la distance de ce point à celui où il se levait six mois plus tard devenait une occasion d'expliquer naturellement la révolution du soleil, son entrée et sa course dans les signes du zodiaque, la différence de la température et de la durée des nuits et des jours. Après avoir contracté le goût de l'observation, et avoir bien connu le cours du soleil, pouvaient-ils résister au désir de connaître et d'observer les planètes et les constellations ? Cette science ne fut-elle pas celle qui conduisit les mages de l'orient et les bergers de la Judée à l'étable de Bethléem ? Dieu veut que toutes les intelligences se portent vers les cieux, qui instruisent les hommes à révérer leur auteur.

Mais pouvait-on étudier le cours du soleil, observer les astres, et rester indifférent à la connaissance de la terre, des mers ?

Il fut ainsi facile au maître d'amener ses élèves à l'étude des détails de notre globe, de déterminer la signification des mots continent, île, isthme, presqu'île, fleuve, rivière, ruisseau; orient, occident, nord, midi; peuples, nations, province, département, district, arrondissement, canton, commune, ville, bourg, hameau, village, diocèse, paroisse; nous voilà dans l'étude de la géographie.

Il fallut donner une notion de la figure de la terre; désigner le cours des astres, des planètes, leur rang, leur utilité dans ce vaste univers : voilà la cosmographie.

Il fallut séparer les nations par leurs limites; donner aux particuliers une portion de cette terre accordée aux peuples qui l'habitent; et tracer des règles pour la division et le partage : nous arrivons à l'étude de la géométrie, et nous y arrivons de la manière la plus simple, de la manière dont les Egyptiens l'apprirent. Les sensations font tous les frais de cette étude. Nous ouvrons ainsi les chemins de la science à l'entendement de nos élèves; et nous les ferons plus tard raisonner sur ce qu'ils comprennent. Si je ne me trompe, on suit d'ordinaire une méthode toute contraire. On arrive aux faits par des démonstrations inintelligibles à l'enfance : j'aime mieux lui montrer les faits et la faire ensuite raisonner sur leur nécessité, sur leurs lois et sur leurs rapports.

Le défaut d'observation est la cause principale de l'ignorance, et la source de l'erreur plus

funeste mille fois que l'ignorance. Les maux en effet que nous déplorons aujourd'hui proviennent moins de l'ignorance, dans ce siècle de lumières, que de la vanité de nos jugemens : tout homme qui sait un peu, veut paraître savoir beaucoup ; or, la science seule donne le droit de juger ; juger beaucoup, juger hardiment, c'est faire ostentation de science : voyez l'orgueil plus en progrès encore que la lumière dans ce siècle si vanté ! O homme, reviens à l'observation ! tu redeviendras et discret et modeste. Tu jugeras peu par toi-même, parce que tu sauras peu ; tu jugeras peu sur la foi d'autrui, parce qu'il y a de l'humiliation à devenir l'écho des erreurs ou l'instrument des passions des autres. Je suis moi-même dans l'erreur, si je n'ai posé ici la base la plus solide de la morale, de la justice, de l'honnêteté, de la religion, de toute vérité, en un mot, de la prudence. Oui, je le déclare, tout jugement individuel est sujet à l'erreur : je n'en excepte pas celui du plus grand philosophe de la terre : *omnis homo mendax*. Car le plus grand philosophe quelquefois prononce avant de bien connaître l'essence et les rapports des choses. Le fondateur divin du christianisme, qui voyait tout intuitivement, ne voulut pas néanmoins que l'on s'en rapportât exclusivement à ses paroles ; et pour constater sa divinité, il invoqua le témoignage de ses œuvres.

Mais je reviens à mon sujet et je continue d'exposer les procédés par lesquels M. de St.-Hilaire instruisait ses élèves.

La plupart des hommes se contentent de jeter un coup-d'œil sur les objets qui les environnent ; M. de St.-Hilaire accoutumait ses élèves à les regarder avec soin ; c'était le seul moyen de leur en faire saisir les rapports réels et de leur faire déterminer ces rapports avec justesse ; aujourd'hui il leur faisait l'esquisse de l'organisation d'une plante qu'il tenait à la main ; il leur montrait les qualités qui la confondaient avec les autres plantes et celles qui l'en distinguaient ; c'est ainsi qu'il les introduisait à l'étude aimable de la botanique.

Le retour des feuilles est pour tous les êtres de la nature le signal d'une nouvelle vie ; il devenait pour les élèves de M. de St.-Hilaire l'occasion d'une nouvelle instruction : il ne leur disait ni les douces émotions qu'elles font naître dans le cœur de l'homme, ni le charme qu'elles ont pour sa vue ; mais il leur faisait observer leurs usages, et l'influence qu'elles exercent sur la vie des hommes et des animaux, leur utilité, en un mot, dans l'économie générale ; et quelquefois aussi il faisait jaillir de ces observations des vérités d'un ordre plus élevé. Alphonse, un jour en contemplant la chute, hélas si prompte, des feuilles, s'affligeait de ce qu'il n'avait commencé à étudier que dans un âge avancé. N'avez-vous pas remarqué, lui dit M. de St.-Hilaire pour l'éclairer tout à la fois et pour le consoler, *qu'ordinairement les arbres qui se parent les premiers de feuilles, sont aussi les premiers à les perdre ?*

C'était en chantant un hymne continuel d'amour et d'admiration en l'honneur du créateur, qu'il initiait ses élèves aux admirables secrets de la physiologie végétale.

En examinant la contexture, le tissu des feuilles, il montrait à ses élèves comment elles avaient reçu la merveilleuse mission de renouveler l'air sans cesse vicié par le souffle empoisonné de l'homme, d'absorber, dans l'atmosphère, des sucs nourriciers pour l'arbre qui les portait ; comment leurs émanations si salutaires pendant le jour, devenaient dangereuses pendant la nuit ; comment enfin, par leur chute, elles faisaient la base de ces végétations que nous voyons constamment s'accomplir sous nos yeux.

Cette terre couverte de plantes si variées a-t-elle toujours été peuplée ?

Il est temps d'arriver à l'origine de l'espèce humaine, d'étudier dans la Bible l'histoire du monde ; de poser les grands événemens de la création, de la chute d'Adam, du déluge, de la confusion des langues à la tour de Babel, comme des phares lumineux destinés à éclairer la marche de l'intelligence dans ses investigations.

Car sans la vive lumière qui jaillit de ces grands faits, je ne vois qu'impénétrables mystères, que ténèbres et chaos sur la terre : je ne puis faire un pas sur la surface du globe sans que ma pensée se précipite dans un abîme sans fond : si j'entr'ouvre le sein de la terre, je n'y découvre que des phénomènes dont l'existence est inexplicable ; si je descends dans mon propre cœur,

j'y trouve des abîmes plus obscurs encore que les profondeurs du globe. O homme, un brin de poussière écrase ton génie, comment pourrais-tu soutenir l'immensité des cieux!

A l'aide du récit si simple, si majestueux et si éclatant de la Genèse, les ténèbres se dissipent; l'essence des phénomènes ne se dévoile pas, mais leur existence se conçoit et s'explique : l'homme apparaît avec le double caractère de sa grandeur et de sa faiblesse comme un édifice ruiné qui, malgré l'outrage du temps, laisse apercevoir les traces de sa primitive splendeur : il n'est rien dans les entrailles de la terre comme sur la surface du globe, à quoi l'on ne puisse assigner une origine naturelle. La société tout entière qui doit participer des vices et des vertus de l'individu se déroule à mes yeux avec ses phases de crimes et d'héroïsme, de force et de faiblesse, de prospérité et d'humiliation, d'éclipse et de splendeur.

En partant de l'origine du monde, on voit les hommes se multiplier, se répandre sur le globe, s'en partager les différentes parties, donner naissance aux divers peuples. Est-il un tableau plus capable de féconder, d'élever, d'enrichir l'esprit, d'exalter et d'ennoblir l'imagination! On voit la succession des temps, l'élévation ou la chute des empires, le choc perpétuel des révolutions qui agitent la triste humanité. Tous les siècles se développent à nos regards, et au milieu de tant de vicissitudes, de tant de ruines, la religion se montre toujours une, se soutenant inébranlable

au milieu des orages furieux qui la menacent, des torrens destructeurs qui roulent et se croisent autour d'elle sans l'atteindre. On sort naturellement des bornes étroites de son âge ; l'étude de la chronologie, celle de l'histoire, de la géographie marchent ensemble et d'un pas égal. Des réflexions propres à faire entendre la perpétuité de la religion et les causes des grands changemens arrivés dans les empires, préparent à l'étude des plus hautes questions de l'ordre social.

Mais l'histoire des migrations d'un grand nombre de peuplades se perdait dans la nuit des temps, par l'obscurité des événemens, par le défaut de documens historiques, par l'éloignement des époques, des lieux, et par l'invraisemblance ou le silence de leurs annales : l'esprit humain d'ailleurs est faible, et s'il peut avoir des notions générales sur tous les objets de nos connaissances, il lui est impossible de pénétrer tous leurs détails. Il fallait donc seulement parcourir les époques, classer les événemens principaux, et s'arrêter plus particulièrement sur l'histoire des peuples qui exercent l'influence la plus prononcée sur la grande famille du genre humain, à l'existence desquels se rattachaient les plus grands intérêts, et dont ils nous importe le plus de connaître les mœurs, le caractère, l'élévation et la décadence. Prenons par exemple le peuple romain. Jetons les fondemens de Rome; déterminons avec précision le point géographique de cette ville, sa position, sa distance à l'égard du lieu où nous sommes, à l'égard de

la mer, ou de quelque lieu qui puisse nous servir de point de comparaison. Recherchons l'état des autres contrées de la terre au moment de cette fondation qui devient elle-même une époque principale. Ainsi on accoutume l'esprit à marquer les principaux événemens, à les mettre à leur place, selon l'ordre des temps et des lieux.

Ce peuple avait un langage différent du nôtre : ce que nous appelons *arbre*, il l'appelait *arbor*; ce que nous appelons *rocher*, il l'appelait *rupes*. M. de St.-Hilaire répétait souvent en présence de ses élèves et avec eux le nom latin de tous les objets sensibles et de tous ceux dont ils avaient une idée : quand on sait presque tous les mots d'une langue, il est facile d'expliquer les principes qui en règlent l'emploi. Et les élèves de cet aimable pasteur apprenaient en se jouant une langue qui coûte tant de peines, de chagrins et d'années aux autres enfans.

Qu'est-ce, en effet, qu'une étude spéculative; qu'est-ce qu'une théorie pour des enfans ? le sentir et le toucher, voilà nos vrais maîtres. Eh ! en avons-nous jamais eu d'autres ? peut-on bien apprendre et surtout apprendre pour long-temps par le seul travail de la mémoire ? Il faut montrer les rapports intimes et évidens des idées avec les objets, si l'on veut cultiver et étendre l'esprit, lui donner de la justesse et de la solidité. Dans l'enfance, on a peu d'idées; mais les objets sensibles se multiplient à l'infini, et loin de craindre que les matériaux de l'enseignement ne manquent, on aura plutôt à se garantir de

leur trop grande abondance. Aussi M. de St.-Hilaire ne se proposait pas d'apprendre à ses élèves tout ce qu'il leur serait un jour utile de savoir, il s'appliquait plutôt à éloigner de leur esprit la confusion qu'une trop grande multiplicité d'objets y eût portée. Il ne leur donnait que des notions claires, précises. Il ne leur apprenait pas la science ; il se servait des connaissances qu'il leur faisait acquérir, comme d'un instrument, pour leur former un sens droit et exquis. Il substituait l'expérience aux livres et il leur apprenait, en leur montrant les causes des phénomènes, à se servir de leur raison, loin de s'en rapporter comme la plupart des hommes à la raison d'autrui. Ses élèves ne se fiaient à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Oh ! que l'on éviterait d'injustices et de maux si, dans la société, les hommes agissaient avec la même circonspection ! Le maître et les élèves ne redoutaient ni le froid, ni le chaud, ni la fatigue : ils se rendaient sur les lieux où ils avaient une observation à faire. Ils se formaient une idée juste de la nature des choses, en les voyant, en les touchant, et sans qu'il fût nécessaire de recourir à des discours scientifiques, à de longues définitions.

On a aujourd'hui généralement senti les avantages et l'importance de l'exercice du corps, et il n'est pas un établissement public qui n'ait son gymnase : mais le mouvement et l'action ne suffisent pas pour donner de la souplesse et de la vigueur aux organes ; rien ne fortifie autant que

le renouvellement de l'air. On peut jouer, sauter et courir dans une étroite enceinte ; mais on n'en restera pas moins un être étiolé et languissant, si l'on respire sans cesse l'atmosphère usée d'un appartement. Saint Bernard étudiait et priait dans la vaste solitude des forêts, et la mâle vigueur de son génie remuait et dominait son siècle ; Pline oubliait la poursuite de la bête fauve, pour tracer sur ses tablettes les inspirations qu'il puisait au milieu des bois ; le plus sublime des philosophes, le plus magnifique des poètes, le plus grand des législateurs, Moïse, descendait du mont Sinaï, lorsqu'il portait les tables sur lesquelles était gravée la loi, monument éternel de la sagesse humaine, ou pour mieux dire de la bonté divine. Le savant Fleury, le sage et vertueux Rollin, Locke lui-même donnent le conseil d'exercer beaucoup le corps des enfans. On se persuade dans le monde que les hommes d'esprit sont généralement remarquables par quelque difformité : cette erreur est commune, elle n'en est pas moins pitoyable. L'âme est servie par le corps : plus les organes sont parfaits, plus l'action de l'intelligence a de liberté et de puissance, et presque tous les grands hommes ont eu une belle et forte constitution. Et ces illustres Romains qui formèrent le peuple le plus fort et le plus hardi, le plus sage et le plus prudent de l'univers, à quoi passaient-ils leur jeunesse ? Ils nourrissaient du bétail, ils labouraient la terre. La mère des Gracques détournait ses fils de la philosophie

comme d'une étude vaine et stérile. Tacite reproche à son beau-père Agricola son goût trop prononcé pour l'étude. Ces fiers conquérans, où prenaient-ils leurs généraux ? Comment employaient leur temps, les Cincinnatus, les Camille, les nobles vainqueurs de Pyrrhus, les Curius et les Fabricius ? Les Régulus, les Scipions cultivaient leurs champs de leurs mains. Cet empire mémorable néanmoins eut la milice la plus admirable et la plus terrible du monde, la politique la plus prévoyante et la plus suivie : il triompha du courage dans les Gaules, de la constance dans l'Espagne, de la fierté dans la Bretagne, de la ruse à Carthage, du courage et de l'art dans la Grèce. Formez donc dans les enfans des corps vigoureux, si vous voulez avoir des esprits intelligens, libres et généreux. Et quels hommes ne feriez-vous pas ou plutôt que de héros ne formeriez-vous pas, si, vous aidant des maximes du Christianisme, vous ajoutiez à cette mâle éducation l'intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu ? Entrez dans cette voie, et alors vous serez bien venus à parler de régénération !

Alphonse et ses deux condisciples appartenaient à des familles obscures ; c'était pour tout de bon qu'ils se livraient au travail : et la rigueur de leur condition devint un avantage pour leurs progrès. Il en est des états pénibles, comme de l'évangile : on n'y voit guère d'élus que parmi les pauvres : c'est que rien n'est aussi éloigné

du ciel et d'une vie estimable sur la terre que la mollesse.

L'école de M. de St.-Hilaire n'était pas une école où l'on n'étudiât que la science des mots, où l'on inscrivît dans la tête des enfans un catalogue de signes, où l'on montrât le mécanisme des connaissances, où l'on donnât des phrases en place d'idées, où les enfans sussent rendre des sons à la manière de la statue du grand Albert, ou digérer la science à la manière dont les canards de Vaucanson digéraient la nourriture. C'est ce genre d'instruction qui remplit le monde d'esprits faux, présomptueux, d'hommes empiriques et tranchans et d'étourdissans docteurs.

M. de St.-Hilaire exerçait la mémoire et le jugement de ses élèves, en leur donnant des idées, en ne les amusant jamais aux mots, mais en les conduisant constamment aux choses, sans jamais leur parler de celles qu'ils ne pouvaient voir, dans la crainte de les dégoûter ou de leur donner de fausses notions.

Ce qui nous est étranger ne peut jamais nous intéresser vivement; et il est impossible que nous puissions bien saisir les rapports des effets aux causes, quand nous n'en apercevons pas la liaison.

L'agriculture, par exemple, cet art d'où naquit la civilisation, la société tout entière avec sa législation, son industrie, ses mœurs, ses formes de gouvernement et ses mille variations.

ne se rattache-t-elle pas à toutes les branches des connaissances humaines ?

L'agriculture était un objet d'une utilité sensible et présente pour ces rustiques enfans qui ne connaissaient que des laboureurs et le sol qu'ils avaient aidé à travailler.

L'agriculture devint la base et le fondement du cours d'études que ce maître intelligent fit suivre à ses élèves. Un des condisciples d'Alphonse s'appelait Emile : il donne son nom à un ouvrage que j'ai tout entier consacré à développer et à justifier ce plan d'étude, à en faire ressortir l'art d'autant plus admirable qu'il s'attache à la nature pour la perfectionner et jamais pour en déranger, pour en arrêter ou pour en trop précipiter la marche, ce qui nuit également à son parfait développement. Il conserve aux choses leur vérité, leurs proportions et leurs beautés naturelles, sans permettre qu'on y substitue jamais les bizarres chimères de l'imagination. Ici, je dois me borner à l'exquisse historique de ce plan, ce n'est pas un traité d'éducation, c'est l'histoire d'une vie exemplaire que j'offre au public. Un résultat du reste vaut bien une démonstration pour faire apprécier le mérite d'une méthode.

Il est un moyen plus sûr et plus prompt d'instruire les enfans que celui qu'on emploie avec tant d'efforts et avec un appareil si scientifique. Ce moyen, c'est d'éviter les paroles, de faire pour ainsi dire toucher les choses ; par exemple, il n'est pas d'enfant qui ne connaisse l'étendue de

la lieue, le poids de *la livre*. Il n'est pas d'écoliers qui connaissent l'étendue d'*un hectare*, le poids d'*un milligramme*. Combien de fois cependant leur a-t-on donné la définition de ces mots ! Preuve évidente que les livres et les définitions n'apprennent aux enfans qu'à parler de ce qu'ils ne comprennent pas.

En partant de la vue d'un simple sillon, M. de St.-Hilaire élevait graduellement l'esprit de ses élèves aux plus hautes notions d'une pratique et sublime philosophie. L'histoire de chaque nation ressemble à l'histoire de la grande famille du genre humain. De l'agriculture sortait évidemment le partage des terres ; après avoir partagé, il fallut garantir la part des divers membres de la famille. Cette garantie constitue le droit de propriété, il fallut assurer le libre exercice de ce droit : de ce fait réjaillissent l'économie sociale, l'économie politique et tous les genres de législation.

Un attentat contre la propriété est un acte contraire à la justice conventionnelle ; un attentat contre les personnes est un acte contre le droit naturel. Le droit naturel est inviolable ; la justice conventionnelle, peut et doit subir bien des métamorphoses, bien des modifications. Que de questions s'élèvent ici ! Mais passons vîte ; le sol est brûlant : ces questions d'ailleurs n'appartiennent pas à mon sujet ; nous verrons dans Emile.

Si le droit de propriété que les hommes tiennent du consentement des autres hommes peut

s'aliéner, il n'en est pas de même du droit de la propriété personnelle : elle tient à l'essence de la nature ; elle est dans la dépendance de Dieu seul : voici comment des jeunes gens conduits par un maître habile dans les profondeurs de leurs consciences y reconnaissent les principes inébranlables et innés du juste et de l'injuste. Ils peuvent eux-mêmes en tirer les conséquences les plus éloignées, et décider les difficultés avec plus de justesse que s'ils eussent consacré des années entières à étudier les subtilités de l'école.

Faites leur décider, d'après ces principes, la légitimité du meurtre, de la mutilation, du suicide, et vous arriverez à force de logique et de naturel à les faire remonter à ces maximes sublimes de l'évangile : *Faites du bien à ceux qui vous haïssent* ; principe de cette charité chrétienne qui a renouvelé la face morale de l'univers. Le germe du meurtre, en effet, est dans le sentiment de la haine, de la vengeance et de l'envie : c'est à sa naissance que l'évangile l'arrête ; jamais une autre législation alla-t-elle aussi loin ?

Il se présente ici une autre question, l'esclavage. A ce mot, il n'est pas un cœur d'homme qui ne doive frémir d'indignation. L'esclavage n'est pas un attentat contre un individu, c'est un outrage à l'humanité elle-même. Je conçois le meurtre, parce que je conçois le délire ou la férocité d'un moment. Cette froide et cruelle cupidité qui base ses calculs sur les sourds et longs gémissemens des peuples opprimés, je ne la

conçois pas ! Non, l'esclavage n'est pas une question qui puisse être agitée par des hommes, elle ne peut l'être que par des monstres !

Mais des hommes avilis par l'esclavage. Qu'en faire donc ? Les rendre capables de devenir libres, et se hâter : chaque moment de retard est un crime. N'avez-vous pas l'évangile : allez, prenez-le, et instruisez tous les peuples. *Euntes docete* OMNES *gentes*.

L'esclavage envisagé du côté de l'esclave ! Un législateur fameux aima mieux laisser le parricide impuni que de signaler ce crime dans la loi : je serais tenté d'imiter cette sage réserve. Pourrais-je supposer, en effet, qu'il existe un homme capable d'aliéner volontairement l'usage de sa vie ? Cet homme serait virtuellement coupable de tous les crimes auxquels pourrait l'obliger son maître. La vie humaine est un bien dont on ne peut aliéner ni le fonds, ni l'usufruit : et l'esclavage volontaire participe, selon moi, de la nature, de la honte, de la lâcheté, du suicide et de l'ignominie de toutes les iniquités possibles.

Puisque nous en sommes à l'esclavage, remontons à l'histoire de son origine, et de son établissement général.

L'esclavage est ancien comme l'idolâtrie. Il expire avec elle. Son principe est dans l'abus de la force. Sous l'influence de l'idolâtrie, l'homme fait tout ce qu'il peut faire. Sous l'influence du christianisme, il ne fait que ce qu'il doit faire, c'est-à-dire, que ce qui est juste. Ainsi le christianisme représente un principe, la puissance

du droit ; l'idolâtrie en représente un autre, la puissance de la force. L'opposition de ces deux principes explique naturellement cette lutte épouvantable dont le bruit retentit dans le monde avec tant de fracas et depuis tant de siècles. C'est que l'humanité purifiée pourtant par le christianisme, n'est pas encore totalement dégagée des principes de l'idolâtrie ; et la puissance de la force ne s'est pas encore mise à la suite de la puissance du droit. Souvent elle lui résiste de front. Le pauvre qui n'a pas de force invoque le principe du droit ; il s'attache de cœur à la religion, et il est sauvé. Les hommes, dégradés par le vice ou aveuglés par la puissance de la force, ont intérêt à méconnaître la puissance du droit, voilà pourquoi, même sous le règne de l'évangile, il est tant de mauvais chrétiens; tant d'oppresseurs et d'opprimés, tant de ruines, de destructions, de guerres, de vengeances et de cruautés.

Alphonse était ici tenté d'interroger M. de St.-Hilaire et de lui demander si c'était au nom de la puissance du droit ou au nom de la puissance de la force, que ses jeunes amis avaient été expulsés du presbytère ; mais il se rappela qu'il y avait une justice conventionnelle et un droit naturel, que l'un est quelquefois enchaîné par l'autre. Le respect d'ailleurs inspiré par M. de St.-Hilaire comprimait souvent les élans d'une indiscrète curiosité.

En conservant bien la liaison des rapports, on peut élever jusqu'aux plus hautes considérations,

les intelligences les moins exercées en apparence. Ce fut là le grand art de M. de St.-Hilaire ; et ses élèves devinrent d'autant plus sérieusement religieux, qu'ils comprirent que le christianisme relève l'humanité de son abaissement, et qu'il la guide avec un succès infaillible. La religion se confond avec la puissance du droit ; et dans sa morale elle s'y identifie tellement que dix-neuf siècles de recherches n'ont pu y trouver la plus légère différence. Que penser donc de l'homme irréligieux ?

Morale, religion, politique, législation : voilà bien et de bien grands objets qui se coordonnent cependant, et se rapportent aux premières notions claires, précises, et au fait du partage des terres.

De ce fait si simple, faisons maintenant dériver un autre ordre de connaissances, sans jamais laisser inaperçu le lien commun qui enchaîne les effets à leur cause.

Le partage des terres entraîne nécessairement la séparation des familles, puis leur agglomération en société, leurs rapports publics ou privés, ce qui constitue la vie domestique, la vie publique, le droit civil en un mot.

Ces associations prennent le nom de nations, peuples, tribus, royaume, empire, république : et depuis les tableaux si touchans et si magnifiques qu'offre la vie des patriarches, jusqu'à l'histoire des peuples les plus renommés, quel espace immense à parcourir ! que d'études à faire ! celle des mœurs et des législations comparées,

de l'influence des climats, des temps, de l'éducation, des causes des grands événemens, de la prospérité ou de la chute des empires. Il faut déterminer les limites de chaque peuple, suivre le cours des fleuves, fixer l'étendue des mers. De ce fait doivent encore surgir l'opposition des intérêts, l'incertitude des droits. En fallait-il davantage pour enflammer les esprits, exciter les passions, et pousser avec un horrible fracas les peuples les uns contre les autres. M. de St.-Hilaire avait été un brave capitaine, et son front était ceint des lauriers de la victoire, lorsqu'il l'inclina sous la main du pontife consécrateur. Son goût pour l'étude et ses habitudes de vertu l'avaient conduit du camp dans le sanctuaire. Il était fort expérimenté dans le métier de la guerre. En peignant les armées s'entrechoquant, ils les plaçait sous les yeux de ses élèves dans leur position respective ; les constellations du ciel servaient à les orienter ; et sans leur nommer l'astronomie, il leur en donnait la science et leur en apprenait l'usage. Il ne les laissait pas non plus étrangers à l'art de la stratégie. La plupart des jeunes gens étudient l'histoire sans fruit. Dans l'histoire des combats surtout, ils n'entendent que le bruit confus des armes : ils en sont frappés comme de l'éclat du tonnerre qui ne laisse aucune trace de son passage, à moins peut-être que ce ne soit des ruines.

En séparant par une rivière des peuples amis, en donnant les mers pour limites à d'autres, il

était naturel et indispensable même d'aborder l'art de la navigation. Que de choses à dire depuis le canot du sauvage jusqu'au superbe navire à trois ponts ; depuis l'étoile, d'abord guide unique du matelot, jusqu'à la découverte de la boussole, due au hasard peut-être plutôt qu'à l'observation. Mais pourrait-on faire voyager l'homme sur les mers, à travers les dangers des flots, sans l'entretenir des phénomènes et des prodiges de la vapeur, de la canalisation, des avantages des grandes routes, de la vîtesse des courriers ? La rapidité enchantée des chemins de fer n'était pas encore connue ; mais le commerce déjà avait un mouvement prodigieux, une étendue immense ; les guerres, les croisades, les conquêtes avaient contribué à son activité ; il a son code et ses lois spéciales. Les diverses productions qui l'alimentent, sont dues aux différentes qualités du sol ou du climat. Il leur faisait toucher ou travailler la terre pour leur en faire bien discerner les différentes espèces. Les terres fortes s'appelaient argileuses et limoneuses : les terres légères s'appelaient terres sablonneuses : il leur faisait aussi apercevoir les caractères distinctifs des terres calcaires, gravières, marécageuses. Un mélange proportionnel de ces différentes terres avec les débris de substances végétales et animales constitue la fertilité du sol. Il les conduisait dans une carrière de marne, et c'était en palpant cette substance qu'il leur expliquait les causes de sa fécondité et les causes probables, j'oserais dire évidentes de son existence. Ils en

découvraient sur les lieux même les plus élevés et presque sous tous leurs pas (1) ; mais ils rencontraient les couches les plus épaisses dans les versans où les eaux de la mer avaient dû séjourner après le bouleversement général du déluge ; ils y remarquaient souvent des débris de coquillages : les marnes devaient donc être un dépôt de substances accumulées par l'agitation des eaux.

La métallurgie tient de si près à l'agriculture que je ne sais si l'on peut l'en séparer : pour travailler la terre, il faut l'intermédiaire d'instrumens plus durs que la terre, il faut du fer ; le fer est un métal ; son analogie avec l'argent, le plomb, l'or, est sensible. Ces métaux sont extraits du minerai, c'est-à-dire d'une substance qui contient avec du fer, ou avec du plomb, ou avec de l'or, un mélange d'autres substances. Le minerai se trouve entre les bancs ou couches des rochers, et généralement au sommet des montagnes. L'art de connaître ou d'indiquer les minerais s'appelle Minéralogie. Toutes les substances qui composent le sol sont minérales. L'argile est un minéral, la chaux est un minéral, etc. Les minéraux croissent, augmentent et se transforment. Il est dans le sein de la terre, des mers, et au-dessus du sol des substances qui, en outre, ont la vie, et cette dernière qualité les distingue des minéraux. La collection de ces substances

---

(1) Voyez le *Calendrier du bon Agriculteur*, par C. J. A. Mathieu de Dombasle, p. 424 et suiv.

constitue le règne végétal : il en est enfin qui réunissent le sentiment aux qualités précédentes, et le sentier devient le caractère distinctif du règne animal. Ici apparaît tout entier, comme autrefois la terre promise aux regards de Moïse, le vaste domaine de l'histoire naturelle ; mais il suffit de l'avoir montré et d'avoir indiqué la voie qui peut nous y conduire : le temps viendra de la parcourir et d'en examiner les richesses. M. de St.-Hilaire dissimulait à ses élèves ou plutôt à ses amis qu'il leur donnait de la science ; il leur enseignait ce qui leur était utile, comme on enseigne la route à un voyageur qui n'a pas la connaissance du pays qu'il traverse. Aussi n'était-il question ni de concurrence, ni de rivalité, pas même du mérite qu'il y a d'apprendre ce que l'on voit ; et par conséquent il n'y avait ni vanité ni jalousie. La connaissance des langues n'était pas une étude : on apprenait en latin, en espagnol ou en italien, le nom des objets sensibles et connus, à peu près comme les Limousins, les Bretons ou les Auvergnats les apprennent en français et en patois. Ces heureux jeunes gens avaient gravé dans leur esprit les élémens de toutes les connaissances humaines, et ils n'avaient guère lu qu'un livre, celui où ils avaient appris à lire. C'était par les rapports réels des choses que leur maître prudent et habile développait leur intelligence. Combien, par exemple, ne leur fit-il pas faire de curieuses expériences avec l'aimant, ce minerai de fer qui a la singulière propriété de se tourner vers le nord, pour bien

constater au moins l'existence et les effets d'un phénomène dont on ne peut pas expliquer la nature ! Le charbon de terre était d'un usage journalier dans ce hameau, à combien d'instructions et d'intéressantes leçons ne donnait-il pas lieu ? Mais toutes les leçons, il les rendait sensibles aux yeux. Il entretenait ses éléves sur le mérite de chaque métal, sur l'application de l'art de la métallurgie aux différens besoins de l'homme, sur le soin que lui donnent plusieurs villes populeuses de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France. Il partait toujours de la bêche et de la charrue pour s'élever joursqu'aux objets les plus compliqués des arts. L'art de bâtir, de se vêtir, les connaissances si variées de l'industrie s'offraient à leurs regards sans les fatigues de l'étude. Tout était dans la nature, et l'accroissement, et la force et l'affaiblissement des constitutions, et la recherche des qualités qui, dans les trois règnes, peuvent concourir à les conserver, à les fortifier ou à les réparer. La curiosité de nos trois élèves était vive, ils attendaient avec impatience le retour d'une explication pour pénétrer plus avant dans l'essence des choses dont ils n'avaient entrevu que la surface. Le maître n'avait plus besoin d'exciter leur ardeur, il n'avait qu'à la diriger.

C'eût été peu pour M. de St.-Hilaire de donner des soins à l'esprit de ses élèves, il s'appliquait davantage encore à former leur cœur.

Lorsque ce bon pasteur se rendait dans le temple pour offrir à Dieu les vœux du peuple,

ses trois élèves l'accompagnaient à l'autel : Alphonse aidait le prêtre vénérable dans celles de ses fonctions où il pouvait avoir part, avec une modestie et un air de dévotion dont on était enchanté : on pressentait dès lors qu'il était né pour remplir une destinée de sacrifices et d'amour. M. de St.-Hilaire le regardait comme son fils, et le mérite d'Alphonse croissait sans rien diminuer de son profond respect et de sa parfaite docilité pour son bon maître, qui voyait avec un extrême plaisir les progrès de son disciple dans la piété et dans toutes les vertus chrétiennes. Il l'aimait tendrement, il était heureux de le voir chéri de toute la paroisse et digne des complaisances du Seigneur. Il lui accorda sa confiance entière, et les momens les plus délicieux de sa vieillesse étaient ceux qu'il passait avec un disciple si accompli. O qu'ils étaient doux et touchans les exemples que le jeune disciple et le vieux maître donnaient au troupeau ! Le presbytère était accessible à tous les fidèles, et les plus pauvres d'entre eux s'y reposaient avec autant de sécurité et plus de bonheur que sous le toit paternel. La bienfaisance y rendait la religion aimable ; les malades y recouvraient la santé ; les mélancoliques y devenaient gais ; ceux qui n'avaient rien à espérer y trouvaient de douces et saintes illusions. La richesse et la gloire n'y brillaient pas ; mais la vertu y multipliait les heureux ; on ne sortait pas de chez le pasteur sans le bénir, sans louer son nom ; les pauvres et les affligés trouvaient chez lui les deux prin-

cipes de la vie, la satisfaction pour l'âme, une nourriture abondante pour le corps ; et le presbytère, sans avoir une réputation aussi étendue que la fameuse école de Cos, était renommé, pour les guérisons qui s'y opéraient, plus que certaines facultés de médecine. Mais malheur au presbytère qu'entoure la moindre auréole de gloire ! Le bien que tant de pauvres disaient du pasteur faillit encore lui coûter cher, et mettre sa résignation à une nouvelle épreuve ; au moins il eut affaire à des hommes plus accommodans que ceux qui étaient venus disperser sa petite école.

Un jour trois personnages, d'un air grave et imposant, abordent M. de St.-Hilaire, avec l'intention arrêtée de lui donner un sévère avertissement ; ils s'étaient promis d'être grands et magnanimes à son égard, et de le tenir quitte pour une réprimande. A peine descendus de cheval, ils accourent au presbytère dans le moment même où M. de St.-Hilaire y rentrait en revenant de visiter un malade, et l'entrevue eut lieu sur le seuil de la porte. L'expression de la physionomie de M. de St.-Hilaire eût désarmé un messager de l'enfer. Un œil vif et ardent, une figure noble, riante et ouverte, comme on l'a quand on commence et que l'on finit ses journées par de bonnes œuvres, une attitude modeste comme elle convient à un prêtre, et accompagnée de cette fermeté confiante qui sied si bien au vieux soldat, les tinrent subjugués par le charme le plus puissant. Ils rougirent

presque du but de leur voyage ; et ils se proposaient de repartir après quelques mutuelles démonstrations de politesse. Néanmoins ils se rassurent et s'encouragent mutuellement, et pour ne pas avoir l'air d'être venus sans avoir rempli leur mission, ils questionnent M. de St.-Hilaire.

Vous avez, Monsieur le Curé, l'habitude de soigner les malades ?

Le Curé. — Messieurs, ne me donnez pas une louange que je ne mérite guère.

Les trois Inspecteurs pharmaciens. — Mais, Monsieur le Curé, c'est une mission légale que nous avons reçu l'ordre de remplir.

Le Curé. — Je n'ai point appris qu'un événement extraordinaire !...

Les trois Pharmaciens. — Non ; mais si vous n'avez pas une connaissance parfaite dans l'art ou les matières pharmaceutiques, ce n'est peut-être pas sans danger que vous distribuez certaines drogues. Nous serions bien aises de soumettre à une analyse scientifique les substances dont vous prescrivez l'usage à vos malades.

Le Curé. — Alphonse, portez la clef de la pharmacie ; ces Messieurs veulent nous faire l'honneur de la visiter.

Alphonse aussitôt porta la clef d'une sorte de souterrain qui servait de caveau. Il fallait pour y pénétrer s'incliner profondément, et marcher à tâtons par des circuits creusés dans le tuf. En cheminant, nos trois hommes de l'art disaient entre eux : l'alkali volatil aura été altéré ; la

cimolée aura été atteinte de rouille ; les sels essentiels auront perdu leurs vertus sur ces terres humides ; la privation d'air aura..... Ils furent tout-à-coup arrachés à la fatigue de leurs philosophiques conjectures par M de St.-Hilaire qui les engage à visiter les matières pharmaceutiques. Nos trois docteurs n'aperçoivent rien dans ce lieu tant soit peu obscur. M. de St.-Hilaire prie ses trois disciples , sans lesquels il ne marchait jamais , de remuer le sable. Ce bon et charitable pasteur avait tant et tant donné de vin à ses paroissiens , qu'il n'en restait que trois bouteilles. En hommes de bon sens , nos trois pharmaciens inspecteurs se mirent à rire en disant : Sont-ce là toutes vos drogues , Monsieur le Curé ; et n'en avez-vous pas de plus dangereuses?

Le Curé. — Je n'ai point d'autres remèdes : c'est ici ma panacée universelle : avec un seul mot je guéris les riches , avec une bouteille je guéris les pauvres.

Quand le riche est malade , je lui dis : Jeûnez, faites diète ; et s'il me croit , il est bientôt guéri.

Quand c'est un pauvre paysan , je lui donne de la viande qui fortifie et du vin qui ranime son corps épuisé , et renouvelle son sang appauvri ; mes malades ne connaissent point d'autre pharmacie que celle que vous voyez. Et c'est par l'épreuve plutôt que par l'analyse que vous jugerez du mérite de nos drogues.

Les trois pharmaciens comprirent l'invitation délicate de M. de St.-Hilaire , ils acceptèrent le dîner du bon pasteur; et en le quittant après

avoir admiré sa cordialité, ils lui dirent : « Monsieur le Curé, il est une autre pharmacie » dans la ville voisine ; elle aura pour vous et » pour vos bons paysans un mérite que nous » avons constaté ; donnez-nous une plume et de » l'encre, nous vous en indiquerons l'adresse. » Et ils lui firent un billet de trois cents livres de viande à prendre pour ses pauvres chez le meilleur boucher de la contrée. Cette scène fut attendrissante, et il ne fallut rien moins qu'une pareille issue pour tranquilliser les élèves de M. de St.-Hilaire qui n'étaient pas trop rassurés sur la visite de trois inspecteurs à la fois réunis.

Tous les pauvres gens de la paroisse dont M. le Curé faisait le bonheur, s'alarmaient dans la crainte que leur Curé n'eût à subir quelques nouvelles tribulations ; ils furent ravis quand ils apprirent que ces trois étrangers avaient voulu s'associer au bien que le bon pasteur ne cessait de faire.

Les joies et les tristesses du presbytère étaient communes à toute la paroisse. Eh ! pouvait-il en être autrement. Les souffrances, les douleurs de chaque paroissien étaient adoucies par le pasteur ; il partageait leur pauvreté en descendant jusques à leur pénurie, quand il ne pouvait pas les élever jusques à son aisance. Il vivait au milieu de ses paroissiens comme un père qu'entourent le respect, l'amour et la confiance de sa famille, vit au milieu de ses enfans. Alphonse et ses deux condisciples le secondaient parfaitement dans tous ses actes de charité, s'ils ne

pouvaient pas le seconder toujours dans l'exercice de son ministère. La pauvreté n'avait rien d'humiliant dans cette édifiante paroisse. La charité fraternelle effaçait l'inégalité des conditions, tous vivaient heureux sous le règne de la vertu et des espérances éternelles.

Mais nos trois élèves, quelle que fut la félicité de leur sort, ne pouvaient pas toujours rester au presbytère : M. de St.-Hilaire songea à les en éloigner pour leur ouvrir la carrière qui devait les conduire à l'état où les appelait la divine Providence.



LIVRE QUATRIÈME.

HACUN, dans l'ordre social, doit être élevé pour la place qui lui est destinée par la divine Providence. Il faut donc exercer les enfans à des travaux variés, afin qu'ils puissent, quand il en sera temps, se livrer au genre d'occupation qui leur conviendra le mieux.

M. de St.-Hilaire avait formé ses élèves d'après cette maxime ; ils étaient également capables de prendre l'état de leurs pères, ou de suivre une vocation plus élevée, de soutenir l'éclat des dignités ou de supporter le fardeau de la pauvreté.

Ce bon pasteur avait dirigé ces trois jeunes hommes avec un soin et un jugement que l'on rencontre bien difficilement dans les instituteurs de la jeunesse ; il avait étudié leurs goûts, leurs penchans, la nature de leur génie ; il avait harmonisé avec un équilibre parfait tous les exercices destinés au développement de leurs organes ou de leurs facultés ; les travaux de l'esprit et ceux du corps se servaient de délassement l'un à l'autre. Les fonctions saintes du ministère ne permettaient pas au digne pasteur d'être, sans interruption, avec ses élèves ; pour les tenir sans cesse en haleine, il avait eu soin de leur donner

d'autres maîtres : le menuisier et le forgeron du bourg. M. de St.-Hilaire avait compris que la première et la véritable étude de ses élèves devait être celle de leur condition. Le seul moyen d'ailleurs de les arracher aux dangers de l'âge et des passions était d'occuper tous leurs momens ; et en les livrant à une noble et continuelle action, il en avait fait tout à la fois des hommes de fatigues et d'intelligence ; il avait su préserver leur cœur, leur sang, leurs mœurs de la contagion générale ; et ce désordre qui efféminе et flétrit les générations, leur était inconnu.

On n'imaginera pas que dans l'espace de cinq ans, il leur donna une connaissance suffisante et approfondie de tous les arts et de toutes les sciences dont nous avons fait l'énumération ; seulement il leur en ouvrait la route, leur en donnait des notions bornées mais justes et précises, leur en faisait apercevoir la liaison, et le rang qu'ils devaient occuper dans leurs études. En faisant passer devant eux tous les objets qu'il leur importait de savoir, il les avait mis à même de développer leur goût, leurs talens, et de fixer leur vocation ; et il leur avait montré de loin le but vers lequel ils devaient diriger leurs efforts.

Il est une époque où le besoin de l'émulation se fait sentir ; les travaux de la littérature, de l'éloquence et de la polémique ne s'apprécient que par comparaison. Il faut quelquefois se heurter avec les hommes pour faire acquérir à

l'imagination toute sa vie, à l'esprit tout son perfectionnement.

M. de St.-Hilaire s'occupa de chercher un collége où la vertu de ses élèves fut en sûreté et où leur esprit pût recevoir une forte et bonne culture; plus attentif en cela, plus paternel que la plupart des pères eux-mêmes qui s'inquiètent vivement du mérite des études, mais qui ne pensent nullement à la pureté des mœurs. En vérité, en voyant leur inimaginable indifférence sur ce point vital, on serait tenté de croire que leur innocence et celle du siècle qu'ils ont traversé ne leur permet pas de soupçonner même l'existence du vice, la dissolution des mœurs, et ses effets dévorans!

Un ecclésiastique savant, dont le royaume admire et le caractère et les vertus, venait de jeter, conjointement avec deux autres prêtres d'un mérite bien rare, les fondemens d'un collége où se perpétue le feu sacré des saines doctrines; les enfans des familles les plus distinguées et les plus riches se disputent l'honneur d'y être admis; et le tribut des richesses qu'ils apportent à cet établissement, est en partie consacré à seconder les vues des familles pauvres et à favoriser la vocation de leurs enfans.

M. de St.-Hilaire fit un appel à la générosité sublime des trois fondateurs de cet établissement; ce ne fut pas en vain. D'un autre côté, M. de X.... attribuant, aux grâces qu'il avait reçues près du lit d'Alphonse le jour qu'il s'y montra si ému, le bonheur de sa conversion qui

ne fut peut-être que la récompense de ses abondantes aumônes, ne voulut pas rester étranger à cette bonne œuvre.

Puissamment aidé par M. de X.., encouragé par la bienveillance du directeur du collége, M. de St.-Hilaire se décida à envoyer ses trois élèves en pension.

Voici Alphonse au milieu de bien des rapports nouveaux dont il va dépendre : il n'avait jamais quitté son pays ; la route la plus longue qu'il eût suivie, était celle de sa maison au presbytère : s'il avait parcouru les montagnes et les champs du voisinage, c'était pour s'instruire ; s'il avait visité les villages de sa paroisse, c'était pour y faire du bien. Sans littérature, sans érudition, les expériences les plus simplifiées étaient le fondement de toutes ses connaissances ; il avait lu peu de livres : on lui avait moins appris à connaître les choses que le moyen de les découvrir soi-même : l'étude que l'on fait dans les livres donne de la suffisance, du babil ; rarement elle met à même de porter un jugement solide et exact sur la nature des choses : l'expérience, au contraire, guidée par la réflexion, apprend à bien juger ; mais elle rend circonspect et réservé. On n'adopte pas précipitamment les pensées d'autrui quand on a eu occasion de se convaincre qu'elles sont si habituellement erronées. M. de St.-Hilaire accoutumait ses élèves à ne juger que lorsqu'ils avaient vu et connu par eux-mêmes : c'est bien la seule manière de former un caractère ferme et honorable. La plupart des hommes

ne sont que les échos d'autrui : ils n'ont souvent que des opinions d'emprunt, et ce qu'il y a de plus déplorable, ils n'ont qu'une conduite d'imitation ; et le poète avait raison de dire : Que la connaissance d'un seul suffisait pour les faire tous apprécier (1).

Comme Alphonse ne parlait que quand il savait, il parlait peu. Et ce n'était pas le seul trait qui le distinguât de la multitude ; il était bon, sincère, sans orgueil ; il savait être ignorant : il était simple au collége comme au village. Il avait fait l'analyse de son cœur, aussi bien que celle des objets que son sage précepteur avait soumis à son examen. Il avait extirpé de bonne heure les sentimens que dicte l'intérêt personnel, pour ne cultiver que ceux qu'inspirent la justice et l'évangélique charité. Cette maxime : *Aimez le prochain comme vous-même*, lui paraissait si naturelle qu'il ne croyait pas possible que l'on pût en oublier la pratique. On conçoit, en effet, qu'aux yeux d'un enfant resté tel qu'il sort des mains de la nature et tel que le façonna la grâce, il ne devait y avoir que des hommes généreux, nobles, justes et compatissans. De bien tristes épreuves devaient plus tard lui apprendre que la société renferme dans son sein des êtres vils, abjects et bassement cruels ; des hommes dégradés qui s'attaquent à tout ce qui est saint, qui détruisent, renversent, démolissent, foulent aux pieds ce qu'il y a de plus

(1) *Ab uno disce omnes.*

respectable, honorent de leur haine jusqu'à l'emblème de la religion, de la vertu, ou de la morale ! En attendant ces sérieuses et désolantes épreuves, il trouva, dans les agaceries piquantes de ses condisciples, l'occasion de faire poindre les premières lueurs d'une grandeur d'âme qu'il devait plus tard déployer dans la société. L'humilité chrétienne cache, aux yeux des hommes, la vertu qu'elle implante dans les cœurs ; mais quand les pointes aiguës des tribulations, quand les instrumens tranchans des persécutions ont mis le cœur du vrai disciple de Jésus-Christ à découvert, c'est alors qu'on est ébloui par l'éclat des richesses qu'il contient, qu'on est ravi d'admiration en présence de tant de trésors ignorés. Depuis l'exemple donné par Jésus-Christ priant sur la croix, pour ses bourreaux acharnés, jusqu'à celui des filles de la charité pansant et lavant les plaies du malheureux qui blasphème, et qui les outrage par ses imprécations, ou celui des frères des écoles chrétiennes seuls instituteurs dévoués à la populace qui souvent les baffoue, combien de fois le spectacle du plus sublime héroïsme est-il venu étonner et faire pâlir d'iniques persécuteurs. Au collége on ne persécute pas, on ridiculise : dans le sein de la piété, dans l'âge de la candeur, on ne ressent pas de haine, mais on est espiégle. On rit des choses dont on n'a pas l'habitude : cela ne veut pas dire que les choses dont on rit, soient mauvaises ou même ridicules : au contraire, des esprits faux doivent être disposés à rire de ce qui est juste ou vrai.

Les manières d'Alphonse ne ressemblaient en rien à celles de ses condisciples ; il n'y avait eu aucune similitude jusque-là dans leur manière d'apprendre , et leurs rapports ne s'étaient pas encore harmonisés. Alphonse était simple , sans être pourtant singulier ; il n'avait aucune de ces qualités qui frappent au premier coup-d'œil ; en l'observant de près on admirait son sens droit et exquis. Il n'avait été élevé qu'à estimer la justice, comment eût-il mis beaucoup d'importance aux préjugés de ses condisciples ? Il n'avait ni ostentation , ni fausse modestie ; chacun de ses actes répondait à une détermination de son esprit , ou à un mouvement de sa volonté. Il agissait en présence de ses camarades comme quand il était seul ; il n'était pour cela ni incivil , ni sauvage ; mais convaincu qu'il avait toujours Dieu et les anges pour témoins de ses actions et de ses pensées. Il avait pris l'habitude de ne rien faire dont il eût eu à rougir. Il ne montrait pas aux hommes une factice tendresse , mais dans l'occasion il était chaleureusement dévoué : il ne connaissait pas assez le monde et n'y avait pas assez d'intérêt pour s'occuper de ses maximes ou de son opinion. La grâce de Dieu ou la pratique de la vertu était à son avis le seul bien réel : la vaine complaisance et la flatterie étaient des défauts qu'il ne pouvait pas comprendre : il ne disputait jamais , et contredisait rarement ; la mode , ou la nouveauté le touchaient peu, parce qu'il n'y avait de beau et d'aimable à ses yeux que la vérité. Son ton n'était pas tranchant ,

parce qu'il s'inquiétait peu de fixer l'attention. Une noble franchise et une naïve candeur brillaient dans son langage. Il ne disait que des choses utiles et sensées ; il respectait trop les hommes, il estimait trop le temps pour devenir un fatigant babillard. Sans être embarrassé par la patriarchale simplicité, il cherchait à conformer ses manières à celles des autres, non pour paraître instruit de leurs usages, mais pour ne pas leur être insupportable. Il les imitait avec une facile aisance ; sa contenance était ferme sans être suffisante, libre sans être audacieuse, modeste sans être fausse ou guindée. La modestie est le plus bel ornement d'une âme vraiment noble ; elle ne prête que trop souvent son charme extérieur aux âmes dévorées d'ambition et affamées d'orgueil. Alphonse était poli par affection et jamais par un adroit calcul ; son cœur honnête était plus touché d'un témoignage de bonté que de mille louanges ; et, sans être caressant pour le monde, il trouvait moyen de plaire à tous. La politesse mondaine n'est souvent qu'une enseigne trompeuse de la bienveillance, celle d'Alphonse était la vive et véritable expression de la charité. Ses qualités solides captivaient insensiblement tous les cœurs : le profond respect qu'il professait pour ses maîtres, la tendre vénération dont il leur donnait des marques en toutes circonstances, portaient un tel caractère de candeur et de gratitude, qu'il n'inspirait aucune méfiance à ses condisciples. Il était moins aimable que noble et vrai dans ses

habitudes, et l'on sentait que l'amour qu'il inspirait était mêlé d'estime et de respect : il ne se rendait pas remarquable par ses saillies, mais on le prenait volontiers pour juge dans les combats de l'esprit, tant il avait une raison éclairée ; il ne courait pas après les idées neuves : l'Ecriture sainte ne lui avait-elle pas appris que toutes les idées salutaires aux hommes sont et les plus anciennes et les plus généralement connues (1). Pourquoi aurait-il cherché à étendre ses connaissances au-delà des vérités utiles ? Il n'avait aucune vanité. Il lui importait peu d'être jugé par les hommes, déjà il avait pu voir combien il est peu d'hommes qui jugent sainement et par eux-mêmes : il n'y avait qu'un juge dont il recherchât le suffrage, parce qu'il ressemblait à celui de Dieu même ; ce juge, c'était sa conscience (2).

Jusque là, l'histoire seule avait découvert aux yeux d'Alphonse le jeu des passions et des intérêts, la puissance du temps et des conjonctures, des bons ou des mauvais conseils. Mais l'observation du temps passé ne suffit pas pour former le jugement, il faut encore l'expérience de celui où nous vivons. Alphonse pouvait-il dans un collége étudier et connaître le cœur de l'homme ? Mieux dans un collége peut-être que dans les assemblées du monde les plus nombreuses. Dans une société de jeunes gens libres, jamais la voix de l'intérêt n'étouffe celle de la

(1) *Nihil novi sub sole.*

(2) *Omne quod in fide est non est peccatum.*

nature : occupés de leurs plaisirs, ils laissent éclater leurs pensées dans tout leur jour ; affranchis de cette tyrannie qu'impose l'opinion, ils ne prennent pas la peine de soumettre leur pensée à l'alambic de mille considérations, ils la laissent jaillir comme une étincelle au plus léger frottement. La déférence due à l'âge, aux dignités, aux conditions en un mot si inégales parmi les hommes tous égaux, ne vient jamais forcer le naturel de leurs discours. Le prix de l'adresse, de la course, pouvait dans leurs jeux exciter leur vanité ; mais l'expression de la vanité trouve-t-elle place dans les discours des jeunes gens dominés par leurs plaisirs ? Ils cherchent moins à avoir une pensée qui les distingue, qu'à exprimer toute la vivacité de celle qu'ils éprouvent : c'est donc dans cet âge que l'on peut prendre pour ainsi dire et saisir la nature sur le fait. Ce sont des enfans, me direz-vous, que l'on observe et non des hommes. L'homme se montre dès le berceau et jusque sous les langes ; si nous ne l'y distinguons pas toujours, c'est la finesse de l'observation plutôt que l'empreinte du caractère qui est en défaut. Il n'est peut-être pas d'époque où l'individu soit homme autant qu'au collége. En effet, il n'y a pas dans un collége un écolier qui ne soit lui, qui n'ait son identité propre, sa fraîcheur de sensations, et sa vivacité de pensée. Prenez à pleines mains les individus dans la société, que sont-ils ? Il faut entendre Fléchier définir une armée : lisez cette définition citée comme un modèle d'éloquence par

presque toutes les rhétoriques, et transportez au corps social la partie qui peut lui convenir ; car nos soldats sont des hommes à peu près d'une trempe égale à ceux qui vivent dans nos villes ; ne croyez pas que leur enrôlement dans la milice les métamorphose soudainement, et les fasse pour ainsi dire changer de nature ; au fond soldat ou citoyen, c'est bien toujours le même homme.

« Qu'est-ce qu'une armée ?

» C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie ; c'est une troupe d'hommes armés, qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions ; c'est une multitude d'âmes, pour la plupart viles et mercenaires, qui sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérans ; c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de téméraires, qu'il faut retenir ; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la confiance. »

Il est vrai, ce n'est ici que le vulgaire : mais de quoi se compose le vulgaire ? De la généralité des individus. Voici donc qu'il faut déjà choisir ; et ce n'est que par exception que vous trouvez des hommes dans la société. Et encore quels hommes ! Vous en trouvez beaucoup dont vous louez l'habileté ; en trouvez-vous beaucoup

dont vous puissiez louer l'intégrité? Je pose une question : lecteur, décidez-la.

Ainsi, dans la société en général, qu'a-t-on à observer? Les ressorts adroits de quelques habiles. Au collége, au contraire, dans un âge où la nature a conservé toute l'énergie de son impulsion, où les calculs de l'intérêt n'ont pas encore neutralisé la force de ses inspirations, chaque individu a son propre sentiment, et ce qui est le plus juste a toujours la pluralité des suffrages. L'esprit de justice ou la finesse du tact est si bien reconnue dans cet âge, que tout le monde convient qu'un élève est toujours mieux jugé par ses pairs que par ses maîtres.

Alphonse sans doute n'était pas bien placé pour la variété des observations, mais mieux qu'ailleurs il pouvait observer la nature ; et ce n'est qu'en l'observant qu'on apprend à la bien connaître. Je ne veux point ici faire un cours de métaphysique ou de morale, j'indique seulement l'ordre et les progrès de nos observations.

Après avoir connu les hommes par les qualités essentielles à l'espèce humaine, il est facile de trouver la cause de leurs différences.

Cherchons le point où commencent à naître les passions, et nous y trouverons le fil qui nous guidera dans les obscurs labyrinthes, dans les profonds abîmes du cœur humain : mais cette étude ne pourrait se faire qu'au milieu de la société, et Alphonse est encore au collége.

En attendant que nous puissions comparer avec lui les divers caractères des hommes mis

en jeu par tant et de si différentes passions, bornons-nous à étudier le caractère de leurs talens dans les œuvres classiques du génie. Alphonse réussissait parfaitement à analyser et même à composer un discours ; doué d'une exquise sensibilité, pouvait-il rester indifférent aux beautés de l'éloquence, de la diction, de la poésie ? Son sage instituteur ayant eu soin de développer et d'activer sa pensée plutôt que de la surcharger de toutes les pensées des autres, son esprit n'était ni fatigué ni affaibli par un travail d'érudition ; son âme avait conservé sa vigueur native, et de cette vitale énergie s'alliant à ce vague instinct, à ce sentiment indéfini qu'apporte dans le cœur de l'adolescent une foule de sensations douces et nouvelles, jaillissait le feu du génie. Rien ne peut égaler l'ardeur avec laquelle il se mit à cultiver les langues des poètes : le grec, le latin, l'harmonieux espagnol. Avec quel ravissement il développait les peintures si pittoresques, si naturelles et si animées d'Homère ; les vers de Virgile toujours si beaux, si vrais, si touchans, si purs, et par fois si profonds. Dans la lecture des Bucoliques ou des Géorgiques, ses condisciples étaient arrêtés à chaque mot : la nomenclature des arts et des instrumens aratoires, des plantes et des moissons, leur paraissait sèche, aride et d'une difficulté insurmontable : Alphonse s'était instruit dans les champs de tous ces objets, et leurs noms lui étaient familiers ; leur fréquent retour et la manière dont ils étaient placés dans les vers de Virgile réveillaient dans son esprit

mille souvenirs délicieux, mille riantes images ; et il surpassait tous les autres élèves par sa facilité à apprendre et à traduire ces chefs-d'œuvre du poète latin où sont si délicieusement peintes les joies et les travaux champêtres.

La lecture des prosateurs lui était-elle moins utile et moins agréable ? M. de St.-Hilaire s'y était pris de loin pour lui donner un goût pur et sain : en fixant le jugement de son élève sur les objets les plus simples, il lui avait doucement fourni un tact assez fin pour sentir les beautés naturelles des choses, et les faire servir de terme de comparaison aux ouvrages des hommes.

Les anciens puisaient leurs inspirations dans la nature ; au milieu d'eux, Alphonse se trouvait comme dans son élément : cette antique simplicité, cette abondance des choses que l'on trouve dans les ouvrages, cette majesté d'images, cette fraîcheur de tableaux, cette vérité de peinture, cette naïveté de sentimens, cette profondeur d'observations, n'échappaient pas à la perspicacité d'Alphonse.

Il avait connu, par expérience, les premiers traits du cœur de l'homme, il en continuait l'étude dans la lecture de Tacite : cet historien moraliste semble n'avoir écrit que pour les têtes pensantes : les faits de l'histoire sous sa plume se convertissent en maximes ; les batailles gagnées, les triomphes des partis sont représentés moins comme les causes de révolutions futures, que comme l'expression et la traduction d'une révolution déjà faite dans les esprits et dans les

mœurs : et les grands changemens dans les empires n'apparaissent jamais que comme des corollaires nécessaires de la conduite des peuples ou des souverains.

Dans Thucydide Alphonse retrouvait le tableau des camps et des armées que leur avait représenté M. de Saint-Hilaire. Xénophon, César, le naïf Hérodote, le rhéteur Tite-Live, lui faisaient la peinture des guerres, des mœurs, de la politique ; Polybe et Salluste l'accoutumaient à réfléchir sur les causes lentes et progressives de la succession des empires, des événemens passés, et à calculer la puissance des faits actuels, du vice ou de la vertu sur les destinées futures des peuples.

Horace, cet observateur délicat, ce philosophe judicieux, ce poète aimable, était l'excellent ami d'Alphonse : il ne se lassait jamais de le dire et de le méditer.

Alphonse n'avait pas voyagé, il avait peu lu, mais il avait bien observé : guidé par M. de Saint-Hilaire, il avait acquis l'art de penser et de comparer : dès sa plus tendre enfance, il avait, dans sa famille, contracté des habitudes d'ordre et de vertu qui avaient donné à son esprit une rectitude, une fermeté et une précision remarquables. Chaque expression correspondait à une pensée bien déterminée. Son langage d'abord n'était pas correct et grammatical, mais il était candide et beau comme son cœur. Les fonctions de catéchiste qu'il avait exercées avec tant de succès, l'avaient forcé à recourir, pour être com-

pris, à mille détours ingénieux; ses efforts eussent été utiles, s'il n'eût eu une parole claire, simple, bien articulée : nourri dans les champs au milieu d'une population éparse, il était souvent obligé, pour se faire entendre, d'élever la voix; elle était devenue forte et sonore, et près de M. de Saint-Hilaire, il s'était corrigé de cette dureté d'accent que l'on remarque chez les habitans de la campagne, particulièrement dans le midi de la France.

Si les manières d'Alphonse, à son entrée dans le collége, avaient paru d'abord étranges à ses condisciples, la noble simplicité de son attitude ne tarda pas à changer leur étonnement en admiration : et quand ils l'eurent bien connu, ils songèrent plutôt à le prendre pour modèle qu'à l'engager à marcher sur leurs traces : l'homme tend toujours à se rapprocher de la nature. Sa physionomie était simple et intéressante; son extérieur modeste et toujours bien ordonné, sa conversation discrète et sensée; sa figure inspirait la confiance parce qu'elle indiquait une âme confiante et qui, pour s'épancher et se communiquer, semblait n'attendre que les premiers témoignages de la bienveillance. Les qualités aimantes d'Alphonse étaient comme une force magnétique qui lui attirait tous les cœurs.

Il devait aussi, en partie, l'influence qu'il exerçait sur ses jeunes camarades, à cette vigueur d'âme qui est l'apanage des hommes dont la jeunesse a été préservée de la corruption, et dont l'esprit n'a pas été torturé par des soins

trop précoces. Il faut du temps à la nature pour opérer son travail et pour atteindre son but ; elle ne fait rien de grand , rien de durable qu'en suivant les lentes mais immuables lois d'une insensible progression. L'homme peut, par une sage culture, faciliter la marche de l'intelligence ; il l'épuise et la ruine sans retour s'il la surcharge trop tôt : il en est de l'être moral, comme de l'être physique, aucun effort ne peut ajouter un iota à sa taille! On se précipite dans les jouissances prématurées ; l'enfance anticipe sur la jeunesse qui se hâte à son tour de pousser tumultueusement les générations qui la précèdent : on construit des serres chaudes pour les intelligences humaines, comme si elles étaient des plantes exotiques sur cette terre, et l'on ne s'aperçoit pas qu'une température trop brûlante, qu'une fermentation trop prompte, dessèche ou dissout les principes de la vie.

O combien de générations verront leur automne sans fruits, parce qu'on aura voulu leur en faire produire dès leur printemps. Hélas ! elles n'auront pas non plus connu la saison des fleurs.

Les leçons sagement graduées qu'avait reçues Alphonse n'avaient pas troublé la bienfaisante action de la nature ; son esprit était orné plutôt qu'accablé de connaissances. Et les soins donnés avec tant de discernement à son enfance devaient étendre leur effet sur toutes les phases de la vie.

Sa supériorité se fit remarquer dès les premières compositions d'esprit que l'on donne au collége pour exciter une noble émulation parmi

les élèves, et pour apprendre aux jeunes gens à écrire, et à parler en public sans le secours des livres.

Les discours d'Alphonse étaient remplis de choses ; on était étonné de voir la raison qui régnait dans son noble langage : son cœur lui fournissait les sentimens les plus animés, les images les plus vives et les plus pittoresques : ses compositions ne ressemblaient en rien à ces vaines déclamations, à ces magnifiques inanités qui caractérisent les discours des écoliers les plus habiles, et qui prouvent l'inconvénient de l'usage commun de leur donner plus de mots que d'idées et de leur apprendre plus de noms que de choses; leurs compositions doivent se ressentir de leur genre d'éducation : que leur apprend-on ? des mots et toujours des mots.

On n'avait rien précipité dans l'éducation d'Alphonse, on aimait mieux resserrer le cercle des objets de son enseignement, que de lui en offrir qu'il n'eût pu comprendre : on aimait mieux qu'il eût moins d'idées, mais qu'il sût bien les comparer.

L'admiration vint se mêler à l'estime et à l'affection qu'Alphonse avait inspirées à ses maîtres et à ses condisciples, et chacun proclamait le mérite, le génie prodigieux d'un élève qui jusque-là ne s'était rendu remarquable que par sa modestie et sa régularité.

Alphonse n'avait ni vanité ni faiblesse, il ne s'était pas trop étonné des enfantines railleries avec lesquelles on l'accueillit à son arrivée au

collége, il ne s'énorgueillit point de tant de louanges. Il trouvait qu'il était si naturel de parler avec précision des choses que l'on connaissait, et de faire passer dans son langage la chaleur de son âme. Emile et René, qui avaient participé aux bienfaits de cette même éducation, le suivaient de près : je ne ferais pas paraître ici leur nom, si je n'avais à raconter un trait assez singulier qui les réunit tous trois dans une même action. Le bruit se répandit dans le collége que le prince, héritier présomptif de la couronne, devait bientôt honorer l'établissement de sa présence. L'enthousiasme et la joie éclatent de toutes parts : il s'agit de faire des démonstrations qui puissent porter jusqu'au cœur du prince l'expression de la gratitude et du bonheur qu'il causait : les harangues ne furent point oubliées : mais qui sera chargé de les prononcer? On obtient du respectable directeur la permission de choisir l'orateur par voie d'élection : l'espérance et la crainte font palpiter le cœur des célébrités collégiennes : les bulletins sont jetés dans l'urne : les suffrages rendirent un hommage éclatant aux trois élèves de M. de Saint-Hilaire : Alphonse, Emile et René furent tous trois proclamés au milieu des témoignages de la satisfaction générale, pour adresser le compliment au prince. La manière dont ils s'acquittèrent de leur mission fit honneur au collége et augmenta sa réputation. La gloire de ces trois orateurs resplendissait brillante sur tous les paisibles habitans de cette sainte retraite, qu'embellissent encore et les pré-

cieux souvenirs et les gracieuses images du jour où la majesté royale s'y dévoila.

Le prince fut ravi de la touchante naïveté et de la majestueuse simplicité avec laquelle ces trois élèves lui exprimèrent les vœux,le bonheur de leurs condisciples et de leurs maîtres, et leur vive reconnaissance.

Après avoir pris quelques informations sur la position de leur fortune et de leur famille, il leur montra une munificence digne de son cœur royal : et leur fit annoncer qu'il fournirait aux frais des cours d'études qu'il leur restait à faire pour atteindre la carrière à laquelle ils étaient destinés.

Cette libéralité du prince arriva d'autant plus heureusement pour Alphonse qu'il se trouvait privé de la plus grande partie des secours qu'il avait eus jusqu'à ce jour. M. de X.... venait de mourir en odeur de sainteté... Les bonnes œuvres et des actes multipliés de mortification avaient couronné ses dernières années et effacé le scandale des égaremens de sa jeunesse ; les pauvres le pleurèrent long-temps : les larmes données à la vertu sont comme la rosée du ciel, elles font croître des fruits et des parfums même sur les tombeaux : la mémoire de M. de X... fut en bénédiction dans toute la paroisse ; et le souvenir de sa sainteté et de ses bonnes œuvres s'y répandit comme un baume précieux. M. de Saint-Hilaire en entrant dans le sanctuaire, avait partagé tout son patrimoine entre les pauvres et sa famille. Ayant des goûts simples et modestes, et

des désirs bornés, il ne connaissait d'autre trésor que celui de la divine charité qui nous apprend à nous dépouiller.

Alphonse, au collége, était un exemple frappant de retenue, de modestie, d'application, de prudence et de bonté : complaisant pour ses condisciples, pénétré d'un religieux respect pour ses maîtres ; il était chéri des uns et des autres, et tous pensaient que ses rares vertus l'appelaient naturellement à l'état ecclésiastique : sa constante humilité ne pouvait dérober à leur connaissance le succès avec lequel il avait suivi les cours de mathématiques, de physique et de philosophie. Le sanctuaire, humilié par nos troubles et par les désastres dévorans de la révolution, réparait lentement ses pertes ; la douleur de l'Eglise ne pouvait être comparable qu'à celle de Rachel qui pleurait ses enfans et qui ne voulait pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus. Alphonse était-il appelé à adoucir son ineffable douleur, à essuyer quelques-unes de ses larmes inépuisables comme les eaux de la mer : il faisait au moins concevoir les plus hautes espérances, et lui-même pensait avec bonheur à cette vocation sublime.

« Seigneur, s'écriait-il dans ses extatiques
» transports, vous êtes mon seul héritage :
» votre amour est le seul bien que je désire. O
» Dieu ! quand connaîtrai-je votre beauté ! cha-
» que jour les trésors de vos miséricordes s'of-
» frent à mon âme ravie ! votre tendresse pour
» les hommes est égale à votre sainteté : et,

» tempérant l'éclat de votre majesté par mille
» témoignagnes de bonté, vous tenez vos ser-
» viteurs dans une respectueuse confiance qui
» leur fait délicieusement sentir et leur faiblesse
» présente et la grandeur de leur future des-
» tinée. Dieu éternel, plus je vous adore, moins
» je vous comprends, et moins je vous comprends,
» plus je vous aime. Votre essence, c'est la sain-
» teté : mais votre sainteté c'est l'amour, c'est
» la charité, c'est une mer sans fonds, sans
» bords, sans limites, dans l'immensité de la-
» quelle l'âme aime à se plonger comme dans un
» abîme de bonheur. Quelle sera la gloire et la
» félicité de mon âme, si vous m'appelez à être
» votre disciple ! ô Dieu, puissiez-vous me
» destiner à mourir pour vous témoigner mon
» amour ! »

Ce cœur embrasé n'était accessible qu'aux sentimens les plus héroïques : mais la maturité de la réflexion modérait tous ses mouvemens, et assujettissait ses résolutions aux règles de la prudence. M. de St.-Hilaire lui avait appris à agir en tout avec le plus grand discernement ; et à ne pas toujours confondre les désirs avec les dispositions, le goût avec la vocation.

On ne doit pas porter une main profane à l'arche sainte même pour la soutenir : Alphonse tremblait à l'approche du sanctuaire : il mesurait, avec effroi, d'un œil profond et rapide, toute l'étendue des devoirs du sacerdoce. L'homme seul peut-il en supporter le poids, peut-il s'y présenter s'il n'est appelé comme Aaron ?

peut-il s'élancer vers la montagne sainte si les anges du ciel ne sont envoyés pour guider et assurer sa marche ?

Le sacerdoce est de tous les états celui dans lequel on peut faire le plus de bien, concourir le plus efficacement au bonheur des hommes, et le mieux assurer sa propre sanctification ; mais il est aussi celui qui exige la vocation la plus pure, la plus désintéressée et la plus certaine.

« Si la chute du premier des anges, disait
» Alphonse, eut tant d'éclat même dans le ciel
» où tout est sainteté, quel funeste retentisse-
» ment n'aura pas sur la terre la chute du dernier
» des prêtres. O Dieu ! le prêtre, par la subli-
» mité de ses fonctions et de son caractère in-
» délébile, est tout pénétré de votre majesté
» divine, et s'il tombe, il la traîne avec lui dans
» la fange : les peuples ne peuvent, dans leur
» conviction, séparer votre gloire de la pureté
» de vos ministres et de la puissance que vous
» leur avez donnée. La dignité du prêtre est
» bien grande ; mais sa prévarication est bien
» funeste ! Vous obéissez à sa parole, Seigneur,
» et chaque jour à sa voix vous descendez sur nos
» autels. Qui suis-je, grand Dieu ! pour sonder
» la profondeur des mystères de votre bonté
» infinie ? ma raison s'anéantit devant votre in-
» telligence suprême. La vie ne doit être qu'une
» abnégation prolongée : l'homme peut-il autre-
» ment répondre à l'amour de son Dieu ? Parlez,
» Seigneur, et puisse votre serviteur entendre
» votre langage : il consultera, il écoutera la

» voix de vos ministres pour découvrir vos
» desseins éternels. »

La manière dont M. de St.-Hilaire remplissait les fonctions de son ministère, avait fait une vive impression sur le cœur d'Alphonse. Ce vénérable pasteur associait la plus douce indulgence à la plus austère vertu ; le respect qu'inspirait sa sainteté était tempéré par les charmes de sa douceur. Constamment occupé du bonheur et de la sanctification de ses paroissiens, il sollicitait le bien quand il ne pouvait le faire par lui-même, et il était rare que ses prières ne portassent pas leur fruit, tant il était pur aux yeux de Dieu, tant il était prudent et modeste auprès des hommes. Les fidèles qui composaient son troupeau estimaient moins la richesse que la vertu. Entraînés par l'autorité des exemples plus encore que par la sagesse des enseignemens du bon pasteur, ils mettaient leur félicité dans le sentiment de l'amour divin et de la charité fraternelle qui les unissait. Une piété pure et sincère, grandissant dans tous les cœurs, transmettait aux générations naissantes et l'innocence et le bonheur.

Alphonse avait pu juger par lui-même, combien est grande et salutaire l'influence d'un bon pasteur dans une paroisse composée de pauvres, mais de bonnes gens : il n'est plus de misère quand la concorde et l'égalité règnent dans les cœurs, et c'est-là l'œuvre d'un bon curé.

Il se sentait d'autant plus d'attrait pour ce ministère saint, qu'il avait une plus tendre

vénération, une plus vive reconnaissance pour l'aimable pasteur qui avait guidé ses premiers pas dans la vie ; il résolut de répandre son âme dans celle de son père adoptif, et de suivre, avec une aveugle docilité, les conseils d'un ministre dont il connaissait la sagesse.

En homme délicat, avant d'accepter une bourse pour le grand séminaire, il demanda à ses supérieurs la permission de s'entretenir avec M. de St.-Hilaire sur le choix d'un état.

La profonde sagesse de ce vertueux ecclésiastique leur était connue : la déférence si légitime de leur élève pour ce respectable vieillard, le sentiment honnête de la reconnaissance qui inspirait Alphonse, le motif si louable qui l'animait, le généreux désintéressement dont il fit preuve, ajoutèrent encore à l'estime et l'affection que lui portaient déjà ses vertueux maîtres.

Alphonse avait obtenu bien des succès dans le cours de ses études ; il en était redevable aux premiers soins de M. de St.-Hilaire : depuis long-temps, il n'avait pas vu son généreux bienfaiteur. Oh ! avec quels tressaillemens il approche du presbytère où fut nourrie son enfance ? quelle touchante vue ? quelle source délicieuse de sentimens et de souvenirs ? Le bon pasteur, qui priait dans le temple, fut averti de l'arrivée d'Alphonse, par les exclamations de joie dont tout le voisinage retentissait. Il se rend de l'église au presbytère ; et le maître et l'élève, séparés par la distance des années, mais rapprochés par une communauté de vertu et de piété, identifiés

l'un à l'autre par une longue habitude d'une tendre confiance et par l'étroite union de leurs âmes, furent émus jusqu'aux larmes en se revoyant dans un lieu encore tout rempli des gracieuses, des vivantes images de leur commune félicité.

M. de St.-Hilaire ne se lassait pas de donner des preuves de bonté à son disciple. Après les premiers mouvemens d'effusion et de tendresse, Alphonse, s'adressant à M. de St.-Hilaire, lui dit :

Alphonse. — Mon père, celui qui lit au fond de mon cœur connaît le désir que j'ai de marcher sur vos traces et de profiter de vos leçons.

Servir Dieu, nous disiez-vous, est le premier de nos devoirs ; c'est aussi le plus grand de nos intérêts.

Je viens apprendre de vous, mon père, ce qu'il faut que je fasse pour servir mon Dieu.

M. de St.-Hilaire. — Mon fils, aimer Dieu de tout son cœur : voilà le premier, le plus grand des commandemens. Et ce sentiment de l'amour est un guide infaillible. Si vous aimez bien Dieu de tout votre cœur, il vous sera toujours facile de lui obéir dans tout ce qu'il vous commandera pour son service.

Alph. — Dans l'impuissance où je suis de connaître sa volonté par mes propres lumières, je suis venu, mon père, recourir à vos prières et à vos conseils.

M. de St.-Hil. — Fort bien, Alphonse : le moyen le plus sûr de parvenir à connaître les

desseins de Dieu sur nous, c'est de prier et de vivre saintement. L'homme qui s'en rend digne est toujours éclairé du ciel. Nous prierons ensemble, cher Alphonse, nous écouterons la voix de Dieu dans le secret de nos cœurs.

Alors le vieux prêtre invite son jeune disciple à le suivre : ils se rendent dans le temple et tous deux, en présence de Dieu, adressent cette fervente prière au Sauveur du monde.

« Seigneur, vous nous apprenez que l'homme » doit, en tout, chercher la volonté de son Dieu. » Vous nous le montrez surtout par les paroles » que vous prononçâtes avant d'exercer aucun » acte de votre ministère : *Ne savez-vous pas* » *qu'il faut que je sois occupé à ce qui concerne* » *mon père* ? Telles sont les premières paroles » que l'évangile nous rapporte de vous : n'est-ce » pas pour nous instruire que le premier soin de » chaque homme doit être de chercher à con- » naître la volonté de son père céleste. Seigneur » Jésus, sauveur du monde, daignez abaisser » vos regards sur un vieillard déjà penché vers » la tombe, et sur un jeune homme devant le- » quel s'ouvre la carrière de la vie !.... Nous » sommes ici réunis, Seigneur, pour vous » adresser un même vœu, une même prière, » vous exprimer un seul désir, celui de pouvoir » nous occuper *à ce qui concerne notre père* » *céleste*. Nous révérons, ô Dieu ! ce qui est au- » dessus de notre faible intelligence, et pleins » de respect pour votre volonté sainte, nous » venons, avec une humble confiance, vous

» exposer les dispositions de notre cœur. O Dieu!
» que ne pouvons-nous nous élancer dans le
» sein de votre divinité pour y voir les secrets
» de vos desseins sur nous! laissez du moins
» tomber un trait de lumière qui, après avoir
» rayonné sur le crépuscule d'une vie qui s'éteint,
» aille éclairer l'aurore d'une vie devant laquelle
» s'ouvre une longue et sainte carrière. »

Après être restés long-temps prosternés aux pieds des autels, M. de St.-Hilaire emmena Alphonse dans une des allées du château de M. de X...., et il lui tint le discours suivant :

« Ne croyez pas, mon fils, que Dieu vous ré-
» vèle d'une manière claire et précise les desseins
» qu'il a sur vous : mais content des lumières
» qu'il vous donnera, ne cherchez pas avec une
» inquiète curiosité ce qu'il voudra vous cacher :
» jouissez de ce qu'il vous est accordé de prendre,
» et vous en comprendrez toujours assez pour
» pouvoir faire ce qui lui plaît. C'est pour nous
» rendre plus attentifs à sa voix qu'il parle dou-
» cement à notre cœur. Soyez dans la constante
» disposition d'être soumis à sa loi sainte, et ses
» divines lumières, quand il en sera temps,
» vous éclaireront sur sa volonté. Dieu opère
» tout en tout : il manifeste à chacun l'esprit
» qui convient à son utilité (1). C'est son invi-
» sible main qui dispose toutes choses avec sua-
» vité; il nous laisse libres de répondre à sa

(1) *Unicuique datur manifestatio spiritûs ad utilitatem.* Cor. 12.

» grâce, mais il a toujours le moyen d'atteindre » à son but : n'est-ce pas lui qui a ménagé le » concours des circonstances qui vous ont conduit » jusqu'ici ? N'est-ce pas lui qui plaça sur votre » route ce pauvre vieillard auquel vous sauvâtes » la vie ? N'est-ce pas lui qui vous envoya une » maladie ? N'est-ce pas lui qui toucha le cœur » de M. de X.... près de votre lit et qui le dis- » posa à cette libéralité qui ne vous manque » qu'au moment où celle du prince vous la rend » inutile.... Mon enfant, plus d'une fois vous » avez admiré la suite des conseils de Dieu dans » l'enchaînement des affaires humaines ; la vie » de chaque homme peut vous fournir des preuves » adorables de sa vigilante bonté. Non, un » cheveu ne tombe pas de notre tête sans sa » permission. Ainsi, mon enfant, il ne vous » reste qu'à être fidèle à votre vocation. Dieu, » en créant l'homme, l'a mis entre les mains de » son conseil, il l'a doué de la raison, et ce » flambeau allumé au-dedans de nous par la » main de notre créateur, nous conduira bien » si nous en entretenons la lumière par l'onction » de la grâce, au lieu de l'exposer vacillante aux » agitations des mondaines sollicitudes. »

Encouragé par les douces paroles d'un père qui l'invitait à la confiance dans la bonté divine, Alphonse se dispose à entrer au grand séminaire pour y suivre les cours de théologie. Ses parens, au comble de la joie, l'y accompagnèrent de leurs vœux, de leurs bénédictions et aussi de leurs espérances.

On voyait alors briller, dans le sein de l'Eglise consternée , des hommes , ou plutôt des anges de paix ; par l'éclat de leur science et la solidité de leurs vertus, ils versaient sur l'humanité ces hautes consolations de la religion qui nous élèvent au-dessus des douleurs et des misères humaines. Tel , après une sombre et terrible tempête , on voit , en un jour serein , apparaître le disque radieux du soleil qui de ses chaleurs vivifiantes vient raviver une terre qu'attristent les débris dont la foudre l'a couverte.

Ce fut auprès de ces hommes saints qu'Alphonse se réfugia , et les instructions qu'il reçut dans le séminaire de St.-Sulpice augmentèrent dans son cœur le mépris de toutes les choses du monde. Il fixa sur lui l'admiration de tous ses condisciples ; on était étonné de voir réunies tant de dispositions à la science et à la vertu : il se perfectionnait chaque jour par l'exercice de l'oraison et de l'étude ; le temps qu'il ne donnait pas à la prière , il le consacrait au travail. Il ne perdait jamais de vue le triple mobile de toutes ses actions : la gloire de Dieu , l'avantage du prochain , sa propre sanctification. Son angélique pureté , la vivacité de sa foi , la sérénité de son visage , l'égalité de son caractère , sa modestie, sa douceur , son calme parfait dans l'âge même des dangers et des orages , annonçaient que son âme était comblée de tous les dons du ciel. Déjà on croyait voir en lui le vrai ministre de Jésus-Christ ; il en portait la livrée ; semblable à un ange , on l'avait vu aux pieds de

l'archevêque recevoir la couronne sacrée, et choisir Dieu pour son héritage. Lui-même se croyait irrévocablement destiné à passer sa vie près des saints tabernacles. Mais celui qui donne à chaque homme *l'esprit qui convient à son utilité*, qui envoie à son Eglise des ministres privilégiés, réserve aussi des vases de grâce pour les autres besoins de la société : il suscite des hommes qu'il pénètre de la morale douce et sublime de l'évangile, et qu'il envoie dans le monde pour y répandre le sel qui conserve le principe de la vie sociale.

Alphonse devait être un de ces hommes d'action et de dévouement, dont la divine Providence se sert pour opposer une digue au torrent déchaîné des passions, des vices, de l'ignorance et de tout ce hideux cortége de maux qu'entraîne après elle la corruption de la multitude, et dont l'expression dernière et rigoureuse est une sanglante barbarie! car l'homme ignorant qui a vécu dans l'atmosphère de la civilisation et qui s'y est rendu vicieux, est pire qu'un sauvage : c'est un sauvage dépravé. La mission d'Alphonse fut d'aller porter, dans le sein de cette multitude, la lumière, la charité, l'innocence et le bonheur.

LIVRE CINQUIÈME.

Je vais raconter les circonstances qui déterminèrent Alphonse dans le choix d'un état ; jusque-là, poussé par le souffle mystérieux de l'Esprit, notre jeune héros marchait en présence de Dieu, comme autrefois le père des patriarches sans savoir où il était conduit. Son cœur, dégagé de tous les vains préjugés des hommes, n'en était que plus libre pour suivre les inspirations de la grâce ; sa conduite noble, ses sentimens élevés et généreux, ne le rendaient que plus apte à l'accomplissement des vues de Dieu.

Une personne pieuse, qui avait connu ses vertus et sa pauvreté, venait, en mourant, de lui faire un legs de 1,200 fr. ; pour le recueillir, Alphonse fut obligé de faire un voyage à Bordeaux. Sur sa route, il ne traversa aucune ville, aucun bourg, sans aller visiter la maison du Seigneur, sans y adresser son humble prière à celui qui soutenait son indigence et qui dirigeait ses pas ; quand les fatigues et les besoins d'un long voyage le permettaient, il y passait des heures entières à s'entretenir avec les anges ou avec le roi du ciel.

En traversant quelques parties des provinces situées dans le centre du royaume, Alphonse reçut une vive et profonde impression d'étonnement et de douleur : souvent il était seul dans le temple! les jours du dimanche même il n'y voyait arriver personne.

Les habitans de ces campagnes, privés de religion, l'étaient aussi des qualités humaines : la libéralité, l'hospitalité, la compassion leur étaient inconnues ; en sortant des orgies, les femmes, les jeunes hommes, les petits enfans allaient, sur les places et sur les routes, insulter les étrangers, les vieillards et les pauvres : le prêtre du hameau, dans les jours de fête et d'allégresse, était traqué dans son presbytère demi-ruiné par la haine, la prévention et la rage d'une populace plongée dans la débauche et l'ivrognerie; le jeune Alphonse lui-même, chargé d'outrages, songeait à quitter cette terre inhumaine : il se livrait à de tristes réflexions et pensait que peut-être il est des climats où ne peut croître la vertu! Saisi d'horreur par ces hideux spectacles, voyant que les menaces, les cris de fureur allaient sans choix et sans discernement tomber sur l'étranger comme sur le prêtre connu, il voulut enfin savoir pourquoi la simple apparition d'un ministre de Dieu, ou d'un symbole religieux, occasionnait dans ces lieux tant de houras, de bruits et de vociférations : il interrogea les sages du pays et leur demanda la cause de ces injures, de ces hurlemens confus dont il était lui-même le fréquent objet. On lui fit de toutes parts une

réponse uniforme : « C'est parce que vous portez « un costume et un caractère de paix que l'on « vous outrage ; on sait que l'on peut vous ou- « trager impunément ! Si vous étiez déguisé « sous l'habit, ou si vous voyagiez en la société « d'un militaire, vous recevriez des témoignages « de respect. »

« C'est bien ainsi que je l'avais pensé, répon- « dait Alphonse avec une naïve candeur : L'in- « solence est sœur de la lâcheté. »

Néanmoins Alphonse continuait sa route, et son âme, occupée des choses de Dieu, ne redescendait à celles de la terre qu'avec une amertume mêlée de dégoût : ses yeux s'humectaient de larmes à la vue de tant de vices, d'une aussi profonde dégradation et d'un acharnement aussi inexplicable contre des hommes inconnus et qui traversaient cette terre inhospitalière pour la première fois : la grossièreté même des simples enfans, si frappante en regard des vertus angéliques des hommes au milieu desquels il avait vécu, servait à redoubler son douloureux attendrissement.

Ce jeune lévite précipitant ses pas mal assurés sur un sol d'où jaillissait la malveillance, arriva dans un village renommé par sa fonderie, une des plus belles du royaume ; lorsqu'il fut en face d'une maison d'éducation qui donne sur la route, il se vit tout à coup assailli par trente enfans qui dirigèrent contre lui, avec des cris assourdissans, un houra sauvage.

Alphonse qui ne portait dans son cœur que des

sentimens d'amour, se sentit alors oppressé par une douleur indéfinissable : il ne put la soulager qu'en versant un torrent de larmes. « Hélas ! » dit-il, ces enfans ont-ils des mères chrétiennes? » Les a-t-on jamais entretenus de la beauté de » la vertu? Et s'ils sont coupables, ne sont-ils » pas encore plus dignes de compassion ? Ont-ils » dans leur famille un vieillard aussi auguste » que mon aïeul pour leur parler de Dieu et de » la Vierge Marie? Oh ! s'ils la connaissaient » cette reine des anges, ces malheureux enfans , » au lieu de blasphèmes et d'injures, n'ouvriraient » les lèvres que pour prononcer des bénédic- » tions, et pour faire entendre des choses aima- » bles comme leur âge le permet quand il n'est » pas flétri par le souffle infect d'une basse et » précoce corruption. »

Touché jusqu'au fond du cœur, non d'une injure qui ne l'atteignait pas, mais d'une dépravation d'autant plus affligeante qu'elle se montrait dans l'âge de l'innocence, Alphonse priait Dieu d'envoyer une pensée de religion parmi ces pauvres et malheureux enfans.

Il quittait ce village à regret, il aurait voulu qu'il lui eût été donné de faire briller la lumière de la grâce au milieu des ténèbres où la multitude était plongée. Le spectacle affreux de tant de misères le pénétra vivement. Le feu sacré du prosélytisme de la vertu embrase son noble cœur. Jusque là il avait redouté le fardeau du sacerdoce, il lui tarde maintenant de pouvoir en exercer les fonctions.

Ce fut cependant de cette sainte et généreuse ardeur que naquit une résolution qui l'éloigna à jamais du ministère qu'il ambitionnait. Son amour pour l'humanité, son zèle pour la gloire de Dieu formaient le principe pur de cette héroïque ambition. Son cœur était voué à la piété : sa mère en mourant lui avait légué les sentimens les plus délicats de la compassion et de la tendresse. Il ne voyait jamais un enfant malheureux sans que ses entrailles ne fussent émues ; plus d'un titre l'intéressait au sort de ceux qu'il avait vus si abandonnés. Comme eux il était né pauvre, comme eux, peut être, et plus qu'eux, il fut devenu stupide et sauvage, s'il eût été sans guide, envoyé au sortir du berceau au milieu d'une population oublieuse de son Dieu. O puissance d'une religion qui donne aux hommes une tendresse pour des étrangers égale à celle qu'une mère a pour son fils ! Le malheur des enfans qui l'insultaient fait prendre un autre cours à la destinée d'Alphonse. Les injures qu'il reçoit font poindre dans son âme une résolution nouvelle, une résolution d'amour pour ceux qui l'outragent.

Les plus tendres sentimens agitent son cœur, les plus profondes réflexions remuent son esprit et viennent tour à tour fortifier cette vive lumière qui l'éclaire et l'entraîne dans une carrière de sacrifices et de dévouement.

Voici comment raisonnait Alphonse :

Des enfans avilis et corrompus par l'autorité de l'exemple et de l'enseignement , se soumettront ils à l'action du sacerdoce ?

La multitude de ces enfans compose les générations qui viennent : les préjugés, la grossière ignorance, les vices seront-ils dissipés par la succession des années? Que deviendra la religion? Que deviendra la patrie ? Que deviendra la civilisation elle-même, si les mauvaises passions se multiplient avec les hommes? Si ces passions fermentent dans la société, n'en briseront-elles pas tous les ressorts ? Oh ! que la mission du prêtre est belle! qu'elle est respectable! qu'elle est chère aux yeux des hommes quand ils savent l'apprécier ! quel homme insensible et barbare ne se sent pénétré de respect pour le véritable prêtre!

Ces hommes, je les ai rencontrés; je suis au milieu d'eux ; la doctrine sublime et toute spirituelle de l'évangile est incompatible avec leurs mœurs et leurs habitudes charnelles ; ils fuient ses leçons salutaires; les temples du Dieu vivant sont abandonnés, et le prêtre reste isolé parmi ces populations ignorantes, semblable à une plante exotique qui languit solitaire sur un sol étranger. Souvent même, quand il passe dans les rues pour aller du presbytère à l'église, on voit ses paroissiens sourire d'un air de mépris ; et les plus vils sont les plus railleurs ! dans certaines contrées, il y a un tel oubli de Dieu, que les hommes y naissent, s'y marient, y meurent sans l'assistance du prêtre. Ils n'abandonnent pas la religion dans laquelle ils sont nés, ils naissent et vivent étrangers à toute religion. Devenus abjects et pervers dès leur enfance, ils sont dépouillés même de leur héritage naturel ;

car la nature lègue la bienveillance à presque tous les hommes. Voilà des générations entières perdues pour la religion, perdues pour la société; peut-il être utile à la société, l'homme sans vertu? L'absence d'une éducation chrétienne est la cause évidente de ce malheur : pour former un homme, il est nécessaire de le prendre dès son enfance, de l'arracher à la contagion d'une atmosphère empoisonnée par le vice : c'est en élevant les enfans que l'on forme des chrétiens, des hommes, des citoyens! et c'était avec l'accent de l'amour pour l'humanité que Jésus-Christ invitait les petits enfans à venir auprès de lui sucer le lait de la plus pure doctrine. Qu'elle est belle la mission d'élever les enfans ! en est-il une plus noble, plus utile? en est-il une plus sainte. Après l'appel que nous fait Notre Seigneur Jésus-Christ par ses paroles et par son exemple : *Laissez les petits enfans venir à moi ?*

Ces pauvres petits enfans rencontrent si souvent dans le monde des hommes perfides ou imprudens qui se font une étude d'allumer le vice et d'éteindre la vertu dans leur cœur. On est sûr de porter la mort et la ruine au loin, quand c'est à sa source que l'on empoisonne une onde pure et vive.

La vertu aurait moins de dévouement, moins de zèle que le vice ! Nous resterions sourds à la voix de Jésus-Christ ? Nous ne nous déclarerions pas les amis d'un si grand nombre d'enfans abandonnés? Le Sauveur les appelle à lui, c'est à nous de les y conduire. La Providence a placé dans

le cœur des enfans le germe de toutes les vertus; mais ce germe est étouffé par des mains aveugles ou iniques.

L'enfance est l'âge de la commisération, de la bonté, et non celui de la haine et de la colère : l'enfant plaint naturellement le malheureux qu'il voit souffrir, et sa nature est dépravée, quand il cherche sa joie dans les peines qu'il cause à autrui. Cette dépravation est le résultat d'une influence délétère de la société. L'enfant qui resterait dans sa native ignorance serait moins pervers. Il n'est si méchant que parce qu'il a appris le mal. Il reçoit avec la vie, le sentiment inné du bien et du mal naturel, mais il n'a que des idées fantastiques, des devoirs positifs et des relations sociales; plus tard il appréciera et remplira ses devoirs selon les mérites de l'enseignement ou la nature des impressions de l'enfance. Les mauvaises actions partent des erreurs ou des fausses notions qu'on lui a données; la vérité des sentimens et la justesse des idées sont dans une mutuelle et invincible dépendance l'une de l'autre. Ce qui fausse le jugement des hommes, ce qui les rend durs, inhumains, ce n'est pas l'ignorance, c'est l'erreur : l'erreur corrompt la conscience, elle-même le plus intègre de tous les juges. Et la fausseté de conscience ne rend-elle pas l'homme capable de tous les excès? Elle le rend capable de donner au vice les honneurs qui ne sont dus qu'à la vertu, et de couvrir la vertu de tous les opprobres du vice. Et par suite de ces erreurs, il fut un temps sur la terre duquel

Bossuet a pu dire : *Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même.* Maintenant à quoi attribuer cette corruption et cette affreuse grossièreté dont je suis le triste témoin? à l'erreur, aux fausses notions que l'on a données à ces malheureuses populations. L'effet de l'erreur est de placer l'infamie à la place de la vertu, comme autrefois on vit les idoles mises à la place de Dieu. L'ignorance qui vient naturellement, et qui n'est que l'absence de lumières et d'instruction, est au moins compatible avec la probité et les bonnes mœurs; mais l'erreur qui est le résultat d'une instruction qui a faussé le jugement et effacé les sentimens de la bienveillance ou de la compassion naturelle, est incompatible avec l'honneur, avec l'humanité, avec l'ordre social. L'ignorance ne détruit pas la vigueur des sociétés naissantes, l'erreur précipite la décrépitude des vieilles sociétés. Laissez fermenter le levain; enlevez à l'honnête homme la seule consolation qui lui reste, à l'homme pervers le seul frein qui puisse retenir l'emportement de ses passions; effacez de leur esprit l'idée de l'éternité des peines et de l'éternité du bonheur, étouffez la seule voix assez puissante pour soumettre tous les hommes au joug pénible du devoir et de l'intégrité; et entendez de loin les horribles craquemens d'une société qui se disloque. Les hommes élevés ont des besoins de luxe, des habitudes de mollesse et de volupté qui les intéressent à la conservation de l'ordre social; les hommes du peuple ont peu d'intérêts à ménager, parce qu'ils

sont pauvres ; ils ont peu de prévoyance, peu de motifs même d'en avoir. Ils ont peu d'idées de l'honnête et du beau ; peu d'amour pour l'ordre, parce qu'ils se comparent avec envie aux plus heureux. Ces différentes passions prennent le nom de parti : elles ne sont pas moins qu'un état de guerre permanent entre les diverses classes de la société ! Il n'y a qu'une éducation chrétienne qui puisse inspirer à tous les hommes un profond respect, un vif amour pour l'humanité, et rétablir, sur les bases de l'équité et du principe éternel de l'égalité naturelle entre tous les hommes, les rapports de la société. Sans ce principe voyez partout le mépris profond, l'abominable exploitation de l'espèce humaine, et sans nous arrêter ici aux symptômes que nous voyons surgir du sein de la corruption que contient encore la présence et la lumière de la foi qui brille de tout son éclat sur notre belle terre de France, portons nos regards sur les régions entièrement déshéritées des bienfaits de la religion, et apprécions les résultats affreux de l'impiété. Qu'est devenue la dignité humaine en Afrique ? qu'est-elle devenue dans l'Orient ? qu'est-elle devenue dans toutes les contrées où le Christianisme a été enseveli sous les ruines de l'ignorance et des passions ?

Livré à ces émotions, exalté par la douleur que lui causait le triste spectacle des habitudes et des mœurs d'enfans élevés sans religion, Alphonse nourrissait le projet de se dévouer à l'enseignement de l'enfance, afin de travailler à la

rendre capable d'entendre la voix de la nature et celle de l'évangile.

Dès qu'il eut terminé les affaires qui l'appelaient à Bordeaux, il se rendit auprès de M. de Saint-Hilaire pour lui faire part de ses nouvelles résolutions, et pour s'éclairer de ses conseils.

« Bon père, lui dit-il, vous nous avez souvent » répété cette maxime : *Celui qui n'a pas d'expérience ne sait rien*; aussi vous avez voulu que » l'expérience fut la base de toutes les leçons que » vous nous avez données, et j'ai éprouvé plus » tard qu'il n'y avait aucun autre moyen de s'in» struire.

» Jusqu'ici je n'avais connu que les mœurs » simples de ma famille et le bonheur de votre » presbytère : le monde pour moi ne s'étendait » pas au-delà des limites de notre paroisse où » règne la sainteté sous vos auspices et par vos » soins, et de l'enceinte du collége et du sémi» naire où j'avais trouvé tant de bienveillance et » de candeur. J'ai peu voyagé ; mais la douleur » qui oppresse mon cœur me ramène près de » vous : j'ai vu des temples tombant en ruines, » abandonnés des fidèles ; j'ai vu des populations » presque idolâtres au sein de la civilisation ; j'ai » vu des enfans impies et colères se réunir sur » les routes et poursuivre, avec un plaisir féroce, » le voyageur fatigué, pour l'insulter ; j'ai vu » tout un peuple d'hommes moqueurs railler la » piété et la vertu ; on avait parmi ces hommes » la liberté de faire tout, excepté de prier Dieu ; » j'ai vu des spectateurs familiarisés avec ces

» scènes d'inhumanité. Ils désapprouvaient le
» mal, mais ils craignaient de le blâmer haute-
» ment, peu touchés de l'honneur, de la gloire
» et du repos futur de leur patrie, pourvu que
» personnellement ils ne fussent exposés à au-
» cune inquiétude. Je voudrais, bon père, sacri-
» fier ma vie pour rémédier à ces maux. Je me
» destinais au sacerdoce ; mais le sacerdoce est
» impuissant auprès d'hommes pervertis et pré-
» venus dès le berceau : si Dieu daignait jeter
» les yeux sur moi pour procurer une éducation
» chrétienne aux enfans du peuple à qui la con-
» tagion du crime laisse à peine le choix de la
» vertu ! O mon père! je bénirais son saint nom,
» et je me dévouerais avec bonheur à une mission,
» que le Sauveur du monde a préconisée par
» ces paroles : *Laissez venir les petits enfans*
» *à moi.* »

On voit ici comment les grands cœurs s'inspirent, d'où naissent l'héroïsme et les sublimes pensées. L'âme du soldat se remplit d'ardeur et s'exalte à la vue du danger de sa patrie ; l'âme de l'homme sage et vertueux s'enflamme à la vue du désordre moral : les profondes convictions produisent les magnanimes dévouemens ; et les siècles d'héroïsme furent surtout des siècles de foi ou de grandes passions.

Qu'ils sont petits, ces froids sceptiques qui se roulent perpétuellement dans le cercle étroit de l'intérêt particulier, dans la petitesse du *moi humain!* leur égoïsme, ils l'appellent prudence : leur insensibilité, ils l'appellent courage : stoï-

ques, en effet, quand il ne s'agit que de voir souffrir les autres, ils sont les plus pusillanimes des hommes, quand le moindre mal personnel les atteint.

M. de Saint-Hilaire attendri par ce qu'il venait d'entendre, cherchait à connaître les inclinations de la grâce dans le discours d'Alphonse ; il lui répondit :

« Mon fils chéri, je vous l'ai déjà dit : Dieu » donne à chacun *son esprit d'utilité* : et c'est » conformément à cette maxime que je vous ai » dirigé dans vos études et dans vos travaux. » Vous rendre capable de répondre aux vues de » la Providence, fut le devoir et le soin de vos » instituteurs ; il n'y a que la vertu qui puisse » aujourd'hui vous déterminer à obéir à sa voix, » sans chercher d'autre bonheur que celui de » faire la volonté de votre père céleste.

» L'enseignement est un second sacerdoce, » mon fils chéri, et si Dieu inflige des peines » terribles au misérable qui scandalise un seul » petit enfant, quelle récompense magnifique » ne réserve-t-il pas à celui qui consacre sa vie » à édifier, à instruire la multitude des enfans » abandonnés.

» La raison qui commande les devoirs à » l'homme, est simple ; elle est tout entière dans » cette voix intérieure que le méchant étouffe, » et que l'honnête homme écoute avec une reli- » gieuse attention comme la voix même de » Dieu (1).

(1) *Loquar ad cor ejus.*

» Allons, mon fils chéri, rappelez-vous le sa-
» crifice du jeune Isaac, il portait lui-même le
» bois sur lequel il devait être immolé. Les bé-
» nédictions du ciel accompagnent toujours
» l'homme qu'anime une intention pure. Qui
» peut mesurer le bien que vous ferez ?

» Ne vous laissez jamais décourager par le
» spectacle hideux de la corruption ; le Fils de
» Dieu ne serait pas venu parmi nous, et il n'eût
» pas perpétué son divin ministère, s'il n'y eût
» eu que des vertus sur la terre. Les enfans se
» livrent à des excès souvent par imitation plutôt
» que par méchanceté : sous des apparences de
» perversité, quelquefois ils cachent d'heureuses
» dispositions qui n'attendent que les soins d'un
» bon maître pour se développer ; et d'ailleurs
» quelle que soit la réalité du mal, n'oubliez ja-
» mais que Dieu peut des pierres mêmes faire
» sortir des enfans d'Abraham. »

M. de Saint-Hilaire et Alphonse passèrent quelques jours ensemble pour consulter le Seigneur dans la retraite, et pour se préparer à aller annoncer à la famille patriarchale dans le sein de laquelle était né Alphonse, son changement de résolution. Il fallait bien s'assurer de sa vocation, avant de faire aucune démarche extérieure.

Alors florissait l'Institut des écoles chrétiennes. Le directeur de cet ordre religieux avait des rapports fréquens avec le séminaire de Saint-Sulpice; Alphonse avait eu occasion de faire la connaissance de quelques-uns des frères, leurs vertus

l'avaient pénétré de respect et d'admiration. Ces bons frères se répandaient dans toutes les parties du royaume : les villes les plus populeuses appréciaient le bienfait de leur enseignement ; il n'y avait rien dans le monde que l'on pût comparer à leur zèle, si ce n'est le dévouement des filles de la charité. L'abbé de La Salle, ce génie si fécond, cet homme si grand et si modeste, ce tendre ami de l'enfance, est le fondateur de ces écoles destinées à servir de rempart contre le vice et d'appui à la vertu. Sa grande âme s'est rencontrée dans les régions de l'éternité près de celle de saint Vincent de Paul : à jamais réunis, ces deux héros de l'humanité, marchant d'un pas égal sur deux lignes parallèles, traverseront majestueusement les siècles éternels, et les siècles éternels rayonneront de l'éclat de leur gloire. Les hommes auront effacé de leur esprit les noms des conquérans, des orateurs, des philosophes, qu'ils continueront encore de chanter dans leurs cantiques de joie les bienfaits de saint Vincent de Paul et de l'abbé de La Salle : s'il est de l'ingratitude parmi les individus, l'humanité entière ne fut jamais ingrate ! aussi long-temps qu'il y aura des pauvres à vêtir, des ignorans à instruire, la mémoire de saint Vincent de Paul, de l'abbé de La Salle seront en bénédiction ; partout on s'inclinera devant leurs noms vénérés ! Filles de la charité, revêtez-vous de la livrée de saint Vincent, et parcourez le monde entier, traversez les mers, pénétrez dans les pays les plus sauvages, il n'est point de pays barbare

pour vous ! partout on saluera votre arrivée avec transport. Entrez dans les sombres cachots du désespoir, et les sourds gémissemens de la douleur se changeront en un doux murmure de bénédictions ; approchez du lit du moribond, et là une douce espérance brillera sur la figure la plus have ; allez au milieu des hommes gangrenés et furieux, et l'ange du Seigneur vous y garde, comme il gardait autrefois le jeune Daniel dans la fosse aux lions. Allez, filles de saint Vincent de Paul, jusque sur les champs de bataille ; montrez que la charité est plus suave, mais qu'elle n'est ni moins généreuse ni moins dévouée que la bravoure même sous le feu des batteries ! L'œil n'est pas moins ravi de vous y voir qu'il ne le fut autrefois de voir les trois Israélites miraculeusement conservés dans la fournaise ardente. Lorsque Dieu, avant de conduire les enfans de Jacob dans la Terre promise, voulut punir un peuple inhumain, il envoya un ange placer un signe sur les maisons qui devaient être épargnées. Filles de saint Vincent, vierges issues de Jessé, marchez vers le ciel, sans effroi à travers les dangers ; votre nom est le signe du salut que l'ange du Seigneur a placé sur votre front.

Et vous, Frères des écoles chrétiennes, généreux soldats de Jésus-Christ, allez renouveler le miracle le plus précieux à l'humanité, celui que le Sauveur invoquait comme preuve de la divinité de sa mission : allez *évangéliser les pauvres*, allez leur porter les trésors de la sainte

doctrine. Travaillez avec sécurité, votre œuvre a passé par le creuset des épreuves ; votre fondateur a semé dans les larmes, recueillez dans la joie : la pierre angulaire de votre institut porte l'empreinte caractéristique de tous les durables monumens du Christianisme. Elle porte l'empreinte de la croix (1)! marchez donc pleins de confiance et d'ardeur, jetez vous dans l'arêne, nobles athlètes! entendez la voix du ciel qui vous convie aux combats du Seigneur, marchez sous l'étendard de la victoire, de la victoire que la vertu remporte sur le vice, que la civilisation remporte sur la barbarie ; marchez, frères des écoles chrétiennes, poursuivez vos pacifiques conquêtes ! Et nous, témoins des prodiges de votre zèle, de la sainteté de votre enseignement, de la sublimité de votre mission, de l'utilité de vos travaux, de l'héroïsme de votre désintéressement, nous chanterons un hymne magnifique en votre louange, un hymne d'amour et de gratitude : nous redirons, et fut-il jamais un plus bel hymne : *Les pauvres sont évangélisés*. Entendez une voix plus majestueuse et plus imposante : entendez les acclamations de toute l'humanité, les mille échos de la voix des peuples redire avec attendrissement : *Les pauvres sont évangélisés*.

L'abbé de La Salle avait donné un solide fondement à son institution : son réglement était un modèle si accompli de prudence que la cour

(1) *In hoc Signo vinces*.

de Rome, si admirée pour sa sage circonspection, l'approuva sans modifications ; fait aussi rare qu'il est glorieux. Cet institut fixa l'attention d'Alphonse ; il était digne lui-même d'être accueilli par une société destinée à faire sentir partout la salutaire influence de son angélique charité, et de son sublime dévouement. Alphonse pria M. de St.-Hilaire de l'accompagner dans sa famille, et de lui annoncer lui-même le changement de sa destination. Cette famille, par la simplicité de sa foi, par son humble soumission à la volonté de Dieu, faisait revivre les vertus des plus beaux siècles de l'Eglise : néanmoins elle n'était pas encore arrivée à cet état de crucifiement qui constitue le plus haut degré de perfection à laquelle la grâce puisse élever une âme fidèle. Le Seigneur, pour faire exalter ses miséricordes, voulait soumettre la fidélité de cette vertueuse famille à une nouvelle et terrible épreuve.

La conduite de Dieu à l'égard de ses élus sera toujours un mystère pour ceux que le Saint-Esprit n'a pas initiés aux secrets des voies qui conduisent à la prédestination. Les souffrances seules, les sacrifices et les croix peuvent préparer l'âme chrétienne aux merveilleuses opérations de la grâce et aux jouissances des plus ineffables délices. Pour vous former une idée de la profondeur des richesses divines, interrogez les Paul, les Xavier, les Vincent, ivres de joie, inondés d'un torrent de bonheur au milieu de toutes leurs tribulations ! demandez à ces géné-

reux apôtres des nations combien on tressaille de nobles et saints transports quand on est aimé de son Dieu ! Non, il n'est rien de comparable à cette félicité suprême qu'éprouve une âme dont tous les désirs vont s'éteindre dans les infinies perfections de la divinité.

Le vénérable aïeul d'Alphonse était entouré de toute sa famille, dans le moment où M. de St.-Hilaire l'aborda, et lui dit :

« Religieux vieillard, vous qui racontiez, » avec un si louable empressement, les histoires » de l'Ecriture sainte à vos petits enfans, leur » avez-vous quelquefois parlé du sacrifice d'A- » braham ? Vous savez à quel prix ce patriarche » reçut la promesse d'être le père d'une nom- » breuse génération. Je viens ici, vieillard » chrétien, au nom du ciel, vous imposer le » même sacrifice et vous renouveler la même » promesse. Puis, en lui montrant Alphonse, » il ajouta : Ce nouvel Isaac est destiné à faire » croître la race d'Abraham. Il obéit à la voix de » Dieu qui vous le demande, et qui veut le » consacrer à son service en lui donnant la mis- » sion d'aller semer, dans le cœur des petits » enfans, le germe des vertus que vous avez fait » naître dans le sien. »

Ces paroles attendrissaient le bon vieillard, comme la rosée attendrit l'herbe des prairies. Elles lui indiquèrent la nature du sacrifice auquel il devait se préparer. Quelle que fut sa piété, il se sentit vivement ému. Il ne s'était pas encore familiarisé avec la pensée de renoncer à toutes

les consolations humaines : son cœur s'était même souvent reposé avec joie sur Alphonse qui devait être son espérance, le soutien de ses vieux jours et l'appui d'une nombreuse famille. Ce vertueux vieillard recueille ses forces, et adresse les paroles suivantes à son petit-fils :

« Mon enfant, à la voix de la piété vous » joignez celle de la prudence : vous avez pris » conseil de vous-même, Dieu place au-dedans » de nous un flambeau intérieur qui nous éclaire » et nous guide dans toutes nos démarches, et » ses lumières surtout doivent déterminer dans » le choix d'un état ceux qui peuvent choisir. » Vous avez adressé de ferventes prières au ciel, » et dans la crainte de confondre vos inclinations » avec vos devoirs, vous avez consulté notre saint » pasteur que remplit l'esprit de Dieu.

» Qu'ai-je à vous dire maintenant ? je ne vous » manifesterai même pas mes inutiles regrets... » Je vais descendre dans la tombe, et mes vœux » ne doivent pas être pris en considération... » Mais, que dis-je !... Mon langage est inspiré » par la faiblesse, et il n'est propre qu'à dé- » tourner mon petit-fils de sa généreuse résolu- » tion ! .. Quoi ! je serais arrivé à l'âge de » quatre-vingts ans pour manquer de résigna- » nation !... Moi... je montrerais à mon petit-fils » l'exemple de l'attachement aux biens de la » terre ; moi, qui touche au terme de ma car- » rière, je serais moins décidé à tout sacrifier à » Dieu que ceux qui ne commencent qu'à la » fournir !... Mon enfant, puisque Dieu daigne

» vous choisir pour l'accomplissement de ses
» desseins, répondez à ses vues avec amour;
» apprenez aux hommes qu'agitent tant de pas-
» sions diverses, et qui se disputent les emplois
» de la terre, qu'il n'est rien d'aussi glorieux,
» rien d'aussi digne de l'ambition d'un noble
» cœur, que de constater la souveraineté de son
« Dieu par une entière soumission à ses volontés
» saintes. »

Ces paroles prononcées avec une vive émotion et une imposante dignité déterminèrent l'unanime consentement de la famille, jusque-là incertaine et partagée entre les intérêts du ciel et ceux de la terre, non toutefois à la manière des hommes charnels qui foulent aux pieds la loi de Dieu et ne se laissent guider que par la séduction des sens; mais à la manière des Chrétiens qui recherchent avant tout la rosée du ciel sans cependant pouvoir encore tout à fait dédaigner la graisse de la terre; et si cette recherche des biens temporels, subordonnée aux biens spirituels n'est pas de la plus haute perfection, elle n'a rien au moins que de très-légitime en soi.

Soutenue, animée par le triomphe que venait de remporter sur lui-même ce magnanime vieillard, toute la famille se montre généreuse et désintéressée.

L'aîné des frères prend la parole, et dit :

« Nous avons tous sucé le même lait; nous
» avons tous reçu les mêmes leçons et les mêmes
» exemples de vertus. Notre mère nous a, dès

» le berceau, inspiré la piété la plus tendre;
» notre vénérable aïeul a veillé sur nos premiers
» ans avec une vive sollicitude, il nous a for-
» tifiés dans l'amour du bien; et ne se montre-t-
» il pas dans ce moment encore notre modèle?
» Nul de nous n'a jamais su trahir la foi de ses
» pères, n'a jamais su violer la loi de son Dieu!..
» Loin de gémir sur votre sort, nous admirons,
» cher Alphonse, votre constance; et nous
» voulons participer à vos mérites en nous y
» associant : le Seigneur aura égard à notre sa-
» crifice : notre résignation le glorifiera devant
» les hommes; puisse-t-elle leur apprendre que
» la Religion n'est pas une vaine pratique, mais
» une vertu divine qui assujettit tous les intérêts
» et tous les cœurs.»

Le second de ses frères ajouta :

« Obéissez, Alphonse, à la voix de votre
» Dieu; nous ne saurions choisir un plus puis-
» sant et un meilleur maître : une gloire éter-
» nelle n'attend-elle pas ceux qui s'abandonnent
» ici-bas, sans réserve, à sa volonté sainte? »

Un jeune enfant qui, pendant cette entrevue, avait beaucoup pleuré, sembla se ranimer pour dire aussi quelques paroles d'encouragement à à son frère Alphonse.

« Jamais, dit ce vertueux enfant, personne
» n'eut à se repentir d'avoir été fidèle à son
» Dieu. C'est lui qui nous a donné la vie, c'est
» pour sa gloire que nous devons l'employer tout
» entière.»

M. de St.-Hilaire et les autres témoins d'un

spectacle aussi touchant, étaient attendris jusqu'aux larmes. La grandeur d'âme, l'héroïsme de la piété éclataient dans la condition la plus obscure, dans l'âge le plus tendre. Tous les membres de cette famille vertueuse s'élevaient au-dessus des intérêts de la terre ; ils étaient éclairés d'une lumière pure et sainte ; les regards fixés vers le ciel, ils semblaient comme autrefois les pasteurs de la Judée marchant vers Bethléem, obéir à un guide mystérieux.

Quelle est cette reine qui s'avance belle et suave comme l'aurore, brillante comme l'astre qui préside à la nuit, majestueuse comme l'astre qui préside au jour ? Elle pénètre les cœurs des rayons qui jaillissent de son sein brûlant, elle les éclaire et les ennoblit ! Cette reine... c'est la Religion chrétienne. Son règne s'étend sur toutes les grandes âmes : les armées et les peuples s'inclinent devant son sceptre, les rois et les bergers reposent à ses pieds, comme deux enfans jumeaux ; les sages de l'antiquité, quoiqu'enveloppés de ténèbres, semblaient la saluer de loin et proclamer hautement ses bienfaits : « Il n'y » a pas de fléau aussi funeste à l'état que l'ignorance du *vrai Dieu*, s'écriait le plus célèbre » des philosophes du paganisme, et tout homme » qui est le destructeur des principes religieux, » par-là même est le destructeur de l'ordre » social. » (*Plato X, de legibus*). Aussi les siècles religieux lèguent de grands et de magnifiques monumens aux générations qui les suivent,

les générations qui succèdent aux siècles de l'impiété naissent au milieu des ruines....

Fidèles à la voix de la Religion, la famille tout entière d'Alphonse fit généreusement le sacrifice de ses plus chères espérances ; il n'y eut pas jusqu'à de tendres petits enfans qui, la douceur et l'innocence peintes sur la figure, ne témoignassent aussi à leur manière leur joie, leur résignation et l'admiration que leur inspirait la courageuse résolution de leur frère.

Alphonse, vivement ému, se détourna, comme autrefois Joseph quand il reconnut ses frères, pour cacher à sa famille, à son pasteur, à son aïeul, les larmes qui, s'ouvrant un passage malgré lui, arrosèrent ses joues enflammées : puis reprenant la fermeté qu'il puisait dans les maximes sublimes et profondes de la piété, il fit ses adieux en ces termes à toute sa famille réunie :

« Ma mère, en mourant à la fleur de son » âge, nous a appris à connaître toute la fra» gilité des choses de la terre. Elle n'est plus : » elle a été dans une vie meilleure recevoir la » récompense due aux soins qu'elle prit de notre » enfance, et aux vertus dont elle nous a donné » l'exemple. Du lieu de son repos, c'est elle qui » m'appelle, j'ai cru entendre sa voix. — Mon » fils, me dit-elle, je vous ai porté dans mon » sein, je vous ai nourri de mon lait ; mes soins, » ceux de votre aïeul et de votre saint pasteur » vous ont conduit à l'âge et à l'état où je vous » vois : ouvrez les yeux, mon fils, voyez combien

« d'enfans moins heureux que vous, sont dé-
» laissés dès le berceau : et quand une fois on a
» été mère, Alphonse, peut-on rester indiffé-
» rente au sort d'aucun enfant ! O mon fils, je
» vous en conjure, prenez pitié de ces petits
» malheureux, si jeunes livrés au vice, à l'igno-
» rance et à la plus dégoûtante corruption ; ils
» ont eu, hélas ! des mères qui les ont engendrés
» au monde, ils n'en ont pas eu pour les en-
» gendrer à Jésus-Christ. Dieu, cependant, les
» a créés à son image. Que cette pensée vous
» encourage, mon fils ; qu'elle vous donne la
» force de faire, s'il le faut, le sacrifice d'une
» vie si courte, exposée à tant de misères : Dieu
» vous rendra avec usure tout ce que vous sa-
» crifierez pour eux. Que ne puis-je, ô mon fils,
» vous révéler le bonheur que l'on goûte dans
» l'éternité, quand on a su se rendre digne de
» la tendresse de son Dieu. Puis l'amour, la
» persuasion, le consentement remplirent mon
» cœur, comme le baume remplit l'atmosphère
» du lieu où vient de fleurir le cèdre odoriférant. »

« Maintenant qui peut me retenir ? Mon aïeul
» a parlé ; j'ai cru pénétrer les desseins de ma
» mère, je me donne tout entier à mon Dieu,
» en me consacrant au service de l'humanité :
» et je me rends digne de ma famille, de ma
» patrie, de ma religion. »

Alphonse poursuivait sa noble destinée ; il accomplissait le conseil de l'évangile, imposant, à celui qui tend à la perfection, l'obligation rigoureuse de quitter son père, sa mère, ses

frères, ses sœurs, et de suivre Jésus-Christ. En embrassant son vénérable aïeul, il lui adressa ces dernières paroles :

« Dieu, mon père, se chargera du soin de » vos vieux ans ; la Vierge Marie veillera sur » le sort de mes jeunes frères. Levons les yeux » et contemplons au ciel, avec les regards de » foi, cette réunion autrement douce que nous » formerons un jour, et pour l'éternité, dans le » sein de Dieu. »

Un sacrifice si noble et si généreux fut agréable au Seigneur, comme le parfum qui s'échappe d'un arbuste fleuri quand on en détache une de ses tiges.

Si Dieu, dans les profondeurs de ses desseins, souffre les progrès du vice, il ne permet pas que l'on soit nécessairement exposé à sa contagion : et c'est par la vertu des hommes qu'il combat les déplorables effets des passions des hommes.

Une digue puissante est opposée à l'envahissement de l'immoralité : la piété, l'antique foi de nos pères refleuriront parmi nous. Les générations naissantes étaient corrompues par les discours des générations qui s'éteignent ; l'homme ne reconnaissait plus aucun frein, il se riait des terreurs salutaires de la religion ; l'oubli des devoirs et des principes les plus sacrés ne portait que des fruits amers. Les peuples cédant au torrent qui semblait tout entraîner, descendaient dans les abîmes de l'ignorance et de la barbarie ; ils regardaient la vertu avec dédain, puis avec

colère : ils la fuyaient en frémissant ; tel, dans une sombre forêt, on entend frissonner les rameaux des arbres dont un vent furieux agite les cîmes desséchées.

Une nouvelle aurore annonce des jours plus heureux : une joie sainte, une paix inaltérable vont succéder aux agitations, aux inquiétudes qui consument les familles et la société. L'enseignement des frères des écoles chrétiennes pénétrera de ses douces et vivifiantes lumières toutes les parties de l'ordre social, les hommes qui marchaient à tâtons dans les ténèbres, seront guidés par le vif éclat de la vérité ; *les pauvres sont évangélisés* (1). Ils seront réintégrés dans leur primitive dignité par les bienfaits de la vertu et de la religion. Les désordres des pauvres surtout viennent presque toujours de l'ignorance des maximes de la piété. Eh ! la plupart ne recevaient presque aucun soin, ils étaient abandonnés à eux-mêmes, et livrés dès leur plus tendre enfance à l'exemple du crime et à l'entraînement des plus funestes inclinations : il y a quelquefois tant d'infâmie dans le genre de corruption de ces classes malheureuses et délaissées, que la seule peinture de leur démoralisation révolterait d'horreur.

Quels que soient les efforts que l'on fasse pour arracher au vice l'individu nourri et pour ainsi dire allaité par la corruption, y parvient-on facilement ?...

---

(1) Saint Mathieu.

Ne parlons pas ici des malheureux qui vont expier dans les bagnes les torts d'une mauvaise éducation et des ignobles penchans qu'elle fomente ; ne parlons pas des hideux suicides qui, si fréquemment, donnent, à la société, le désespérant exemple du plus désespérant des crimes ; ne signalons pas, à l'effroi public, ces monstres qui se multiplient, comme autrefois les fils des géans, et qui roulent, dans leur cœur, d'horribles pensées de meurtres, de régicide, de destruction, de ruines et d'incendies, qui ne rêvent que le bouleversement de l'ordre, et qui, dans leurs vœux insensés, anéantiraient même le ciel s'ils pouvaient l'atteindre de leurs obscènes blasphèmes. Ces crimes se représentent assez souvent pour que l'on soit en droit de ne pas les regarder comme des exemples isolés qui étonnent par leur rareté autant qu'ils épouvantent par leur monstruosité. Cependant je consens à ne les apprécier que comme de tristes exceptions, et je veux bien, pour le moment, n'en tirer aucune induction.

Considérons les effets de la mauvaise éducation dans ses rapports les plus généraux, dans ses résultats inévitables.

D'où viennent ces générations flétries, décrépites dès la jeunesse ?

Interrogez ces générations d'hommes à figure hâve, au teint pâle, qui ne vous montrent que des corps défaillans, des membres tremblans ou couverts d'ulcères, des intelligences faibles

et inertes D'où viennent ces tristes générations? Elles sont nées dans le sein du vice et de la débauche : elles y ont puisé un sang tellement appauvri qu'il n'a pu les élever jusqu'à la constitution humaine !... La corruption engloutit les familles !!! Si peu qu'elle se propage, elle engloutira les nations entières !!!

Si vous doutez de cette vérité, pénétrez dans ces maisons que l'innocence et la pureté chrétiennes ont élevées pour servir d'asile aux malheureuses victimes de la débauche. Et à l'aspect hideux de ces misérables, qui ne soutiennent l'éclat de la lumière que parce qu'ils ont effacé dans leur âme avilie, jusqu'au sentiment de la honte, et qui expient, dans les horreurs d'un infâme et perpétuel tourment, les désordres qui les y ont conduits, je vous interroge et je vous demande : à qui les familles et la société doivent-elles ériger les monumens de leur reconnaissance? Si ce n'est aux magnanimes instituteurs qui, pour arracher les enfans de la classe pauvre à la dépravation qu'engendre l'ignorance, mais qu'engendre plus vite et plus sûrement une mauvaise éducation, se sacrifient avec un héroïsme que la terre peut bien admirer, mais que le ciel seul peut récompenser.

Quelle perspective s'ouvre devant vous, généreux Alphonse !... Les larmes de votre aïeul, de votre pasteur et de vos jeunes frères sont tombées sur vous comme une rosée céleste : les bénédictions de Dieu accompagneront tous vos pas : vous avez cru entendre la voix de votre

mère, touchée, parce qu'elle est mère, du sort de tant de petits enfans : entendez aujourd'hui les acclamations de l'humanité entière qui vous appelle : ce n'est plus l'humanité barbare et réunie autour d'un cirque ensanglanté pour contempler, avec un féroce transport, les membres déchirés et palpitans du gladiateur qui succombe sous les coups redoublés d'une bête fauve. C'est l'humanité adoucie par la religion du Christ ; elle se penche attendrie sur le berceau de l'enfance, elle encourage, par l'accent de son admiration, le courageux athlète qui vient combattre le vice et protéger la faiblesse de l'âge contre ses attaques.

Le vice, en effet, tel qu'un monstre furieux, attend les hommes, pour les dévorer à l'entrée de la vie.

Sages Instituteurs, chaque fois que vous préservez un enfant de la contagion du crime, vous donnez à la société un citoyen, à l'église une âme fidèle, à la famille un solide appui, à l'humanité un ornement de plus.

Qu'ils sont nombreux, les hommes guidés par vos soins dans les sentiers de la vertu !

Une Providence miséricordieuse adresse aux pauvres, qui languissaient dans les ténèbres, les disciples dévoués de l'abbé de La Salle : leur salutaire enseignement, doux et bienfaisant comme l'espérance, pénètre le cœur des malheureux : il se répand sur la terre et y prépare un riant avenir ; ainsi après des jours mauvais,

on voit avec joie paraître l'aurore d'un jour meilleur.

Un rayon descendu du ciel brille sur les hommes comme un doux reflet de la lumière divine.

Quelle voix mélodieuse ! quels pieux concerts ! Ce sont les enfans du pauvre qui chantent leur bonheur : écoutons !... Ils chantent leur amour pour la vertu !

Fuyez, passions honteuses !... Fuyez !.... Le vice est vaincu, la grâce de Dieu triomphe. La noble ardeur du bien embrase mon âme.

Fuyez, hommes d'argent et de vanité, la bonté du Sauveur a suscité des apôtres pour l'enfance.

Fuyez, hommes qui ne croyez plus à la vertu et à l'héroïsme qu'elle inspire : vos funestes doctrines flétrissent le cœur des hommes, comme le souffle brûlant du midi dessèche une tendre fleur sur sa tige.

Fuyez, hommes égoïstes et voluptueux, je cherche un protecteur qui veuille, comme un tendre père, compatir à mes peines, ce n'est pas parmi vous que je puis le trouver.

Je cherche le repos et l'innocence, le bonheur et la simplicité, je ne saurais trop vous fuir ; seulement, au nom de la tolérance, ne venez pas nous troubler dans notre saint asile.

LIVRE SIXIÈME.

Nous voici parvenus au moment où Alphonse entre dans la solitude pour s'y consacrer aux pénibles et modestes fonctions de l'enseignement ; mais nous ne sommes pas encore arrivés au terme de ses sacrifices, de ses travaux , de son noble dévouement.

La ville de Sion est une forteresse, dit le prophète. Les murs et les boulevards qui la protégent et la défendent, sont les vertus , le courage, l'invincible fermeté des héros qui vivent dans son enceinte ; ces remparts spirituels sont inexpugnables ; ils voient s'écrouler devant eux le torrent des siècles emportant , dans son cours rapide , les débris des édifices de la terre : tout vient se réduire en poudre en leur présence, ils restent debout sur leurs fondemens, et les efforts de l'antique ennemi du genre humain ne peuvent même les ébranler.

Dans cette cité sainte, on n'est séduit ni par l'amour de l'or et du faste , ni par les illusions des frivoles plaisirs ; on n'y estime que les vrais biens. La douceur , la simplicité , le désintéressement, la prudence et la candeur y ont à jamais établi leur règne.

Entrez, généreux Alphonse, dans l'enceinte de Sion; apprenez-nous, par un exemple de plus, que les saints sont pressés de se livrer aux exercices rigoureux d'une pénitence dont ils semblent n'avoir pas besoin; élevez-vous à la hauteur de votre sublime vocation; avancez dans la voie du salut, il n'y a de triste que le commencement de la carrière, la suite en est adoucie par l'onction du Seigneur; la grâce vous conduira dans des régions tranquilles et sereines. Ainsi le peuple de Dieu, au sortir de la terre d'Egypte, eut autrefois à traverser un désert aride, à supporter l'aiguillon du besoin, à lutter contre l'effroi du vaste silence, de l'isolement, du vide immense de la solitude, n'entendant d'autre son pour réponse à l'harmonie de ses divins cantiques, que le bruit affreux que faisaient, à longs intervalles, le rugissement des lions, le sifflement des serpens, l'horrible tumulte des vents et de la foudre. Mais, en s'avançant, il s'éloigne du danger, et arrive enfin sur cette terre fertile et embaumée, emblème du ciel où se termine la course du pieux voyageur.

Qui peut guider les pas des hommes dans le périlleux désert de la vie? Celui qui dirigea autrefois la marche d'Abraham, quand ce père des patriarches eut quitté le sol natal Celui qui suspendit les eaux de la mer rouge pour ouvrir un passage à son peuple, peut aussi nous conduire heureux et purs au milieu des flots de l'universelle contagion. Chaque moment du séjour que nous faisons sur la terre est signalé par un

prodige de la bonté divine ; sa toute puissance nous y accompagne sans cesse, elle nous environne d'une manière invisible ; mais tous nous pouvons reconnaître son action. L'Eglise, éclairée par l'esprit de Dieu, distribue à l'universalité des hommes une doctrine sainte et douce, et qui répond à tous les nobles sentimens du cœur, satisfait l'immensité de nos désirs, suffit à l'activité de notre intelligence, détermine nos devoirs, nous suit et nous soutient dans toutes les phases, dans toutes les conditions de la vie : tel, autrefois, sur la montagne d'Horeb, à la voix de Moïse, on vit sortir, du sein des rochers, une source d'eau claire et rapide qui, désaltérant la multitude des enfans d'Israël, régla son cours sur la marche du peuple, le suivit constamment et fournit sans interruption à tous ses besoins.

Dieu ne cesse de s'occuper de l'homme, sa créature privilégiée ; mais l'homme ingrat et rebelle, souvent abuse même des bienfaits de son Dieu. Il est pour les intelligences comme pour les corps, une sorte d'intempérance. Un usage désordonné des biens temporels nous précipite dans un abîme de maux, qui oserait entreprendre de faire la peinture des malheurs dans lesquels nous entraîne l'audace de l'esprit ?

L'orgueil décompose et flétrit tout ce qu'il touche ; la science entre ses mains est un instrument dangereux, et sa lumière vacillante n'est propre qu'à conduire l'homme sur les bords du néant ; les feux mêmes du génie dessèchent, loin de vivifier l'âme humaine, lorsqu'ils ne sont

pas tempérés par l'humble soumission de la volonté à la raison suprême de Dieu ; ainsi , sur les sables brûlans de la zône torride, nul homme ne pourrait supporter les rayons du soleil si une brise légère , ou une nuée bienfaisante , n'en adoucissent jamais l'ardeur.

La lumière ne se manifeste aux hommes que par l'enseignement ; l'enseignement est donc la première , la plus noble, la plus utile de toutes les missions. Il en est aussi la plus étendue : il prend l'homme au berceau , il ne le quitte qu'à la tombe. L'homme en naissant ne sait rien , en mourant il a encore besoin d'apprendre , ne serait-ce que d'apprendre à toujours mieux aimer Dieu. L'enseignement est également la fonction la plus importante par ses résultats. C'est une parole qui donne la vie ou qui porte la mort , qui féconde le néant et fait naître des fruits de destruction , ou qui consolide l'œuvre de Dieu et élargit la destinée des individus et des empires. C'est l'arbre qui donne la science du bien et du mal ; la foi naît de la parole ou de l'enseignement , l'impiété en naît aussi. L'enseignement est bien l'arme à deux tranchans ; il émonde les branches gourmandes ou il retranche les rameaux destinés à produire des fruits , au gré de la main qui l'emploie.

L'instituteur est donc l'homme dont il importe le plus de connaître le mérite : la moralité d'abord , la science ensuite.

L'instituteur est l'ange de paix , ou il est l'ange exterminateur ; il est l'homme revêtu de la plus

haute magistrature, ou de la plus dangereuse profession, honoré de la plus noble mission ou chargé de la plus ignoble tache ; appelé à former les hommes ou à les dégrader, à les ramener par la raison à la morale et aux sentimens religieux, ou à les pervertir et à vicier leurs bonnes dispositions ; appelé à répandre la sève et la vie dans toutes les parties de l'ordre social, ou bien à y jeter ce poison qui corrode et dissout, et qui engloutit tantôt les familles, tantôt les sociétés dans les abîmes de la mort après les avoir fait passer par les convulsions du crime.

L'instituteur n'a pas comme le prêtre un caractère indélébile et consacré, il n'a pas comme le magistrat un rang que lui assigne la loi ; sa dignité est toute dans son mérite personnel. Et pour bien faire apprécier ses titres, à la reconnaissance des hommes, quand il remplit noblement sa mission, il suffit de citer ici cette lettre fameuse que Philippe écrivit à Aristote à la naissance d'Alexandre-le-Grand.

« Je vous apprends que j'ai eu un fils ; je re-
» mercie les Dieux, non pas tant de me l'avoir
» donné que de l'avoir fait naître du temps
» d'Aristote. »

C'était mettre en action ce qui plus tard a été traduit en maxime.

Le père lui-même n'a pas un caractère plus saint que l'instituteur, puisque l'un donne la vie, et l'autre les qualités précieuses qui seules la rendent estimable.

L'enseignement ne peut être salutaire qu'autant

qu'il est bien dirigé ; qu'autant qu'il est le développement des maximes vraies et saintes.

L'enseignement catholique, le seul qui, dans la réalité, soit à la portée de tous les hommes, a produit et produira jusqu'à la fin des siècles des effets immenses. Les maximes qu'il contient n'étant pas perfectibles, peuvent toujours montrer un terme plus éloigné à tout être qui tend à se perfectionner. Et l'infinité divine s'étant trouvée réunie à toutes les misères humaines dans le fondateur de ce sublime enseignement, les hommes, pendant qu'ils vivront sous l'influence du Catholicisme, ne pourront jamais s'arrêter dans la voie de la vérité. Voici comment j'entends le progrès pour les individus comme pour les peuples. Les peuples marchent lentement ; il faut, en effet, des siècles pour donner aux masses une vue claire et précise de leurs véritables intérêts ; et parviendra-t-on jamais à leur donner une conviction assez forte, c'est-à-dire, une foi assez vive pour changer leurs habitudes? La vie des individus est courte, il faut peu de temps aussi pour les frapper, les convertir, les déterminer à la pratique de la vertu. On aurait plus tôt compté les grains de sable de la mer que les hommes auxquels l'évangile a donné la volonté et même la force d'atteindre à ce perfectionnement moral qui convient à l'humanité. Les peuples, dans leurs efforts et dans leurs tentatives de perfectionnemens, ont quelque chose de plus vague ; ils n'avouent pas avec netteté que l'évangile est l'autorité à laquelle ils

obéissent ; et ils supportent le châtiment de leur orgueil ; leurs monumens de gloire sont teints de sang, et leurs jours de progrès sont signalés surtout par leurs écarts! après bien des siècles d'expérience et de réflexions, ils condamnent eux-mêmes, quand ils doivent vivre du moins, leurs excès, et il ne leur reste, de tous leurs travaux, que ce qui est conforme à l'esprit évangélique. Pourquoi les nations frémissent-elles (1) et s'agitent-elles avec tant de violence pour conquérir au milieu des ruines, ce qu'il leur serait si facile de posséder ; ce que leur offre l'évangile, ce que leur offre une éducation catholique !

Les peuples n'arriveront à l'expression la plus parfaite du gouvernement que quand ils traduiront, dans leurs formes, et de la manière la plus vraie, l'esprit catholique. Combien leur faut-il de siècles encore ?..... Jugez-en par le temps que leur ont coûté les progrès lents et insensibles de l'émancipation humaine Depuis plus de dix-huit cents ans, la liberté de l'homme est authentiquement proclamée, et les peuples en sont encore à argumenter sur la traite des Nègres.

Et si l'esclavage lui-même n'est pas complètement aboli, malgré l'action incessante du Catholicisme, comment peut-on nourrir l'espoir d'arriver subitement à cette exacte pondération

---

(1) *Quare fremuerunt gentes et populi meditata sunt inania ?*

de tous les droits, de tous les devoirs, de toutes les légitimes jouissances ?

Bornons-nous ici à constater deux grandes vérités, à signaler les deux points saillans des conquêtes du Catholicisme : le principe de la liberté reconnu dans la théorie et qui ne cesse de faire des efforts pour passer dans la pratique ; c'est en vain que la barbarie humaine a cherché à l'ensevelir sous des monceaux de ruines et de cadavres ; il triomphera, lentement, sans doute ; mais il triomphera par la douceur du Christianisme et malgré les efforts de ces cannibales qui se ruent avec fureur autour de lui sous prétextes de le défendre, et qui dans le fond sont ses plus cruels ennemis. Etablissons ensuite le principe de l'égalité naturelle entre tous les hommes ; non de cette égalité qui pousse au nivellement de la mort, de la destruction et du néant, mais de cette égalité qui tend à l'équilibre de l'ordre, en accordant à chacun et ce qui lui est dû et ce que réclame l'harmonie sociale. Telles on voit agir les lois sages et invariables de la nature ; elles ne distribuent pas des dons homogènes à chaque être, elles leur accordent tout ce qui convient à leur utilité propre et relative. Les parties elles-mêmes de l'individu sont soumises à cette action salutaire ; les feuilles, les rameaux, le tronc d'un arbre ne reçoivent pas la même sève, mais celle qu'ils reçoivent est celle qui leur est convenable. Cette distribution proportionnelle et graduée fait un arbre parfait. Ces similitudes, je crois, peuvent nous faire entrevoir ce

que nous devons attendre de l'enseignement catholique.

Après une pareille déclaration, dois-je entreprendre de réfuter ce professeur qui a osé dire que *le Clergé devrait être exclu de l'enseignement.* La raison d'ailleurs qu'il en donne est si futile !... *Les anciens ne voilaient guère plus leurs discours que leurs statues, or tout cela,* disait-il, *ne va pas dans la bouche d'un prêtre.* Je doute que cette raison-là soit du goût de la plupart des familles. Elle eût été goûtée sans doute à la cour du tyran Denys (1); mais elle ne saurait être approuvée par un peuple sage et généreux !

---

(1) « Lorsque Denys eut appris que *Dion* levait des troupes » dans le Péloponèse, et travaillait à se mettre en état de » lui faire la guerre..., il fit donner à son fils une éducation » molle, propre à infecter son cœur des plus honteuses » passions..... Cet enfant, après le retour de son père, se » voyant entouré de surveillans chargés de lui faire quitter » ses habitudes, supporta si impatiemment ce genre de vie, » qu'il se tua lui-même en se précipitant du haut de sa » maison. »

Filiumque ejus sic educari jussit, ut indulgendo turpissimis imbueretur cupiditatibus.... Is usque eò vitæ statum commutatum ferre non potuit, postquam in patriam rediit pater... Ut se de superiore parte ædium dejecerit, atque ità interierit.

(Cornelius Nepos (Dion); p. 132).

Votre doctrine, monsieur le professeur, ne ressemble-t-elle pas à l'indulgence du tyran ? Ne craignez-vous pas que des discours peu voilés n'irritent un peu les passions ? Que la licence de votre langage ne soit incompatible avec les bonnes mœurs ? Quintilien, qui n'était pas un prêtre mais

Des deux grands principes que nous venons de poser naissent l'abolition de l'esclavage, la reconnaissance de la dignité humaine. La disparition des catégories, l'égalité devant la loi humaine comme devant la loi divine, le bonheur des familles, l'ordre, la stabilité des états.

Que peut produire l'enseignement anti-catholique ? Et qu'a-t-il produit ? Le sensualisme avec toutes ses monstrueuses conséquences, l'abrutissement de l'espèce humaine et le règne de la force. Car, je le demande, où peut s'arrêter

---

qui était un philosophe sage et honnête, le craignait : il recommande de ne mettre, qu'avec un choix sévère, les poésies d'Horace entre les mains des jeunes gens.

Les impressions vives et touchantes dont vous voulez donner l'habitude à vos élèves, les images dévoilées et séduisantes que vous voulez mettre sous leurs yeux, dans un âge où l'on n'a que trop de dangers à redouter, ne produiront-elles aucun ravage ? L'homme jeune peut-il, comme la salamandre, vivre au milieu du feu ? Toutes les passions naissent les unes des autres, il suffit d'en exciter une dans le cœur d'un jeune homme pour en provoquer mille.

Le despote cité raisonnait mieux que vous : il voyait au moins la cause et l'effet étroitement liés ensemble : *Il fit donner une éducation molle au fils de Dion, pour infecter son cœur des plus honteuses passions.*

Vous ne vous bornez pas à réclamer la liberté de donner vos leçons à ceux qui n'en redoutent pas le résultat ; vous voulez les imposer à ceux qui s'en effraieraient : il faut exclure le Clergé de l'enseignement, *parce que les anciens ne voilaient pas plus leurs discours que leurs statues, et que cela ne va pas dans la bouche du prêtre.* O noble rhéteur ! si vous aviez la puissance d'un tyran, combien de pères de famille pourraient se préparer à subir le sort de Dion.

l'homme qui n'a d'autres lois que celles des sens? Où s'arrêtera-t-il, si le plaisir des sens lui commande le mal, le meurtre, ou l'asservissement de son semblable? L'instinct de la nature mettra un terme à ses désirs! Oui, s'il est bien-né; mais s'il a porté en naissant un caractère farouche, cupide, ou emporté; si l'éducation, loin d'étouffer le germe de ces funestes dispositions en a favorisé le développement *par des discours peu voilés*. Le calcul de l'intérêt! mais c'est souvent l'intérêt qui pousse au crime. La volupté même exige que l'on renonce au plaisir? En y renonçant par un motif de religion, on remporte une victoire pleine de charmes, et si l'on parvient à vaincre ses désirs par un motif stérile, cet avantage même est un tourment. La vue des peines qui tôt ou tard sont le prix des crimes, suffit pour contenir les hommes; quoi! l'homme qui méconnaît la loi suprême de Dieu pourrait respecter les réglemens humains? La crainte des supplices! voici un joug bien doux et bien noble? Cette crainte peut-elle retenir l'homme puissant, peut-elle empêcher le fort d'opprimer le faible? Les lois n'ont-elles pas toujours existé, et l'esclavage n'existait-il pas avec elles? Dans ces républiques célèbres et si vantées, combien y avait-il d'esclaves pour un homme libre? Trouvez, en dehors de l'esprit du Catholicisme, une loi qui ne soit favorable au fort, et qui ne soit funeste au faible? Vous me citerez peut-être ces fameuses lois romaines qui défendaient de flageller le dernier des citoyens

romains : mais le dernier des citoyens romains était fort à côté du barbare ; Cicéron lui-même, celui de tous les orateurs de l'antiquité qui se rapproche le plus de l'esprit chrétien, s'indigne contre Verrès moins de ce qu'il avait crucifié un homme que de ce qu'il avait crucifié un romain ; et cet orateur fameux aurait eu besoin d'apprendre d'un humble disciple de l'évangile, qu'il n'y avait ni grec, ni romain, ni juif, ni barbare, qu'il n'y avait que des hommes tous égaux, tous frères, tous créés à l'image de Dieu ; que l'humanité était aussi respectable, aussi inviolable dans le plus faible que dans le plus puissant des hommes. Sortez de ce principe : nécessairement vous établissez des catégories ; dites-moi alors, où vous vous arrêterez

La mission de l'instituteur est de répandre les idées ; les idées, plus que le pain, sont la vie des peuples.

Mesurez par-là, si vous le pouvez, si vous l'osez, toute l'étendue, toute l'importance des fonctions de l'instituteur.

L'instituteur, selon les principes qui le guident, est ou un empoisonneur, ou un bienfaiteur public ; il est un loup dévorant dans la bergerie, ou l'intrépide protecteur d'un faible et timide troupeau ; on ne peut pas définir l'instituteur par son titre et sa mission, on ne peut l'apprécier que par l'action qu'il exerce. Je vois, entre un bon et un mauvais instituteur, la distance qu'il y a entre un saint Vincent de Paul et une Brin-

villiers, entre un abbé de La Salle et un religionnaire rationaliste.

Outre ce contraste frappant des extrêmes, il y a divers degrés de mérite et d'utilité parmi les instituteurs.

Je ne pourrais, sans trop m'écarter de mon plan, parcourir tout le cercle de tant de gradations ; je m'arrête à quelques considérations générales qui rentrent plus spécialement dans mon sujet.

La force expansive du Christianisme tend à pénétrer toutes les parties de l'ordre social, pour les amener toutes au nivellement de la perfection, seul nivellement qui puisse s'harmoniser avec l'ordre, avec la vie.

Mais que de tentatives, que d'efforts, que d'aberrations avant d'arriver au but ! Emportés par je ne sais quelle fougue, les hommes détruisent leurs forces et leurs ressources : les nations ressemblent aux individus ; et le malheur des générations passées donne à peine de l'expérience aux générations futures.

A l'apparition du Christianisme, qu'était l'humanité ? Ses droits étaient méconnus ; le fort était libre, le faible esclave. Le Christianisme a rétabli l'équilibre par sa doctrine de la résurrection. Par la terreur d'une vie future, il a mis aux passions des riches le frein le plus puissant, et il a ennobli l'âme du pauvre, par les bienfaits de l'espérance. Dès qu'un homme comprend qu'il est immortel, il sent qu'il n'est pas né pour être la bête de somme d'un homme. Enseignez ce

dogme à l'africain, et bientôt la traite des nègres ne sera plus possible. L'homme, réintégré dans sa conscience, inspire un respect qui rend ses droits sacrés ; et saint Louis, le roi le plus chrétien qui se soit jamais assis sur un trône, esclave à Tunis, dictait des lois à ses maîtres. Effacez de la pensée de l'européen le dogme de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, il deviendra bientôt assez vil à ses yeux pour être sans surprise confondu avec la bête (1), et il n'attend que des fers pour devenir esclave !

Aussi, dans tous les siècles, les hommes les plus près de l'esclavage par la dégradation de leurs mœurs, et les hommes les plus disposés par la nature de leur orgueil à exercer une domination brutale, ont-ils voué une haine opiniâtre et presque insurmontable à la Religion chrétienne. Le caractère de dignité que le Christianisme imprime sur le front de chaque homme est également importun et à celui qui veut se faire esclave et à celui qui veut asservir.

L'adoration que l'homme doit à son créateur, la charité fraternelle qu'il doit à son semblable, sont des sentimens si naturels et qui portent si bien le sceau de la vérité, que pour les obscurcir le prestige de l'erreur ne suffit pas, il faut le

(1) Pourquoi l'avilir (l'homme) mal à propos et vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très-différente, très-distinguée et si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudrait être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre ?

(BUFFON, Preuves de l'Immortalité de l'âme, vol. 3, p. 5).

secours de la corruption. Mais la Religion éclaire et purifie, elle ne doit donc attendre aucune trève des hommes intéressés à corrompre et à séduire.

L'esclavage, puisque nous n'examinons que ce résultat (1), un des plus funestes de l'erreur et des fausses idées en religion, se trouve sur toutes les parties du globe où l'évangile n'est pas enseigné. Le Christianisme et l'esclavage sont incompatibles ; et l'un ne peut aborder une terre qu'en en bannissant l'autre. C'est dans la conscience du genre humain que Dieu grave le sentiment de l'universelle charité, et ce sentiment, éteint par l'idolâtrie, se réveille partout à la voix de la Religion chrétienne.

S'il est dans le sein de la Catholicité quelques hommes qui, résistant aux tendances chrétiennes, se livrent à l'infâme trafic de la traite des nègres, ils sont à la Religion ce que sont à la nature les fils dénaturés ! Ils forment d'horribles exceptions ; ils sont, selon le langage saint du père commun des fidèles, *l'opprobre du nom chrétien* (2).

L'esprit de liberté, comme l'esprit de foi,

---

(1) Si quelque lecteur s'étonnait de me voir revenir souvent et avec une sorte d'affectation sur l'esclavage, je lui ferais observer que tous les genres d'abaissemens de l'esprit humain tendent à l'esclavage, comme tous les vices selon la doctrine de Bossuet, tendent à l'idolâtrie, et que le véritable esprit des enfans de Dieu, est un esprit de liberté.

(2) Lettres apostoliques pour l'abolition de la traite des nègres. (Grég. XVII. — 1840).

naît de l'enseignement (1) ; et l'enseignement chrétien seul donne cet esprit de liberté qui se concilie si bien avec l'ordre. Le chrétien est soumis non par crainte, mais par conscience et par amour. Et le siècle lui-même peut-il penser à l'affranchissement de ses esclaves, sans réclamer l'intervention de l'enseignement évangélique ?

Est-il une mission plus sainte, plus noble, plus utile à l'humanité que celle de répandre l'enseignement chrétien ? Mais cet enseignement n'est pas une science purement humaine, il n'est dans sa partie morale, que le développement des principes religieux. C'est donc sous l'inspiration de la Religion, et par les ordres du ciel qu'il faut suivre la carrière de l'instruction. C'est cette vocation qui donne à l'instituteur son caractère ; et la manière dont il y répond, constitue tous ses droits à la reconnaissance publique. Car, pourquoi voulez-vous que le public sache gré aux hommes de ce qu'ils font pour leur gloire ou pour leur fortune ?

La classe riche, dans tous les siècles, n'a jamais manqué d'instituteurs : la classe riche a de l'or et des dignités à distribuer.

Quelle gloire, quelle fortune, peut offrir à l'instituteur l'enfant du pauvre ? Il faut donc qu'il soit livré à l'ignorance et à l'immoralité. Mais quoi ! le Christianisme, inspirateur des grands, des sublimes dévouemens, n'embrase-

(1) *Fides ex auditu.*

t-il plus les cœurs de l'amour brûlant du prochain ? Et de nouveaux besoins ne feront-ils pas naître de nouveaux héros ? L'Eglise, mère de tous les enfans d'Abraham, craindrait-elle, comme une autre Sara, que la vieillesse l'ait rendue stérile ? Non, non, elle conserve son antique fécondité. Elle n'a rien à envier aux plus beaux siècles de la foi, et le rameau d'Aaron fleurira toujours dans son sein comme autrefois dans l'arche d'alliance. Les François-Xavier, les Vincent de Paul, les abbé de La Salle ont répandu assez d'éclat pour montrer à toutes les douleurs humaines que la foi inspire une tendresse sans bornes, une inépuisable compassion.

Pour éclairer les classes pauvres, pour améliorer les mœurs des peuples, pour assurer la sécurité des empires, le bonheur des familles, il faut des hommes d'abnégation et de sacrifice. Esprit de Dieu, venez vous reposer sur les nations, comme autrefois sur les flots agités des eaux qui couvraient la terre au sortir du chaos, et votre force créatrice renouvellera les générations !

Encore la lumière, encore l'aurore après les sombres ténèbres. L'Esprit, puissant du Père, beauté du Fils ; l'Esprit, source pure et fécondante, a repassé sur la terre L'enfantement ineffable se perpétue éternellement dans les splendeurs divines ; une étincelle de ces saintes ardeurs tombe dans le cœur des hommes et les vivifie.

Encore de nouveaux combats ! encore de

nouveaux triomphes ! O Dieu ! environnez votre Eglise d'une gloire nouvelle.

Que seront les obstacles, les difficultés, les calomnies, les persécutions même pour arrêter des hommes que possède votre esprit fécond par lui-même ?

Le vice gronde et murmure, il est désarmé : nous voyons s'élever avec une noble majesté les plus sublimes institutions que l'amour puisse inspirer à l'homme ; et l'humanité se prépare à recevoir les bienfaits que lui offre le génie chrétien.

Où sont-ils ces hommes tout entiers enveloppés dans la foi, et déjà ici-bas identifiés à leur Dieu, comme lui pauvres, comme lui obscurs, comme lui nés dans une étable, comme lui ignorés pendant le cours de leurs travaux, et marquant le but de leur mission par le miracle de la résurrection morale des peuples, comme il marqua du sceau de sa divinité le miracle de sa propre résurrection ?

Ces hommes magnanimes, je les vois dans les frères des écoles chrétiennes. Ils se vouent au traitement des misères morales, comme les filles de saint Vincent de Paul se vouent au soulagement des douleurs physiques.

Epouses et frères de Jésus-Christ, marchez sur les traces de votre chef divin ; marchez dans les voies de l'anéantissement et de la pauvreté. Le monde vous oublie, mais Dieu vous regarde ; et au jour de votre triomphe, le sourire de l'humanité entière se mêlant au jugement de Dieu,

vous recevrez, dans les siècles éternels, la récompense du souverain juge et la gloire du monde.

Les frères des écoles chrétiennes comme les sœurs de la charité n'ont d'autres trésors que leur amour pour l'humanité ; mais avec ces trésors, que de biens immenses ils répandent sur la terre !

Nous n'en sommes plus au temps où l'innocence trouvait un refuge assuré dans une simplicité : les perfides lumières du vice répandues jusques dans les plus petits hameaux, offrent de funestes illusions aux enfans dès le berceau, et tendent à les conduire à la misère, au crime et au désespoir par les apparences de la gloire et de la félicité. Tel on voit un voyageur imprudent abandonner sa route et arriver, par des sentiers pénibles, à un marais fangeux que les trompeuses indications de ces gaz enflammés qui s'élèvent des lieux humides, lui avaient fait prendre pour un séjour habité.

Que résultera-t-il de ces mouvemens prodigieux des esprits, et de cette conspiration incessante contre la vérité ? On arrachera du cœur des enfans la foi de leurs pères ; on sème les dangers sous leurs pas, leur perte est inévitable, si l'on ne multiplie les précautions pour les sauver. Ce n'est pas ici un conseil ; c'est un impérieux besoin. Est-il un seul homme observateur qui ne mesure avec effroi la profondeur du mal ? La religion et les bonnes mœurs ne sauraient aujourd'hui se conserver qu'à la condition

d'un zèle actif, d'une vigilance universelle (1) et constante. Dans les jours de tempêtes, on prépare, sur le rivage, des secours nombreux pour les navires battus par les vagues. Le pauvre enfant qui naît dans le sein tumultueux des orages du monde, a besoin qu'on lui montre un port assuré dès qu'il ouvre les yeux. Ne croyez pas pouvoir le sauver par l'ignorance; si vous ne lui apprenez pas le bien, d'autres lui apprendront le mal; il faut, dès les premiers pas, guider sa marche par les vives lumières de la foi; il saura toujours les discerner du faux éclat de l'erreur et du mensonge : la douce clarté d'un phare, protecteur du pilote effrayé, ne ressemble guère à ces feux qui apparaissent sur une mer que sillonne la foudre.

Pauvre peuple, lève-toi et souris : tu n'es plus délaissé; le Dieu de mansuétude et de paix, invoqué au milieu du bruit de nos agitations, et du choc terrible de nos passions, a fait connaître ses desseins sur les sociétés modernes; un miracle de la grâce nous montre par quelle voie, par quels hommes ils s'accompliront.

Il ne sera plus permis de s'écrier avec douleur : *Les petits enfans ont demandé le pain de la pure doctrine, et il ne s'est trouvé personne pour le leur distribuer.*

Les pauvres sont évangélisés; leurs enfans sont instruits, et ils le sont avec un succès si surprenant, avec des soins si tendres, que dans

(1) *Mandavit unicuique de proximo suo.*

bien des lieux, le riche sollicite aujourd'hui, comme un bienfait, l'honneur d'envoyer son fils s'asseoir sur les bancs des écoles gratuites des bons frères, près du petit pauvre qui l'avait en passant, charmé par sa modestie.

Qui ne commence à comprendre ici toute la sainteté de la mission d'Alphonse ? Ce n'est pas seulement par quelques jours d'application qu'il se prépare à la remplir. Il fallait plus qu'un soudain effort de l'esprit pour suivre une aussi pénible carrière ; il fallait une longue habitude de la vertu, de la mortification, de l'humilité, du désintéressement. Ce disciple chéri de Jésus-Christ voulut passer une année entière dans les exercices de la piété, de l'obéissance, du recueillement et de la prière. Et le jour de son entrée dans le noviciat des frères fut pour lui un jour de bonheur et de triomphe.

Retirez-vous dans la solitude, généreux Alphonse, entrez dans la forteresse qu'environne la lumière de Dieu. Goûtez dans la retraite des jours pacifiques, en attendant les jours que troubleront les méchans ! Exercez vos forces pour soutenir les combats du Seigneur ; préparez-vous aux tribulations humaines. Heureux celui qui travaille dans le silence et qui élève sans bruit l'édifice de sa sanctification, comme autrefois Salomon le temple de Jérusalem !

Dieu de clémence, père véritable des enfans pauvres, laissez tomber un regard d'amour sur l'homme qu'inspire le plus pur amour de l'humanité.

Nourri dans les idées de la plus sainte perfection, environné des images de la vertu la plus élevée, Alphonse avait à peine connu le nom du vice et de la corruption. Formé à l'école de la pauvreté, il avait appris que l'homme ne naît que pour souffrir. Accoutumé aux privations, résigné aux épreuves que lui ménageait la Providence, il ne trouva que de la douceur et des joies bien pures dans la vie du noviciat; il étudiait avec ardeur les livres saints, et s'y familiarisait avec ces grandes maximes de la religion qui nous élèvent au-dessus de toutes les faiblesses humaines. Parfois, pendant ses lectures, inondé des lumières du ciel, il embrassait la page sacrée, et, tombant à genoux devant l'image du Christ, il passait des heures entières dans les transports de la plus vive adoration; il songeait au bonheur dont il jouirait dans le ciel; mais il était arraché aux délices de ces sentimens par le retour de sa pensée sur le malheur, l'ignorance et la dégradation des petits enfans du pauvre. Alors saisi de chagrin, il devenait en imagination leur instituteur, il se plaçait au milieu d'eux, il les exhortait, les guidait; il hâtait, du moins, par ses désirs, l'époque où il lui serait donné de leur être véritablement utile. Tous les autres novices conçurent la plus haute opinion d'Alphonse, il ne cessa d'être pour eux un objet d'édification; et lui-même s'appliquait à découvrir les vertus les plus remarquables de chacun de ses frères et à se les approprier. Tel on voit

l'ingénieuse abeille choisir sur chaque fleur les parfums les plus exquis.

Il règne dans l'institution des frères des écoles chrétiennes, un esprit d'abnégation, de paix et de douceur dont Alphonse n'eut pas de peine à se pénétrer.

Sa vocation était de marcher sur les traces de Jésus-Christ en instruisant les pauvres ; mais pour les instruire utilement, pour leur apprendre à supporter les angoisses et les humiliations de leur état, il leur faut plus que des paroles !.... Il n'y a que les douleurs d'une pauvreté volontaire qui puissent efficacement engager à supporter avec patience les peines d'une pauvreté forcée. Eh ! que serait devenue la morale de Jésus-Christ, s'il n'eût pas donné à ses préceptes l'autorité de ses exemples ? Sans la crèche de Bethléem, le monde serait-il émancipé, serait-il libre et chrétien ? On voit qu'il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le penser, de réunir toutes les conditions nécessaires à un instituteur du pauvre surtout. Le monde a bien aussi ses écoles pour les pauvres, il s'impose de grands sacrifices pour subvenir à leur entretien ; et, en résumé, c'est en la payant fort cher que le peuple obtient une école gratuite qu'il ne fréquente guère.

Il ne suffit pas, pour attirer les malheureux, de leur offrir de l'instruction ; il faut aussi leur présenter des consolations. Mais le moyen le plus efficace de les consoler, c'est de s'identifier avec eux par la communauté d'un même sort et

par les liens de l'amour, et de l'estime pour leur état. Je ne vois que des héros chrétiens qui soient capables de s'élever jusqu'à la pauvreté par la voie sublime de la croix et du zèle qu'elle inspire. Alphonse, pour acquérir le droit d'évangéliser les pauvres, se voue lui-même à la pauvreté ; il charge la Providence et ses supérieurs du soin de lui assigner le lieu où il devra reposer sa tête. Car, disait-il, instruire les pauvres, c'est surtout leur inspirer la résignation et la confiance en la divine miséricorde ; mais peut-on leur donner une foi bien vive dans la paternelle vigilance de Dieu, si l'on entasse, pour soi, avec une avide prudence, des ressources contre la misère, et si par une sollicitude empressée on cherche à se placer pour l'avenir à l'abri de toute inquiétude ? S'il est une circonstance de la vie où il soit nécessaire de soutenir ses leçons par ses exemples, c'est quand on engage les hommes à conserver la douceur dans leurs souffrances. L'âme du juste d'ailleurs doit pour elle-même se familiariser avec la douleur, et supporter avec calme les coups de l'adversité. Que sont les peines du corps de l'homme craignant Dieu, auprès des tourmens et des soucis rongeurs du méchant !

Alphonse s'était fortifié dans la retraite, et mûri par de profondes réflexions, il était capable d'élever tous les actes de sa vie jusqu'à la hauteur des maximes de l'évangile Et le temps de déployer ses héroïques qualités était enfin arrivé. Ayant fini son noviciat, il reçut une

mission pour Laon. Le drapeau funèbre flottait sur les murs de cette ville quand il y entra ; la peste et la famine se disputaient l'affreuse gloire de livrer ses habitans à la mort ; l'épouvante et la consternation glaçaient tous les cœurs. Si l'on passait quelques heures dans l'appartement d'un malade, on sentait, dans ses veines et dans ses entrailles, l'action d'un poison brûlant que l'on avait respiré avec l'air, tant le fléau était terrible ! Les enfans les plus tendres n'approchaient qu'en tremblant leurs lèvres des lèvres livides d'un père ou d'une mère. Les mères elles-mêmes fuyaient l'aspect d'un fils mourant !. .. Les cris de douleur et de désespoir, qui partaient du fond des maisons désertes, comme autant de glas lugubres, annonçaient les convulsions des derniers agonisans.

Ému par le spectacle du deuil et de l'effroi public, à la vue de tant de victimes qui demandaient en vain des secours, Alphonse s'adressant à l'un de ses frères, à un véritable disciple de Jésus-Christ, au frère Xavier, lui dit : « Cher » Frère, voici le moment de témoigner notre » amour à notre Sauveur, et de montrer que la » foi que nous avons dans ses promesses n'est » pas une foi vaine : dévouons-nous. L'image » de tant de morts viendrait à jamais empoi- » sonner notre vie, si nous ne portions à ces » malheureux tous les secours qu'ils sont en » droit d'attendre de nous. Nous serons plus » heureux de mourir que de souffrir sans cesse » de la vue de tant de maux ; nous aurons au

» moins la satisfaction de jouir de l'approbation
» de notre conscience. Pourrions-nous rester
» les tranquilles témoins du sort de tant de
» chrétiens ? »

Les paroles d'Alphonse, comme un souffle bienfaisant, pénètrent le cœur de Xavier et le poussent dans la voie du martyre.

Animés d'une foi vive, sans se laisser préoccuper par les soins d'une longue et intimidante prévoyance, nos deux frères, tout entiers à l'œuvre que leur impose leur charité, ne se trouvent bien que dans les demeures les plus infectes et dans les maisons les plus abandonnées : ils semblent vouloir étendre hors d'eux et à tous les êtres souffrant, la plénitude de santé dont ils jouissent. O charité chrétienne, religion sainte, où s'arrête ton empire !.... La crainte et le danger avaient effacé les sentimens de la nature, brisé pour ainsi dire les liens du sang dans le cœur des parens, et l'amour chrétien, puissant rival de la mort, multiplie les enfans pour les pères, les pères pour les enfans, tant il inspire de soin et de tendresse. Et ce sont deux hommes, rebutés du monde peut-être, qui font éclater ce prodige ! C'est que la religion était là pour suppléer à toutes les défaillances de la nature. L'exemple de nos jeunes frères ranime le courage de tous les habitans de la ville, chacun se presse autour des siens ; la foi et la charité montrent, jusque sur le bord du tombeau, aux yeux des mortels, les ineffables suavités de l'espérance qu'elles font naître. Ainsi

le Père et le Fils, dans leur gloire éternelle, produisent aux regards des chérubins et des séraphins les splendeurs ravissantes de l'Esprit, divine expression de leur mutuel amour.

L'intensité du mal diminue ; chaque malade croit vivre de la vie de celui qui l'approche, tant il est vrai que les hommes peuvent aussi s'unir entre eux par la charité, comme le Père et le Fils sont unis par l'Esprit dans leur essence divine.

Ainsi que leur divin maître, Alphonse et Xavier auraient répandu leur âme pour l'humanité. Ils avaient porté la vie et la consolation dans le sein des familles. Armés contre les dangers des tentations, ils fûrent sans défense contre les atteintes mortelles du fléau qui dépeuplait la ville. Ils étaient apparus au milieu des ravages de la mort comme deux anges de paix ; à leur tour, frappés de ses coups, ils gisaient faibles et mourans, en proie aux plus cruelles douleurs ; et cependant, la joie secrète, qui inondait leurs cœurs, brillait à travers les traits et la pâleur de la maladie sur leurs angéliques figures. Telle on voit, dans un jour nébuleux, la lumière du soleil se réfléchir sur les vapeurs même d'un sombre nuage, et marier le symbole de la paix aux élémens de la tempête (1).

Xavier succomba sous la violence du mal ; ses organes brisés par la mort laissèrent son âme

(1) GENÈSE, Chap. IX.

s'échapper dans le sein du Christ. La destinée d'Alphonse n'était pas encore accomplie ; de plus grandes épreuves l'attendaient, et le puissant esprit qui préside à la vie des hommes voulait conduire ces deux âmes fidèles au même port, mais par des voies différentes.

Alphonse se relève presque miraculeusement de cette cruelle maladie à laquelle l'avait exposé son zèle. Le but spécial de sa vocation était l'enseignement ; néanmoins il se serait regardé comme un serviteur inutile, s'il se fût borné aux devoirs d'une mission devenue momentanément inutile pour des hommes qui ne songeaient qu'à mourir.

Quel spectacle pour la ville de Laon ! quel touchant exemple ! le frère Xavier avait reçu sa récompense dans le ciel ; Dieu avait placé sur son front la palme due aux hommes généreux qui meurent pour leur religion.

Alphonse ranimait ses forces et son courage pour voler au secours d'une multitude d'enfans en proie à une maladie plus funeste encore dans ses résultats que la peste qui venait de décimer les habitans de la ville. Après avoir bravé toutes les misères humaines, il ne craint point d'entrer dans une pénible carrière, de s'exposer aux traits de mille persécuteurs aveugles, parmi lesquels il retrouvera peut-être quelques-uns de ces hommes même dont il avait pansé les plaies.

Le prince des ténèbres voyait avec rage la pitié des enfans de l'abbé de La Salle pour le peuple. Ces œuvres de miséricorde, en effet,

préparaient les cœurs à la confiance, et le faisaient frémir de fureur, en lui présageant les victoires du saint zèle sur la corruption.

L'homme devient la proie facile du vice et de l'enfer quand les maximes saintes de la vertu ne sont pas gravées dans son cœur dès les premières années de sa vie. Le seul moyen de le garantir de la contagion du mal, c'est de le bien élever; et s'il y a tant de désordre dans le monde, il faut, en grande partie, l'attribuer à la mauvaise éducation que l'on donne aux enfans. Chaque idée fausse, que reçoit un enfant, deviendra pour l'homme le germe d'un vice, d'une aberration. Les idées de justice et d'honnêteté, les principes innés de la morale constituent la conscience humaine, ces idées et ces principes sont développés par un sage enseignement. La grâce et la lumière de la religion les fortifient. Mais ils sont souvent combattus par les maximes d'un téméraire enseignement, par les préjugés, par l'intérêt et par de basses inclinations; alors la sainte voix de la nature n'a plus de force. elle est facilement étouffée par le bruit tumultueux et confus des passions; elle se tait : et son silence n'est qu'une absence de vie morale et intellectuelle. Plus les principes innés de justice et de vertu s'effacent dans le cœur d'un homme, plus cet homme devient indifférent; pourrait-il devenir quelque chose de plus abject!

Le pire de tous les caractères, c'est de n'en point avoir, a dit un savant moraliste. Il y a dans cette proposition une grande profondeur

et une grande vérité. Ce qui forme le caractère, c'est l'attachement à des principes nettement déterminés. L'homme qui n'a aucun principe, n'a aucun caractère. Cet homme est bien vil, mais il est bien dangereux. Quel frein pouvez-vous lui opposer ? La loi. Mais la loi est semblable à un filet ; le lion en brise le tissu, et le reptile passe à travers les mailles.

La Religion confirme et sanctionne toutes les maximes saintes, pures, vraies. La pratique de ces maximes est quelquefois difficile. Dieu soutient sa fragile créature, il lui vient en aide, et le secours qu'il lui accorde s'appelle *grâce* ; il envoie ces secours gratuitement, néanmoins il les donne de préférence aux cœurs soumis (1). La pratique des maximes fausses, au contraire, est facile ; car ces maximes ont été généralement accréditées en faveur de l'orgueil ou des sens ; et elles suivent la pente douce de nos inclinations. Mais un juge intérieur, incorruptible, inexorable, nous découvre les illusions de ces maximes, et nous avertit de l'iniquité de nos actes. Cet avertissement accompagné d'un sentiment de crainte et de secrète désapprobation s'appelle *remords*. Peut-il être heureux l'homme pressé par l'aiguillon des remords, l'homme en désaccord avec lui-même, qui obéit à des penchans qu'il condamne ? Mais quelle humiliation ! subir une condamnation ? et la subir de son propre jugement ! N'est-il aucun moyen de

(1) *Humilibus autem dat gratiam.*

surprendre ce juge sévère, ou de composer avec lui? Ainsi s'arment les passions contre les vives attaques de la conscience. L'intérêt des passions, réuni à l'insuffisance de l'esprit humain, est la cause de cette multiplicité d'opinions qui divisent les hommes. Et l'expression de leurs systèmes philosophiques est plus encore le thermomètre de leur moralité que de leurs connaissances. Voyez le goût, la sorte de fureur avec laquelle les hommes savourent, pendant leurs phases de corruption, les principes de l'impiété. Quand le souffle du vice fait vaciller les lumières de la conscience au gré des passions, l'homme n'a plus aucun guide. Les siècles de l'idolâtrie constatent suffisamment la marche d'une effrayante logique dans les principes négatifs du mal, et le besoin que le monde moral avait de régénération. A qui appartenait-il d'opérer cette universelle régénération? A qui eût-elle appartenu dans le monde matériel? Et si vous ne reconnaissez qu'un droit, qu'un pouvoir exclusif pour l'ordre matériel, pourquoi refusez-vous de le reconnaître pour l'ordre moral? Si ce droit, si ce pouvoir n'appartiennent pas exclusivement à Dieu, à qui l'attribuerez-vous? Prenez garde et n'avilissez pas l'humanité en la pliant sous un autre joug que celui de son maître souverain.

Quelle autre voix que celle de Dieu peut vous donner une garantie contre l'erreur? Et pourquoi vous soumettre à une voix qui peut vous tromper?

Dieu ne livre pas les âmes humaines en le

créant, à une ignorance absolue ; elles sortent de ses mains pourvues d'une connaissance suffisante pour discerner le bien et le mal moral ; et le remords qui est la lumière de l'ignorant n'a point fait de progrès avec les siècles ; il fut aussi vif dans le cœur de Caïn qu'il pourrait l'être aujourd'hui dans le cœur d'un parricide. Donc cette lumière du remords, au moins, est innée dans le cœur des hommes ; cependant les passions, les erreurs reçues dans l'enfance, la stupidité des usages et des coutumes absurdes, des lois vicieuses parviennent, non à l'éteindre tout-à-fait, mais à l'obscurcir au point de faire méconnaître à la raison humaine plusieurs vérités de morale qui nous paraissent de la dernière évidence.

On ne peut pas, pour prouver cette proposition, citer le nom des individus ; on ne peut même pas citer celui des peuples, tant le nombre en est grand, qui ont abandonné les premiers principes de l'équité naturelle. Faisons l'énumération des plus éclairés et des plus célèbres, seulement pour rappeler le souvenir des injustices, des cruautés, et des révoltantes absurdités qui ont déshonoré leurs lois, leurs usages et leur culte.

Les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs et les Romains ont-ils, dans leurs codes, toujours respecté les principes essentiels et primitifs du droit naturel ?

Les Chinois et les Indiens ont-ils rendu la morale plus parfaite parmi eux qu'elle n'était il y a deux mille ans ?

Et s'il n'y eût eu chez nous que des philosophes, la civilisation moderne, quoiqu'elle marche toujours, serait-elle arrivée à cette hauteur où nous la voyons ?

L'abolition de l'esclavage est-il dû à la philosophie ou à la salutaire action du Christianisme?

Je ne parle pas de cet usage barbare de tuer ou d'exposer les enfans, de ce droit de vie et de mort sur les esclaves ! leur adoption par les peuples mêmes les plus sages de l'univers apprend ce que devient l'humanité sans le secours de la révélation.

La révélation est donc l'appui de la nature, son appui nécessaire. Et Dieu a fait entendre sa parole en la confirmant par ses œuvres.

Il montra que le monde matériel était soumis à son empire, pour montrer qu'il lui appartenait aussi de tracer des lois au monde moral : cette preuve invincible est de surérogation aujourd'hui ; car le résultat, je pense, seul peut nous convaincre.

La Religion révélée nous enseigne tout ce qu'il y a de juste, de vrai, d'utile à la gloire de Dieu et au bonheur de l'homme.

Inventez une seule vertu qui ne soit déposée comme un précepte, découvrez une seule perfection qui ne soit consignée comme un conseil, montrez-moi un seul défaut qui ne soit flétri dans l'évangile, seul code de l'univers dans lequel rien n'est omis.

La collection des lois, des maximes et des dogmes contenus dans ce livre si simple et si

sublime, si facile et si majestueux, constitue la Religion chrétienne ; et cette doctrine interprétée par l'Eglise romaine constitue la Religion catholique.

L'insuffisance de la raison humaine apparaît même dans les réglemens de mœurs, dans les relations d'homme à homme, de peuple à peuple. Ce n'est pas seulement dans la conduite de la vie que l'on transgresse les premiers principes du droit naturel, c'est dans les décisions délibérées, dans la loi enfin.

La raison ne pourra être invariable dans son opinion, que quand elle aura une perspicacité infinie pour entrevoir la vérité, et que l'homme sera assez dégagé des passions pour n'avoir aucun intérêt à la combattre.

Quand la raison réunira-t-elle ces deux conditions ? Jamais.

Elle sera donc condamnée à l'erreur pendant qu'elle marchera seule ; et l'expérience de tous les siècles confirme cette observation.

La cause de cette prodigieuse diversité d'opinions que je viens de signaler, existe parmi les hommes mêmes qui se sont attachés aux vérités révélées, mais qui manquent d'un tribunal dont l'infaillible autorité fixe irrévocablement leur adhésion aux sens des propositions révélées.

Il n'est pas de pouvoir humain qui puisse avoir une autorité infaillible sans l'assistance de Dieu ; les deux grandes sources de nos erreurs : l'insuffisance de la raison, l'orgueil de l'esprit sont toujours-là.

Il faut donc reconnaître que Dieu assiste l'humanité, ou que l'humanité est destinée à rouler dans un cercle perpétuel d'erreurs. Cette seconde proposition est absurde, il faut forcément admettre la première.

Dans quel pouvoir réside cette assistance ? Dans quel pouvoir !.... Promenez vos regards sur l'univers Vous n'y verrez que l'Eglise romaine. Il n'est pas un autre pouvoir qui ose même y prétendre sérieusement.

Comment prouver cette assistance divine ? Par la nécessité.

Comment prouver cette nécessité ? Il est étrange que l'on fasse cette question après avoir reconnu l'impuissance de la raison humaine !

Comment prouver qne cette assistance réside dans l'Eglise romaine ? Par l'impossibilité où vous êtes de désigner un autre tribunal dans lequel elle réside.

Il n'est aussi que l'Eglise romaine où l'on puisse reconnaître, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les volontés, une constante uniformité d'adhésion aux mêmes vérités, à celles, j'entends, qui sont réellement du domaine de la foi.

L'Eglise romaine est la seule dont on n'ait pas pu faire l'histoire des variations dans sa profession de foi. Et le symbole de saint Pierre est identiquement le même que celui du dernier des Catholiques. L'immobilité ne peut être le caractère que de la puissance divine. Cette immobilité néanmoins se concilie merveilleusement

avec l'esprit de progrès, parce que l'intelligence et le cœur peuvent toujours croître dans l'immensité divine.

Hors de là, je ne vois qu'un choc effroyable de contradictions dans tous les jugemens des hommes. Et faute d'un tribunal qui ait le droit de soumettre les volontés individuelles à son autorité, tous les autres enseignemens sont voués à une inévitable destruction. L'histoire de toutes les sectes passées, ne prophétise-t-elle pas assez la destinée de toutes les sectes futures ?

Pour rentrer dans mon sujet, dont je me suis peut-être déjà trop écarté, je répète que l'homme n'est appréciable que par le mérite des maximes qui règlent sa vie

Il est un code qui comprend toutes les vertus, qui embrasse tous les devoirs, qui sur tous les points atteint toujours la perfection, et ne la dépasse jamais, qui extirpe le vice jusque dans son germe, qui renferme une morale universelle à la portée de tous les esprits, une morale dont l'homme de génie admire la profondeur, et où l'homme borné trouve avec ravissement sa simplicité, une morale à laquelle nul homme sensé ne refusa jamais son admiration, et qui ne laisse rien à désirer soit quand elle invite à la vertu, soit quand elle éloigne du crime.

Ce code, c'est la Religion chrétienne dont la voix se confond avec la voix de la conscience humaine.

A côté d'une morale si douce et si sublime, on voit cependant surgir des doctrines impures et

destructives, enfantées par la corruption qui y cherche un prétexte ou une ressource, et par l'orgueil que le désir de la singularité entraîne.

Oui, c'est par la singularité qu'un philosophe *se fait athée chez les croyans*, *croyant chez les athées*; du moins, c'est un philosophe qui nous fait cet aveu; et les autres ne se sont guère mis en peine de le réfuter. N'est-ce pas un beau titre qu'ils ont tous ensemble à la confiance ?

Mais quand un philosophe aussi malléable se trouve dans l'enseignement, il fait quelquefois céder les exigences de la vanité au calcul plus substantiel de l'intérêt.

Il sacrifie la gloire un peu discréditée de l'esprit fort sur l'autel de la cupidité; et il emprunte à une doctrine qui lui est étrangère, ses pièces de crédit.

Et *la Religion*, dont on ne se soucie guère, devient dans leur langage seulement, *la première base de toute bonne éducation.* Vous ne voyez presque pas de prospectus sans ces quelques paroles.

C'est la formule indispensable. L'athée, le matérialiste, le libertin la négligent moins peut-être que l'homme sincèrement religieux. C'est la livrée commune, c'est l'enseigne générale. On offre ces mots à la crédulité publique, comme le pêcheur offre un appât à la stupide voracité de l'animal imbécile qui habite l'élément liquide. Et une fois que l'on a retiré le profit que l'on en attendait, on est peu soucieux de cacher le

piége. Voyez, lecteur, si cet avertissement est fondé, ou s'il ne fut jamais un lieu où il ait pu trouver une juste application? Quand à moi, je ne vous promets que du courage et une grande bonne foi dans l'exposition de ma pensée.

Cherchons ensemble quelles seraient les suites funestes d'un trompeur appareil de religion dans l'enseignement?

La Religion est la base de toute éducation. Allez, sur la foi de cette belle profession, confier vos enfans à un instituteur qui n'a imprimé ces magnifiques paroles que pour acquérir le droit de ne plus s'occuper de religion. Son but est rempli, il ne fait plus aucun acte de piété, ou s'il se livre à quelques démonstrations extérieures, il se dédommagera bientôt, par la liberté de *ses discours peu voilés* ou par la licence de sa vie, de la contrainte calculée à laquelle il s'était condamné. Je le demande, que deviendrait la moralité d'un enfant entre les mains d'un pareil instituteur?

Supposons qu'un instituteur s'occupe de religion, qu'il n'en parle qu'avec une respectueuse attention, qu'il ait assez de goût et de jugement pour en louer la morale, mais qu'il n'ait ni assez de force ni assez de conviction pour la pratiquer. Son enseignement serait-il moins funeste que celui du premier?

Avant l'âge de raison, l'homme ne peut avoir aucune idée des êtres moraux, et sa moralité future dépendra surtout de la justesse et de l'énergie des premières impressions de son

enfance, des premières idées qu'on lui donnera.

Maintenant parlez-lui de religion sans la pratiquer, il arrivera de deux choses l'une :

Ou il croira que l'importance que vous attachez à la religion est une importance factice, et alors tous vos discours deviendront pour le moins inutiles ; ou il croira ce que vous lui dites bon pour son âge et non pour le vôtre, et il sera naturel qu'arrivé à l'âge viril, il se hâte d'abandonner une puérile pratique. Voyez les hommes que vous formez ! Heureux quand un enfant n'a pas en bon logicien secoué plutôt le joug de la religion, en se déclarant à lui-même que ce qui n'est pas nécessaire à tous les âges, n'est indispensable à aucun : voyez les gamins de Paris et des autres lieux.

Il faut que la conduite de l'instituteur soit toujours nette dans l'esprit de son élève, toujours conforme à son enseignement : il ne faut pas de longs discours, il faut de nobles exemples pour enseigner la morale.

Autrement votre jeune élève assistera à vos leçons, comme autrefois les jeunes idolâtres aux spectacles lorsque nos saints mystères étaient représentés sur la scène. Il prendra votre chaire pour un théâtre ; vous pour un comédien ! Quelle école grand Dieu ! et quels hommes en doivent sortir !

Les hommes habitent la même terre ; mais combien ils diffèrent entre eux ! pourquoi les uns passent-ils leur vie dans l'exercice de la vertu, et les autres dans les excès de la

débauche ou de la perfidie ! Pourrait-on les prendre pour frères ?

De nos jours encore on rencontre des philosophes d'un génie médiocre (1), dévorés d'orgueil et d'ambition qui, croyant arriver à la gloire par la voie facile de l'audace, attaquent tous les principes de morale, enlèvent sa base à la conscience, et ne laissent aucun frein au débordement des passions, ni même la terreur au crime, ni même l'espoir à la vertu. Le vice se répand sur la terre avec l'impétuosité d'un torrent dont on vient de briser les digues ; l'homme religieux lutte péniblement contre la violence du mal, semblable à l'intrépide nautonnier qui, malgré les vents contraires, s'expose au milieu des vagues furieuses pour voler au secours d'un esquif naufragé.

Je ne sais si les hommes pusillanimes qui renferment, dans le cercle commode de la théorie, tout leur amour pour la vertu, ne sont pas aussi nuisibles à la société que ceux qui en sapent les fondemens.

Je ne veux point m'ériger en moraliste austère ; mais j'ai vu du mal, j'ai entendu des plaintes. Pourrais-je rester indifférent au sort

(1) En attribuant la médiocrité aux philosophes impies, je pense à ce fameux axiôme de Bacon : *Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup y ramène.* Si le génie d'ailleurs était l'apanage des philosophes impies, l'essaim de ces philosophes ne serait ni si nombreux, ni si bourdonnant. Qu'ont-ils donc pour eux ? Ce n'est pas la gloire du génie ; c'est peut-être celle de la vertu !....

de ma patrie, et deviendrais-je coupable en recherchant, pour la signaler, la cause du mal qui nous tourmente ? Ou si cette cause est généralement connue, pourquoi ne fait-on pas plus d'efforts pour la détruire ?

Pour stigmatiser le funeste bienfait qu'apportent à la société les philosophes qui y répandent de pernicieuses maximes, je ne déroulerai pas le triste tableau de la douleur des hommes, non de ceux qui passent leurs jours dans les pleurs, mais de ceux qui les passent dans la joie ; car il n'est de bonheur sur la terre que par la vertu ! Je ne pénétrerai pas dans le sein des familles, pour répéter tout haut les gémissemens que concentre le respect humain ; je ne redirai pas tant de honteux et funestes secrets qui, comme le poison brûlant, dévorent les cœurs où la crainte les tient renfermés ; je ne représenterai pas l'affreux suicide promenant sa faux sur nos plus petits villages, ce crime horrible n'est plus un plaisir de bon goût et réservé seulement pour les grandes cités ; je ne montrerai pas le vice, couvert de haillons, s'insinuant jusque sous la chaumière du paisible laboureur, et bannissant, de nos campagnes, la candeur et la simplicité ; je n'irai point compulser les registres des cours d'assises pour y faire l'énumération, toujours croissante, des forfaits qui flétrissent notre belle France : je n'irai point heurter aux portes des prisons et des bagnes pour constater le nombre effrayant des victimes de l'immoralité ; mais à chaque nouvelle plaie que je verrai, à chaque

nouvelle plainte, à chaque nouveau cri de douleur que j'entendrai, je m'écrierai : Voici le fruit d'une mauvaise éducation !

Vous me répondrez : Une grande réserve est imposée aux instituteurs, et ceux qui n'ont pas de religion, sentent au moins l'obligation d'en montrer quand ils sont en présence de leurs élèves. Quoi ! la sainte vertu ne serait plus qu'un artifice ? Et il ne faudrait que de l'art pour en donner des leçons !..... Ne connaissez-vous pas la subtilité des enfans ? N'avez-vous jamais observé la curieuse jalousie avec laquelle ils épient les mœurs de leur maître. Et croyez-vous qu'ils voudront se soumettre sincèrement au joug importun du devoir, s'ils s'aperçoivent que vous ne vous y soumettez vous-même que pour les tromper, et que vous savez le secouer en secret ? Non, non. Votre élève vous imitera, et loin de lui avoir donné une leçon de vertu, par votre réserve calculée vous lui en aurez donné une de dissimulation. La conduite du maître doit être la vivante expression de son intime conviction, et s'il n'a de conviction que pour de funestes doctrines, qu'il renonce à la carrière de l'enseignement. Les peuples, d'ailleurs, ne renoncent-ils pas à ses leçons quand ils ont la permission de choisir, pour les générations qui viennent, des maîtres religieux ?

Il faut donc être un homme parfait pour être un instituteur de l'enfance ?

Jugez vous-mêmes.

Peut-on se charger de la mission de former

les hommes, quand on n'est pas homme soi-même ?

Je n'ai pas élevé l'état d'instituteur si haut je ne l'ai pas placé au-dessus de toutes les magistratures, je n'en ai pas fait une sorte de sacerdoce d'origine divine, pour le confier à de mains indignes ou même à des hommes d'une équivoque vertu !

Exposer l'enfance à la contagion du vice, c'est violer les droits les plus sacrés, les plus saints de l'humanité.

Je ne voudrais d'hommes vicieux dans aucune profession ; un homme vicieux dans l'enseignement est un fléau public.

Démoraliser un enfant est un crime dont Dieu seul peut calculer l'étendue, et dont seul il peut, par conséquent, devenir l'équitable vengeur.

Je ne sache pas qu'il y ait dans l'écriture une menace aussi terrible que celle dirigée contre le misérable qui scandalise un seul petit enfant. Que deviendrait celui qui en soumettrait une multitude au scalpel du scandale!

LIVRE SEPTIÈME.

Quel feu peut-être comparé au feu divin de la charité ! Le zèle et le dévouement d'Alphonse nous montrent ce que l'on peut attendre des hommes consacrés, par vertu, au service de l'humanité.

Tous les cœurs, dans la ville de Laon, étaient épanouis par la reconnaissance ; les frères recevaient les témoignages les plus touchans de la confiance et de l'estime générales. Pouvait-on leur envier ces affectueux hommages ? Ils les avaient acquis au prix de leur vie, et ne les avaient disputés à personne.

Ces heureuses dispositions à l'égard des frères, contribuèrent à la prospérité de leur école. Leur institut commençait à fleurir, l'abbé de La Salle, après plus de vingt ans de luttes et d'infructueux efforts, était parvenu à faire accepter les bienfaits dont il voulait doter le peuple. Battue ensuite par mille tempêtes, cette utile institution avait, pendant nos troubles, suivi le sort de l'Eglise ; après avoir éprouvé toutes ses phases de joie et d'adversité, elle semblait se relever avec elle, et comme elle sortir pure et bienfaisante du sein des orages. Tels, après de longs frimats, on voit les rayons du soleil dissiper d'épaisses vapeurs,

et pénétrer, de leur chaleur vivifiante, le sol qu'ils fécondent. Un grand nombre de villes ambitionnait le bonheur de posséder des frères ; de toutes parts, on adressait les plus pressantes sollicitations au supérieur général.

Ces démonstrations d'une faveur aussi prononcée, jetèrent l'inquiétude parmi les partisans des écoles établies.

Il y avait à cette époque une sorte d'engouement universel pour la méthode mutuelle qui tour à tour devint l'objet de louanges extravagantes, et d'attaques injustes et furieuses. Dès que l'esprit de parti s'empare d'une question, on doit s'attendre à ne plus la voir traitée qu'avec une coupable exagération. Cette méthode fut découverte en Angleterre en 1798 par Joseph Lancaster. L'abbé de La Salle avait bien long-temps auparavant mis en pratique un mode d'enseignement dans lequel on trouve les principaux avantages de l'enseignement mutuel, et qui très-certainement n'offre pas le grave inconvénient que Napoléon Landais signale dans le système lancastrien. *La plupart de ces écoles* (1), dit-il, *ressemblent à de véritables machines qui se meuvent avec assez d'ordre sous l'impulsion d'un premier moteur, mais qui sont privées de toute autre animation que celle d'un mouvement mécanique. C'est surtout pour la direction intellectuelle et morale que se fait sentir*

(1) De l'Éducation et de l'Instruction en France, édition in-8o, de 1839, p. 207.

cette sécheresse d'action, cette froideur anti-vital.

Le meilleur de tous les modes d'enseignement est celui qui réunit le double avantage d'obtenir le plus grand résultat moral, et de faire participer le plus grand nombre possible d'enfans au bienfait de l'instruction ; celui dans lequel l'instituteur exerce une action individuelle tout en favorisant ces mutuels secours que se portent les enfans pour s'instruire par eux-mêmes, et dans lequel il peut le mieux observer leurs dispositions, leurs progrès, leur vocation, leur caractère, sans arrêter et sans gêner l'élan de cette douce et pleine confiance que l'élève doit à son maître. La meilleure école est celle où l'enfant croit retrouver, sous la parole du maître, l'autorité paternelle embellie par les charmes de l'art et de la science ; et où l'on développe les facultés *affectives* ou morales avec autant de soin que les facultés intellectuelles : autrement on exerce l'esprit, mais le cœur des enfans reste sans chaleur, c'est cependant du cœur que sort cette force expansive qui constitue le vrai talent (1).

Il y a trois principales méthodes d'enseignement : l'individuelle, la simultanée, la mutuelle.

La méthode individuelle consiste à donner séparément les leçons à chaque élève.

Dans la méthode simultanée, l'instituteur dirige à la fois plusieurs élèves.

L'ingénieux mécanisme de la méthode mutuelle

(1) *Pectus est quod disertum facit.*

consiste dans l'instruction des enfans par eux-mêmes sous la surveillance d'un seul individu.

Le mode des écoles chrétiennes participe des trois méthodes.

Voyez le bon frère dans son école, il intervient souvent à part auprès de l'un ou de l'autre de ses élèves ; il leur donne dans un moment une leçon commune, et dans certaines circonstances il s'aide de l'action de quelques-uns de ses élèves qui font momentanément l'office des moniteurs, de régens ou de préfets.

Ces vertueux frères, ces hommes modestes sont amis du silence et de la solitude ; ils ne remplissent pas l'univers du bruit de leurs noms; mais ils font fleurir la vertu au sein des villes la rendent aimable par leurs leçons et la sanctionnent par leurs exemples.

Etourdi par le tumulte des affaires ou absorbé par l'avidité du plaisir, le siècle fait à peine attention au bon frère, il le juge avec préoccupation ; et le frère, apôtre et martyr de la lumière qu'il propage, vit heureux d'être oublié, pourvu qu'on lui permette de remplir sa tâche de régénération.

Mais vouloir imposer la justice, et la tolérance à tous les hommes, exiger d'eux qu'ils renoncent à une aveugle prévention, et qu'ils examinent avant de juger, serait une prétention inouie! Qui l'a jamais obtenue jusqu'à ce jour? Les affaires humaines sont réglées bien plus souvent par les exigences de l'orgueil, de l'amour-propre ou de l'intérêt, que par les lumières de la raison ; et

quelque soit notre zèle pour la réforme du monde, nous ne devons pas espérer qu'elles prennent un autre cours. Le juste trouvera donc toujours l'infaillible moyen d'assurer son salut (1) par l'exercice de la patience et de la résignation.

Mais, sans nous livrer à des réflexions dont nous proclamons l'inutilité pour plusieurs même de ceux qui en reconnaîtraient la valeur, renfermons-nous dans la vérité historique. Elle nous apprendra que la persécution de bien des hommes portait un caractère d'iniquité, tel qu'il serait impossible de lui assigner une autre cause que le spectacle du bien que faisaient les frères, et de la tendre affection qu'ils inspiraient à leurs enfans. La haine des persécuteurs s'allumait au foyer de l'amour. La rosée céleste, qui rafraîchit les hommes, sert bien à embraser les feux de l'enfer !

Cependant Alphonse jouissait en paix à Laon, du fruit de ses travaux, dirigeant une école nombreuse où régnait la plus parfaite discipline, et vivant tranquille comme le pilote dans un paisible port après un long et périlleux voyage. Mais le repos sied mal au disciple de Jésus-Christ ! Le prince des ténèbres regardait en frémissant les biens immenses que faisaient à la morale des peuples ces nouveaux instituteurs ; et les ennemis de la religion leur suscitaient mille embar-

---

(1) *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

(Discours sur la montagne. Saint Mathieu.)

ras, tantôt en soufflant un esprit de prévention et de rage à cette foule inconstante et crédule qui se trouve dans les carrefours de l'humanité ; tantôt en contrariant leurs écoles par d'odieuses et de petites tracasseries ; il est, en France, peu d'établissemens utiles qui n'aient, sous ce rapport, éprouvé le savoir faire de certains hommes; quand ils sont, à cause de leur petitesse, impuissans et inhabiles pour détruire , ils piquent et harcellent; semblables à cet insecte qui se place sur les narines du lion, on les voit heureux du sang qu'ils sucent, glorieux des plaintes qu'ils arrachent à leur noble victime.

Dans ces tristes conjonctures, le supérieur général jugeant qu'il pourrait tirer un grand parti de la prudence d'Alphonse et de l'autorité qu'il avait déjà acquise, l'enleva de Laon où tout était paisible. L'amour, le respect, la reconnaissance qui l'entouraient, rappelaient l'héroïsme de sa charité, mais laissaient en repos l'habileté d'un zèle capable de vaincre les obstacles les plus difficiles Alphonse reçut une mission pour Bordeaux ; il ne fallait rien moins qu'un homme de son mérite pour faire goûter l'enseignement des frères dans cette importante cité. Sur plusieurs points du royaume, on leur livrait une guerre acharnée et hypocrite. On était effrayé de leur concurrence , et pour la rendre moins redoutable , on ne cherchait point à leur opposer des instituteurs qui l'emportassent sur eux par la pureté de leurs mœurs, le désintéressement de leur zèle, la sainteté de leur doctrine, et la bonté

de leur méthode ; on trouvait plus facile et plus court de les persécuter clandestinement. Il eût été plus noble de les surpasser par les efforts d'une louable émulation, il était plus commode de les combattre par le jeu d'iniques manœuvres. Des hommes adroits se mirent à exploiter la crédulité publique ; des hommes élevés se laissèrent prévenir comme la vile populace ; les calomnies les plus invraisemblables, les inculpations les plus absurdes dirigées contre les frères obtinrent, dans plusieurs villes, tout l'effet que l'on en attendait. En traversant les rues, ces hommes sages et vertueux étaient hués, poursuivis, ignominieusement traités par cette partie même du peuple à l'instruction et au bonheur de laquelle ils s'étaient voués. Ces Zénons chrétiens restent inébranlables au milieu des insultes; c'est en ne se lassant jamais de *rendre le bien pour le mal*, *qu'ils espèrent désarmer la haine et la prévention.* En effet, par leur angélique patience, leur candeur, leur modestie, leur amour immense pour ceux qui les outrageaient, ils devaient enfin subjuguer l'admiration de leurs ennemis les plus déterminés. Cependant on ne négligeait rien pour les rendre odieux ; on semait sourdement, et à l'ombre des toits, les bruits les plus capables de soulever l'indignation contre eux. Par d'artificieuses combinaisons, on accréditait simultanément dans des lieux éloignés, les plus perfides mensonges. Et ceux qui poursuivaient, avec une rage aveugle, ces instituteurs désintéressés, ces amis sincères du peuple, s'ap-

pelaient les propagateurs des lumières, les bienfaiteurs de l'humanité !

L'ignorant s'irritait du zèle de celui qui voulait l'instruire ; l'indigent insultait au désintéressement de celui qui s'était sacrifié pour le pauvre.

Le zèle et le désintéressement se trouvent réunis chez les frères des écoles chrétiennes. — L'abbé de La Salle non-seulement avait fondé des écoles nombreuses ; il avait pendant la désastreuse famine de 1688, distribué son riche patrimoine aux populations languissantes de misère. Il avait, en s'élevant dans le ciel, comme un autre Elie, laissé reposer son esprit sur ses disciples, et le plus précieux héritage qu'il leur légua, fut l'amour des pauvres et de la pauvreté. Vous tous qui pénétrez quelquefois dans leurs pieux asiles, dites-nous avec quelle fidélité les disciples marchent sur les traces de leur maître ? « Si le » cœur, leur dit-il en mourant, est subjugué par » quelque attachement aux richesses de la terre, » il n'a plus ni liberté, ni courage pour faire le » bien. »

Ces hommes héroïques se préparaient, par des mortifications et par des privations volontaires, à supporter les épreuves que la Providence leur enverrait. Pouvaient-ils sacrifier leurs devoirs à leurs penchans, lorsqu'ils réprimaient leurs désirs même les plus légitimes ? Semblables aux athlètes dont parle saint Paul, qui, en entrant dans la lice, se dépouillent de tout pour acquérir une palme impérissable, nos généreux

frères, devaient avant de travailler à la régénération du monde, se rendre dignes, par un sublime détachement de toutes les choses créées, et de leur gloire et de leur mission. Les élus connaissent les conseils de la parole divine, ils savent que c'est par les mystères de la mort, qu'on arrive aux sources de la vie. Avec quelle tendre piété, avec quelle persévérance de vertu, ils immolent l'holocauste demandé, dans les conditions qui le rendent agréable au Très-Haut! La vive sincérité de leur foi se manifeste dans toutes leurs habitudes : logement, repas, vêtement, tout rappelle dans un frère des écoles chrétiennes le vrai disciple et l'imitateur de l'enfant de Bethléem. Ces hommes simples de mœurs dorment sous un toit qui n'est pas toujours parfaitement abrité; leur couche est dure et légèrement couverte.

Pendant leurs repas qui n'ont de remarquable que la frugalité, l'un des frères lit quelques instructions tirées de l'*évangile*, des *épîtres* des apôtres, ou de la vie des saints.

Un vêtement de drap grossier, une soutane fermée avec des agraffes de fer, un collet de grosse toile, des souliers fort épais, un chapeau à larges bords, forment leur costume.

Tout l'ensemble de leur vie présente une physionomie grave et riante, simple et sublime.

Ce tableau, j'en conviens, peut blesser la délicatesse des hommes élevés dans les délices du siècle : mais que peuvent trouver de si révoltant dans les austérités que les frères s'imposent vo-

lontiers par vertu, des hommes que la nécessité de leur position condamne à une vie dure et laborieuse? Cependant, c'était la populace qui s'attroupait dans les rues, qui poursuivait les frères de ses vociférations et de ses hurlemens.

Un homme d'honneur, militaire distingué, passant un jour près d'Alphonse, vit un misérable qui amassait de la boue pour la jeter à la figure du frère : d'un ton imposant il dit à ce malfaiteur : « Pourquoi, citoyen, voulez-vous » outrager cet homme? Son habit est grossier, » c'est qu'il a voulu employer, pour habiller » votre vieux père, la moitié de la somme des- » tinée pour lui!!! » Il n'y a qu'un lâche et un être abject qui puisse insulter un homme sans armes et qui n'a pas la volonté de se défendre. Ce misérable, frappé de stupeur par l'apostrophe de ce brave militaire, prit la fuite, et alla dans une autre rue attendre Alphonse à son passage, pour se dédommager, en lui adressant d'atroces injures, du mal qu'il n'avait pu lui faire dans sa première attaque. Cet homme vil et cruel obéissait aveuglément à une haine qu'on lui avait inspirée et dont il ne connaissait ni le motif, ni la nature; comme tant d'autres, instrument passif des passions d'autrui!

Prévoyant l'estime qu'allaient obtenir les frères par la noblesse de leur caractère, le parti qui leur était opposé n'omit rien pour les décréditer. Propos, calomnies, sourdes menées, libelles, tout fut mis en œuvre. La population excitée par tant de moyens, enhardie par le

lence timide et peut-être encourageant de ceux qui auraient dû réprimer sa licence, se livre à la plus grossière brutalité. Des femmes semblables à des furies, des petits enfans irrités, ce semble, par l'amour qu'on leur portait, poursuivaient, dans les rues, les frères avec des menaces et des cris de fureur. Ce bruit avait beau croître et se renouveler, Alphonse, cet intrépide imitateur d'un Dieu qui mourait en priant pour ses bourreaux, montrait une inaltérable patience et une magnanimité héroique. Il faut que l'envie soit une passion bien violente et bien aveugle puisqu'elle ne reculait pas même devant le danger d'agiter une populace qu'il est si difficile de contenir lorsqu'elle est une fois déchaînée! Mais nos généreux instituteurs, en hommes supérieurs aux accidens de la vie, ne voyaient dans toutes ces persécutions que la prophétie de leurs succès futurs. Et l'ignominie dont on les couvrait, en mettant à nu l'ignorance et les mauvaises passions des hommes, devenait un nouveau motif qui les pressait de travailler à instruire le peuple. Il n'y avait qu'une instruction chrétienne qui pût rectifier leurs idées et réformer leurs mœurs. Dieu, qui tire le bien du mal, récompensa d'une manière éclatante l'invincible courage avec lequel Alphonse supportait tant d'outrages. Un jour que ce frère vertueux traversait le pont de Bordeaux, dans un temps, où l'on travaillait encore à sa construction, quelques ouvriers employés à porter le mortier se mettent à l'insulter; ils l'entourent comme pour lui fer-

mer le passage, et le forcer à rester exposé à leur risée. Quelques-uns même font mine de vouloir le frapper ; ils approchent leurs poings fermés et couverts de boue jusque sous sa figure dont la beauté et l'intéressante simplicité auraient dû les toucher. Ils accompagnent leurs gestes ignobles de blasphèmes ; l'un d'eux surtout se faisait remarquer par la violence de ses agitations, et par l'audace de ses révoltantes paroles ; c'était un jeune homme que la tournure de ses yeux avait fait surnommer *Horatius Coclès*, dans un temps où l'on voyait un grand nombre d'hommes prendre les noms des Romains, et ce n'était pas ceux qui imitaient le mieux leurs vertus. Il était aussi privé d'une partie de ses cheveux, il les avait laissés sur le champ de bataille, car il avait de fréquentes disputes. Il portait en outre plusieurs signes d'une décrépitude prématurée, fruit ordinaire de la débauche et de l'intempérance. Il se place en face d'Alphonse : tel autrefois le Romain célèbre dont nous venons de parler, s'était placé sur le pont du Tibre en face du roi des Etrusques ; il suit tous les pas du frère et l'empêche de continuer sa route. Alphonse, sans se laisser déconcerter par une si étrange opiniâtreté, lève enfin les yeux et contemple, avec une compatissante douceur, le brutal qui se faisait un plaisir barbare de la peine qu'il causait à un étranger. Alphonse, homme de prières, vous êtes envoyé du ciel, à la suite de l'injure, pour réparer le mal qu'elle fait à ceux qui s'y abandonnent.

Il s'adresse à ce furieux, et dans un langage plein de grâce, il lui dit :

« Pourquoi m'arrêtez-vous ? Le temps que » vous me faites perdre ici, vous l'enlevez à un » malheureux qui attend un secours que je lui » porte. »

Sa voix a je ne sais quoi de doux et d'enchanteur : elle captive cet homme dur et insensible, elle pénètre et remue ses entrailles ; il se sent agité d'une inexprimable émotion ! Il commence à comprendre combien il est injuste et déraisonnable dans ses emportemens ; plein de honte et de dépit, il porte à son tour ses regards intimidés sur le frère, le fixe avec attention et ne peut plus détacher ses yeux de sa belle et noble physionomie. Il est étonné lui-même de son attendrissement ; c'est en vain qu'il cherche à résister au charme vainqueur qui le subjugue ; plus il contemple Alphonse, plus il éprouve un changement intérieur qu'il ne peut définir. Il est troublé par un souvenir vague, un souvenir tout à la fois suave et déchirant ! Il ne sait comment régler les mouvemens secrets de son âme ! L'intérêt et l'affection succèdent insensiblement au délire de la haine, une force irrésistible l'entraîne vers cet inconnu. — D'où êtes-vous, lui dit-il, d'une voix mal assurée ? — D'un petit bourg du midi, non loin de Nîmes, lui répond Alphonse avec calme. — Nous sommes compatriotes, lui répond vivement cet étrange interlocuteur. — Alors, pourquoi insultez-vous votre frère Alphonse ? — A ce mot, ce jeune ouvrier n'y tient plus, il est op-

pressé... Un torrent de larmes inonde ses joues... Je suis Alexis, je suis Alexis! sont les seuls mots qu'il peut prononcer, et les sanglots étouffent sa voix... Par un mouvement involontaire, il allait tomber aux genoux du frère!!! Alphonse le retient entre ses bras, et le presse tendrement sur son cœur!!! Tous les deux demeurent ravis dans des transports d'étonnement et d'effusion. Alexis et Alphonse étaient plus que compatriotes, ils étaient fils des deux frères!

Alexis, revenu des premières secousses de son trouble, regardait le frère avec attendrissement et amour. Vous êtes Alphonse!... lui répétait-il à chaque instant. Ah! que je suis coupable!... que je suis malheureux!!! Ma pauvre mère est morte du chagrin que je lui ai causé... M. de Saint-Hilaire, ce respectable pasteur qui prit tant de soin de notre enfance, vit-il encore, et connaît-il ma honte? Plût à Dieu que l'on ne m'eût pas sitôt arraché de son presbytère!... Je n'ai jamais eu le courage de revenir dans notre pays natal... Mon patrimoine d'ailleurs est tout dévoré... Mon pauvre père y traîne, sans doute, une existence que la douleur et la misère lui rendent bien amère. A ces dernières paroles, la voix d'Alexis se trouble et de nouvelles larmes descendent le long de ses joues flétries; Alphonse lui-même interdit ne pouvait proférer une parole. Mais l'homme sage et profondément chrétien, inébranlable au milieu de tous les événemens de la vie, sait toujours se maîtriser lui-même, et rappeler l'usage de sa raison au milieu même des

plus vives émotions. Ne nous donnons pas plus long-temps en spectacle, dit-il à Alexis, suivez-moi ; vous n'êtes pas dans une condition qui vous convienne ; et peut-être la bonté divine vous a-t-elle ménagé cette rencontre dans des vues de miséricorde ! Vous avez eu le cœur bon, et le trouble où je vous vois prouve qu'il n'est pas encore entièrement dépravé, que vous n'êtes pas encore perdu sans retour !... Suivez-moi...

Alexis confus, silencieux, les yeux baissés, n'osant plus prononcer un mot, obéit à la voix d'Alphonse et le suivit sans savoir où il allait, et sans avoir le courage de l'interroger. O que la vertu a de puissance sur les hommes dès qu'ils peuvent l'entrevoir et la discerner !

Le frère et Alexis étaient déjà à une certaine distance du pont et de la ville, car ils s'étaient éloignés avec intention, lorsqu'Alphonse interrompit le profond silence qui avait succédé à tant et de si vives émotions, et commença la conversation suivante :

Alphonse. — Racontez-moi, Alexis, par quelle suite d'aventures vous êtes arrivé à la position où je vous ai trouvé, et comment un jeune homme aussi instruit que vous est réduit à cet état ? Vous ne l'avez pas choisi par goût et par abnégation : car convenez que vous n'aviez pas la gravité d'un philosophe, et encore moins l'humble douceur d'un chrétien.

Alexis. — Le vice seul a creusé cet abîme sous mes pas : je suis aujourd'hui humilié, non

de ma pauvreté, mais de ma dégradation morale...

Je n'avais plus aucune espérance de retour à la vertu et au bonheur ; voici pourquoi je m'étais retiré dans un pays éloigné ; j'avais cherché à me cacher à tous les yeux et à me dérober à mes propres regards dans la foule d'une grande ville; c'était par vanité, pour fixer l'attention, et surtout pour m'étourdir moi-même que je faisais plus de bruit que les autres.

Alphonse. — Mais quand vous seriez assez malheureux pour vous plaire au déshonnête langage que je vous ai entendu tenir, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer contre un compatriote, un vieil ami, un parent ?

Alexis. — Ah! si je vous eusse reconnu, Dieu m'en est à témoin !

Alphonse. — Vous dirigiez des injures, des menaces contre moi, parce que j'étais faible et sans défense! Est-ce là la conduite d'un homme d'honneur, Alexis? Vous me preniez pour un étranger. Mais, Alexis, un homme peut-il jamais être étranger aux yeux d'un homme lors même que l'on oublierait les saintes maximes de la religion qui nous impose à tous la loi de nous regarder, de nous aimer comme des frères? Vous m'insultiez, Alexis; eh bien! j'étais pénétré de pitié pour vous, et j'aurais voulu pouvoir vous faire autant de bien que vous paraissiez vouloir me faire de mal.

Alexis. — Quand on est aussi infortuné et surtout aussi vicieux que je le suis, la raison est

couverte d'un nuage épais... Tous les principes de conduite sont effacés de l'âme : on se fait une nouvelle manière de penser; ce n'est plus la raison et la conscience qui guident, c'est un penchant impétueux et aveugle qui nous pousse et nous perd.

Alphonse. — Votre repentir, Alexis, peut réparer tous les torts de vos désordres passés.

Alexis. — Oh Dieu! cela est-il possible? Je suis si coupable, si avili à mes propres yeux!

Alphonse. — Jusque-là vous avez cherché le bruit et la confusion pour vivre hors de vous-même; vous avez besoin de repos; je puis, si vous le désirez, vous conduire dans une maison de retraite où vous pourrez vous recueillir, rentrer en vous-même, et retrouver votre primitif amour pour la vertu. Assez long-temps vous avez été en proie aux plus ignominieuses passions, pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein de la miséricorde divine?

Alexis. — Oh! cher Alphonse, pourrais-je, avec mes crimes, terminer ma honte et mes angoisses? ou dois-je continuer de vivre en désespéré...? Grand Dieu! vous êtes clément et miséricordieux... Mais ferez vous que je puisse soutenir jamais l'image affreuse de la mort de ma mère, et de la misère de mon vieux père... Un parricide peut-il encore espérer du repos! O ma mère, si vous viviez, au moins je pourrais essuyer la dernière de vos larmes et obtenir mon pardon!... Mais le chagrin que je vous ai causé a creusé votre tombe, et la mort en rendant

irréparable votre douleur, n'a-t-elle pas prononcé l'irrévocable arrêt de ma condamnation... Il n'est plus, Alphonse, que des peines et des remords pour votre parent !

Alphonse. — L'excès de votre tristesse, Alexis, déjà démontre l'action de la miséricorde dans votre cœur. Non, les douleurs de votre mère ne sont pas irréparables : elle s'en est fait un mérite même aux yeux de Dieu. Les momens si courts des afflictions de cette vie ont produit, pour elle, un bonheur qui ne finira plus. Et qui sait, sur cette terre même, si sa tendresse ne la porta pas à offrir au Seigneur, le sacrifice de ses douleurs pour le salut de son fils...

Alexis voulut en vain essayer de répondre ; ses sanglots étouffés ne lui permirent pas de parler. Il se soulagea en laissant couler ses pleurs par torrens : il n'osait plus porter ses regards vers le ciel, où il commençait néanmoins à placer son espérance. Alphonse apparaissait à ses yeux comme un ange de paix descendu sur la terre pour offrir ses larmes à Dieu.

Il y avait dans la ville de Bordeaux une famille puissamment riche qui employait, en bonnes œuvres, la plus grande partie de ses revenus ; elle exerçait sa bienfaisance surtout en faveur des maisons où les fautes s'effacent par le repentir et la pénitence. Alphonse connaissait très-particulièrement cette chrétienne et respectable famille ; il lui avait si souvent présenté les vœux des mères, les besoins des enfans, les souffrances des pauvres ! il en obtint facilement tous les se-

cours que réclamait la malheureuse position de son compatriote. Riche des bienfaits qu'il avait sollicités, Alphonse eut bientôt procuré à Alexis un saint et charitable asile : ce malheureux jeune homme y arriva, sale, hideux, déchiré, exténué de faim et de fatigues, le corps brisé par les violens et rapides mouvemens de la veille: il avait besoin d'une main secourable, et il trouva des hommes dans le cœur desquels Dieu avait répandu la miséricorde et la compassion.

Alphonse ne laissa pas son ancien condisciple sans lui promettre de le visiter souvent.

En effet, le lendemain, dès qu'il eut rempli tous les devoirs que lui imposait sa mission, il se ménagea un moment pour aller s'entretenir avec Alexis. Il le trouva bénissant le ciel du changement de son sort, et le bénissant plus encore du changement des dispositions de son âme.

Mais on ne se retire pas soudainement, et sans bien des efforts, des profondeurs de la corruption. Il était juste d'ailleurs que les difficultés du retour fussent proportionnées à l'étendue des crimes, et que l'exercice du courage fut égal à l'excès des faiblesses passées. Les tribulations et les combats intérieurs affermissent l'homme dans la vertu : ainsi les vents et les tempêtes attachent plus solidement au sol, loin de déraciner le chêne dont ils agitent la cîme.

Le démon lui-même attentif à la perte des hommes ne se laisse pas arracher facilement une proie qu'il croyait assurée, et sur laquelle il avait

exercé un long empire. Une tentation horrible s'empare d'Alexis : l'énormité de ses fautes et l'image des difficultés qui lui paraissent insurmontables dans la carrière de la pénitence le frappent de terreur, et le font tomber dans un état voisin du désespoir. Après quinze jours d'absence, Alphonse trouva Alexis chancelant, irrésolu ; la crainte du Seigneur n'étant plus modérée par une humble confiance, au lieu de faire sa consolation, ne faisait que son tourment; il se croyait incapable de vaincre ses mauvaises inclinations, et ne se sentait même pas le courage d'oser l'entreprendre. Il était livré à la plus cruelle perplexité ; et devant un doute affreux sur la foi toutes ses résolutions de vertu s'étaient évanouies : telle on voit une fleur qui commençait à s'épanouir aux rayons du soleil, dans les premiers jours du printemps, tomber flétrie sur sa tige, après la gelée d'une seule nuit. Alphonse, semblable à l'ange des espérances célestes, à l'ange des consolations, revint vers Alexis, qui était loin de désirer son retour, attristé par le nouvel état de son compatriote, il le presse de questions, le comble de caresses. Comment résister à tant de bonté? Alexis quoique bien abattu, trouve encore de la douceur dans les paroles tendres d'Alphonse : les vapeurs qui obscurcissaient sa vue semblent se dissiper ; il laisse échapper un accent de doute et d'incrédulité, non toutefois pour s'endurcir dans le crime, mais pour faire connaître que n'ayant pas le soutien d'une ferme espérance, il était difficile qu'il ne

fût pas ébranlé; s'il montrait ses plaies à découvert c'était pour les soumettre à l'action d'une main bienfaisante : ainsi un malade fait entendre une plainte pour réclamer un soulagement à ses souffrances, et pour exciter une plus vive compassion. Souvenez-vous, lui disait Alphonse, de ce que vous avez fait contre celui qui récompense l'homme vertueux et qui punit le méchant, et vous verrez à qui vous devez avoir recours pour obtenir votre guérison. Si vous aviez toujours vécu de manière à ne pas craindre les menaces de la religion, vous ne douteriez aujourd'hui d'aucune de ses vérités. Alexis, la moitié de votre vie est écoulée ; hâtez-vous d'en mettre le reste à profit, et d'effacer vos erreurs par vos vertus.

Alexis. — J'ai traîné mes années dans l'ignominie, je n'ai pu résister aux tentations de la misère et du désespoir ; la religion de mes pères s'est éteinte insensiblement dans mon cœur ; elle n'en a pas été bannie brusquement! sa morale était trop pure pour un homme qui suivait tous ses penchans. Aujourd'hui celui qui voit et connaît tout, sait bien que je n'aime pas mon aveuglement ; mais il ne dépend pas de moi d'en sortir ; les liens du vice enchaînent mes facultés ; je ne puis m'élever au-dessus des sens ; un doute affreux, universel, me jette dans un dégoût et des angoisses que je désespère de surmonter.

Alphonse. — Vous doutez de tout, Alexis ; doutez-vous aussi de mon attachement pour vous.

Alexis. — Oh Dieu !... après ce que vous avez fait !...

Alphonse. — Ouvrez-moi donc votre cœur sans réserve : faites-moi connaître toutes les plaies de votre âme.

Alexis. — Elles sont si honteuses !...

Alphonse. — Un malade, qui veut se guérir, craint-il de déclarer la cause de son mal au médecin qui mérite sa confiance ? Comment voulez-vous que j'adoucisse vos peines, que je calme vos douleurs si je les ignore ?

Alexis. — Interrogez-moi, je ne puis vous rien dire, si ce n'est que tout est confusion, doutes, ténèbres, frayeurs, dans mon âme.

Alphonse. — Sans la foi, les sources de la vie morale sont bientôt taries ; et les lumières de la foi auront bientôt dissipé tous vos autres maux : ne nous attaquons donc qu'à vos doutes. Doutez-vous de l'existence de Dieu?

Alexis. — Dans les plus grands excès de mes désordres, il ne m'a même pas été possible d'en douter. J'ai maudit son existence ; mais je n'ai jamais pu en arracher la croyance de mon cœur.

Alphonse. — Doutez-vous de sa miséricorde ?

Alexis. — J'ai bien pu me croire quelquefois indigne des miséricordes de Dieu, mais je n'ai pu jamais cesser de croire qu'il fût miséricordieux. Je vous dirai plus, la bonté de Dieu est de tous ses tributs celui sans lequel je concevrais le moins son existence ; et si sa miséricorde n'atteint pas tous les hommes, c'est qu'il en est

qui s'arrachent à son action par leur endurcissement et leur opiniâtreté dans le crime.

Alphonse. — Ah ! cher Alexis, si vous croyez à la miséricorde de Dieu, tout n'est pas perdu, car vous ne voulez pas être du nombre de ceux qui s'arrachent à son action par leur endurcissement et leur opiniâtreté dans le vice !

Alexis. — Non : mais on me parle de confession.

Alphonse. — Je vous entends : vous doutez de la puissance, de l'efficacité, peut-être même de l'utilité de la confession, et la répugnance que vous avez à vous soumettre à cette mesure, ne serait-elle pas la cause de tous vos doutes, de toutes vos irrésolutions ?

Alexis — Avec quel art, Alphonse, vous pénétrez dans les profondeurs ténébreuses de ma conscience ; vous exposez mes misères mieux que je n'aurais pu le faire moi-même.

Alphonse. — Vous rappelez-vous les émotions de votre cœur, lorsque nous nous fûmes reconnus sur le pont.

Alexis. — Elles étaient vives et déchirantes !

Alphonse. — Vous me faisiez l'aveu de vos torts, vous les exagériez avec un accent qui me navrait.

Alexis. — Plus j'épanchais mon âme dans la vôtre, plus j'éprouvais le besoin de l'épancher encore.

Alphonse. — Jugez par analogie : la confession vous amène à l'examen, l'examen à la désapprobation, à l'horreur, puis à la fuite du mal :

voici déjà une influence toute naturelle et fort puissante de la confession sur la conduite : je ne parle pas ici du secours de la grâce ; la grâce nous est nécessaire cependant ; et croyez-vous que Dieu nous manque, nous abandonne dans nos besoins ; croyez-vous à la Providence ?

Alexis. — Dieu est le créateur, n'est-il pas aussi le conservateur de l'univers ! je n'ai jamais pu comprendre comment il est des hommes capables de se contredire au point d'avancer que Dieu a créé la terre et qu'il la laisse à son aveugle destin.

Alphonse. — Dieu a donc eu un but en créant la terre !

Alexis. — Autrement l'eût-il créée ?

Alphonse. — L'homme serait-il la seule créature qui ne fixât pas les regards de Dieu ?

Alexis. — Vous ébranlez mon esprit.

Alphonse. — L'homme est petit, il est aveugle, faible, malheureux, et Dieu ne le protégerait pas, il ne lui montrerait pas de loin les joies célestes afin de le soutenir au milieu des tribulations de la terre ! mais l'homme criminel, Alexis, ne sentez-vous pas que Dieu le repousse ?

Alexis. — Le changement du cœur ne suffit-il pas pour laisser à Dieu le libre exercice de sa miséricorde ?

Alphonse. — Ce changement du cœur, s'opère-t-il facilement ?

Alexis. — Ah ! bien difficilement.

Alphonse. — Eh quoi ! c'est quand votre propre expérience vous apprend que votre fai-

blesse a besoin d'un appui, d'un secours, d'une grâce enfin, que vous vous obstinez à les refuser !

Alexis. — Mais je les refuse précisément parce que je doute de leur efficacité.

Alphonse. — Pendant tout le temps que vous vous êtes confessé, quel a été l'état de vos mœurs ?

Alexis. — Elles étaient pures et innocentes.

Alphonse. — Et depuis ?

Alexis. — Et depuis !!! Epargnez-moi la honte de vous dérouler une seconde fois l'histoire de mes monstrueux excès.

Alphonse. — Que vous dit encore ici votre expérience ? L'époque de vos désordres est la même que l'époque de votre fuite des sacremens.

Alexis. — Mais il en est qui se confessent et qui....

Alphonse. — Il en est, Alexis, qui abusent des choses les plus saintes. Ce n'est pas à vous qu'il faut démontrer que l'abus d'une chose ne détruit pas son intrinsèque bonté. La confession d'ailleurs ne rend pas impeccable, il faut encore, pour persévérer dans la vertu, la prière, la vigilance et quelquefois même la mortification.

Alexis. — Comment la mortification !

Alphonse. — Parce que celui qui réprime ses désirs même innocens, n'est pas exposé à suivre ses penchans déréglés ; tandis qu'il n'est pas de crime où ne puisse tomber celui qui obéit à tous les désirs de son cœur.

Alexis. — Oh! Je ne l'ai que trop éprouvé par moi-même. Mais si j'ai vu un grand nombre de personnes se confesser sans changer de conduite, ne suis-je pas en droit d'en conclure que la confession est inutile ?

Alphonse. — Souvenez-vous des temps heureux de notre enfance ; combien avez vous vu, dans notre paroisse seulement, de réconciliations, de restitutions opérées par la confession ? Et dites-moi si une institution qui répare tant de crimes ne peut pas aussi en prévenir quelques-uns ? Ah ! cher Alexis, réparez vos fautes passées par la confession, et vous verrez combien elle vous rendra puissant pour vous en garantir à l'avenir.

Alexis. — O terrible aveu ! ô terrible aveu !

Alphonse. — O terrible aveu! n'est pas ici le nœud de toutes les difficultés ? N'avons-nous pas placé la main sur la plaie ? Ne touchons nous pas la cause secrète de tous vos doutes, de toutes vos objections ? Cher Alexis, décidez-vous à ce terrible aveu, et votre cœur allégé du fardeau qui l'accable goûtera bientôt (1) combien le Seigneur est doux, combien son joug est léger et facile à porter.

Alexis. — Je le goûte déjà !. . Je ne sais quelle douce chaleur découle de vos paroles; elle me pénètre et m'enivre !... Que vous êtes heureux, cher Alphonse ! vous avez toujours gardé la noble candeur des belles âmes ! priéz pour

(1) *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris.*

que je puisse purifier la mienne par l'expiation de la pénitence... Votre vertu pouvait-elle désirer une plus belle récompense que celle que vous obtenez aujourd'hui!... Vous avez subjugué le cœur du plus ingrat des hommes : vos prières et vos conseils ramènent à la vertu le plus vicieux des pécheurs, et vous rappelez au bonheur la plus infortunée des créatures. Les dégoûts m'avaient assez averti de la vanité des plaisirs, il me fallait votre voix pour me faire rentrer dans les sentiers de la justice.

Il y avait déjà long-temps qu'Alexis était secrètement dévoré par les remords d'une conscience déchirée; l'espérance, d'avoir bientôt son âme rafraîchie par la grâce céleste, soutenait son courage. Les agitations du désordre, se disait-il à lui même, me troublent sans interruption (1), elles se prolongeraient sans fin, assurément, au-delà du tombeau, et je serais éternellement privé de la paix avec moi-même, si j'emportais mon péché en mourant. Je vais, si je me confesse, éprouver bien de la honte, il est vrai; mais ma confusion ne durera qu'un instant (2), et un avenir de bonheur s'ouvrira devant mes regards. J'emploierai tous les jours de

---

(1) *Non est pax ossibus meis à facie peccatorum meorum.* Ps.

(2) *Quid times confiteri Domino, qui confitenti bonus est.* August. *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in seculum misericordia ejus.* Ps. Les touchantes paroles : quel cœur endurci n'attendriraient-elles pas si elles étaient profondément méditées?

ma vie à pleurer mes péchés ; mais en les pleurant j'aurai la consolation de penser qu'ils me sont pardonnés, et mes larmes seront adoucies: je sortirai de ce sombre désespoir qui m'aiguillonnait sans cesse, qui me poussait à tant de désordres, et qui m'aurait peut-être déterminé à mourir en furieux. Eh ! n'était-ce pas cette irritation du crime qui m'avait armé contre Alphonse, mon parent, mon ami d'enfance, et le plus vertueux des hommes !

Alexis avait reçu de la nature un cœur noble et généreux, une tête vive, une organisation d'une sensibilité exquise, et très-impressionnable. Il ne pouvait être vicieux ou vertueux médiocrement ; il était né pour les extrêmes. D'un tempérament combustible, d'un caractère ardent, il s'était accoutumé au bruit d'une vie aventureuse, aux variations soudaines de la fortune, et semblait s'être de loin préparé aux bizarreries de sa destinée. Dès son enfance, il avait obtenu, sur ses camarades, l'empire de la force et de l'audace ; il était le général et le protecteur de la petite troupe timide des enfans villageois. Il exerçait son courage par des querelles quotidiennes ; et comme Duguesclin, il ne rentrait jamais chez lui sans être *battant ou battu.* Alphonse, d'un caractère doux et modeste, revêtu d'une mission de paix, n'avait jamais aucune dispute, il inspirait le respect par sa candeur et sa retenue, et nul dans sa paroisse n'eût osé lui manquer. Si quelquefois les enfans des paroisses voisines l'eussent attaqué, il ne se

fût pas défendu, non qu'il manquât de courage et de fermeté ; mais cet aimable et sensible enfant eût craint de faire du mal à ses adversaires. L'œil d'Alexis d'ailleurs veillait sur lui, son bras le protégeait, et malheur au téméraire qui eût osé l'insulter. Il était dans la destinée de ces deux compatriotes de se servir mutuellement de protecteur. Si Alexis fût resté comme Alphonse à l'école de la vertu, il ne fut pas sans doute parvenu au même degré de sainteté, et surtout il n'eût pas eu la même vocation, il y avait une trop grande différence dans leurs caractères. Mais sans aucun doute, il fût devenu un homme très-distingué, lors même qu'il n'eût suivi d'autre carrière que celle de l'agriculture. La rigueur du sort s'était appesantie sur lui ; il était d'autant plus à plaindre qu'il avait vu le bonheur de plus près. Il était l'un de ces douze enfans qui furent impitoyablement forcés de quitter le presbytère de M. de St.-Hilaire, malgré leurs larmes, et celles de ce pasteur. Il était un de ceux que M. de St.-Hilaire avait le plus regretté à cause de ses heureuses dispositions. Lors de sa rentrée dans sa famille, chacun s'empressa de féliciter les parens sur le mérite de leur fils ; c'était même un dédommagement qu'on croyait leur devoir pour les consoler de la disgrâce qui venait de les frapper.

On se propose quelquefois d'encourager les enfans, et par des louanges inopportunes on les perd. En flattant Alexis, on augmenta son orgueil ; il pressa ses parens de l'envoyer au

collége pour y continuer ses études ; ils ne purent résister aux sollicitations de ce fils chéri, qu'ils regardaient déjà comme un prodige ! Ils firent des dépenses pour l'équiper et lui procurer des habits magnifiques et au-dessus de sa condition ; il ne manquait plus que cette circonstance pour porter la fatuité d'Alexis à son comble. L'éclat de ses habits , sa bravoure naturelle , l'agrément de son esprit , le firent rechercher par les jeunes gens les plus dissipés ; il se lia inconsidérement avec tous ceux qui l'abordèrent. Alors il s'opèra une funeste révolution dans l'âme de ce jeune homme. Une envieuse émulation , la vanité , remplacèrent les mouvemens de la nature. Il se comparait aux autres jeunes gens , se préférait à eux ; il fallut recourir aux expédiens afin de se rendre remarquable , et suppléer au génie par le facile talent de la raillerie, du sarcasme : voici Alexis métamorphosé en esprit fort. Il devint un imperturbable persifleur , un frondeur. Il voulut soutenir jusqu'au bout son personnage ; il se trouva trop grand seigneur pour approcher de la chaumière de son père. Il imagina une fictive utilité d'un voyage pendant les vacances : il n'y eut pas de prétextes et d'artificieux mensonges qu'il ne fit valoir pour justifier ses dépenses ; sans jamais s'arrêter , même quand il eut extorqué jusqu'aux dernières ressources d'une famille trop crédule et qui se ruinait pour fournir un aliment aux débauches d'un fils ingrat et dénaturé. Ses parens , guidés par une tendresse

bien mal récompensée, lui faisaient plusieurs visites dans le cours de chaque année. Comme ils portaient sur leurs mains les marques honorables de leurs labeurs, Alexis par les mots de *domestique*, de *laquais*, qu'il articulait avec un art perfide, cherchait à donner le change à l'opinion de ses condisciples, sur la nature de ses relations avec les personnes qui le visitaient.

Ses études terminées, il se persuada qu'il ne trouverait que dans une grande ville un théâtre digne de ses talens et de son génie. Il s'attendait à y fixer tous les regards; mais nul ne fit attention à lui. Jamais il ne sentit aussi bien son néant et sa petitesse. Quand il eut totalement ruiné sa famille par ses folles prodigalités, en vain il eut recours à de nouveaux artifices, pour obtenir de l'argent; en vain il montrait la flatteuse image d'une fortune brillante, d'un riche établissement, d'un emploi aussi lucratif qu'honorable, et qui ne dépendaient plus que d'un léger et dernier sacrifice; en vain il sollicitait sa mère qui avait eu trop tard les yeux ouverts sur la vérité; elle mourut de chagrin, et son pauvre vieux père que ne berçait plus une séduisante illusion, traînait une vie abreuvée de douleurs et de regrets. Alexis fut lui-même réduit à partager les angoisses de sa famille, et à subir dans un morne et stupide désespoir les humiliations de la plus extrême indigence. Ses habits tombaient en lambeaux; il avait négligé, malgré le sage conseil de M. de St.-Hilaire, de prendre un métier; il avait d'ailleurs, toujours regardé

le travail des mains avec un dédain d'autant plus insolent, qu'il était né dans une obscure condition. Il n'osait mendier, il était réduit à mourir de faim. Le Dieu bon et protecteur des malheureux lui ménagea un secours dans une si cruelle position. Un de ses anciens condisciples, l'ayant reconnu dans cette détresse, fut ému de pitié, lui prodigua les premiers secours et lui procura quelques moyens d'exister. Une juste Providence faisait payer à Alexis les plaisirs et l'orgueil dont il s'était si follement enivré. Il s'était vu réduit à coucher sur un lit de feuilles séchées qu'il avait amassées lui-même dans les champs ; et il recevait aujourd'hui le vil pain de l'aumône : eût-il jamais été reduit à cette humiliation, s'il eût été sage, tempérant et modeste ? Son bienfaiteur, du reste, n'eut pas à se repentir du service qu'il lui rendit.

Quelques années plus tard, la France était menacée d'un envahissement général, la patrie en danger faisait un appel à tous ses enfans. Alexis, quoique humilié sous le joug de la misère, était encore resté capable d'un chaleureux élan de générosité. Son bienfaiteur était menacé d'une ruine inévitable. Le soldat qu'il avait envoyé pour lui sous les armes avait disparu, il fallait qu'il abandonna ses affaires et qu'il servît en personne ; Alexis l'apprit, il vint le trouver et lui tint le discours suivant :

« Je sais que votre amour pour la patrie, et
» la désertion de votre remplaçant vous appel-
» lent sous le drapeau. Si vous partez, que

« deviennent votre maison de commerce, votre
» fortune, votre famille ? Moi, je suis libre et
» dégagé de tous liens ; le parti des armes
» serait, pour moi, une carrière, lors même
» que ma reconnaissance ne m'imposerait pas
» le devoir de la suivre. Je pars pour vous ! la
» patrie n'y perdra rien. Vous me connaissez
» assez pour savoir que, sur le champ de bataille,
» nul ne saurait être plus brave que moi. »

Vivement ému par les paroles et plus encore par la générosité d'Alexis, le jeune négociant le conduit chez lui, le comble de caresses et d'honneurs. Lorsque le moment du départ fut arrivé, il le recommanda à plusieurs officiers de ses amis et parvint à le faire nommer au grade de sergent. La destinée de la France changea, Alexis fut envoyé à Cayenne. Son humeur inégale, la fougue de son tempérament méridional, son besoin d'émotions vives, ne lui permirent pas de supporter le calme du voyage. La traversée n'était pas encore finie, que son arrogance et son insubordination l'avaient fait dégrader et réduire au rang de simple soldat. Au bout de quelques années, il fut licencié, et revint en France plus pauvre qu'il n'était quand il la quitta. Ses protecteurs étaient morts, ruinés ou absens. Il traîna, comme il put, sa misérable existence semée d'aventures tantôt sérieuses tantôt burlesques Plus il avait voulu s'élever, plus il se voyait rabaissé ; et pour vivre il fut obligé de solliciter la place de jardinier dans une communauté de religieuses. Reçu dans ce pieux

asile, il s'y conduisit pendant les premiers jours, en homme modeste et dévot ; mais il revint bientôt à ses anciennes habitudes ; un langage plus qu'énergique, révéla l'ancien soldat et le vieux marin : quelques jurons articulés à de longs intervalles d'abord, puis répétés fréquemment, et d'un ton de voix bien remplie, résonnaient avec un foudroyant éclat sous les voûtes sonores des vastes galeries du couvent, et allaient faire tressaillir les religieuses de peur, et les troubler dans leurs ascétiques occupations. Ce saint et timide troupeau tremblait, fuyait, revenait, s'isolait, se rassemblait, se prosternait, priait, gémissait, et eut volontiers pris la fuite pour échapper aux coups de tonnerre d'Alexis. Tel, sur le mont Hymette, un essaim d'abeilles s'assemble, bourdonne long-temps autour de la ruche, s'envole enfin, et va au loin chercher un coteau fleuri lorsque le frelon grondeur et malfaisant est venu habiter dans leur demeure que le goût, l'art et la délicatesse leur rendait si délicieuse.

Sorti de ce dernier asile, Alexis ne sut plus que devenir ; et pour ne pas mourir de faim, il se résigna à servir les maçons sur le pont de Bordeaux. Dans cet état de misère, l'orgueil le dominait encore, puisque ce fut l'orgueil qui le porta à mettre tant d'affectation dans les outrages qu'il faisait à Alphonse lorsqu'il en fut si heureusement reconnu.

Alexis vivait tranquille et heureux dans la maison de retraite. Comme un pilote expéri-

menté, qui a jeté l'ancre au milieu des torrens, craint toujours que son frêle esquif ne soit emporté par la violence d'un courant, Alphonse tremblait sur l'avenir incertain d'Alexis ; il lui faisait de fréquentes visites, et n'omettait rien de ce qui pouvait consolider l'œuvre de sa conversion. Alexis lui parlait avec confiance ; son esprit était mobile et léger, mais son cœur était invariable dans ses sentimens de reconnaissance. Quoiqu'il eût subi bien des humiliations, il n'avait rien perdu de sa vivacité naturelle, il avait un esprit fin, délicat, orné de mille connaissances diverses acquises dans le cours de ses études et de ses voyages : lors même qu'il était jardinier dans le couvent, il lui arrivait par fois de corriger les devoirs des jeunes pensionnaires, et tout le monde était surpris du mérite de leurs compositions. La surprise ne fut pas moins grande quand les jeunes élèves eurent déclaré que le jardinier était l'auteur de ces petits chefs-d'œuvre littéraires ; car il n'avait dans son extérieur rien qui annonçât l'homme élégant et instruit.

Avant de le laisser, Alphonse voulut approfondir avec lui toutes les questions sur lesquelles Alexis aurait pu élever des doutes plus tard, afin de le rendre inébranlable dans les sentiers de la justice ; jusque-là, semblable aux aveugles, dont il est parlé dans l'évangile, qui voyaient les arbres comme des hommes ambulans, parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de rectifier par l'expérience le sens de la vue, Alexis voyait les

vérités de la religion d'une manière un peu confuse. Ils parcoururent ensemble presque tous les points les plus importans de la religion. Les réflexions d'Alphonse amenèrent Alexis à penser comme lui et le consolidèrent dans la foi. On composerait un traité intéressant de théologie en imprimant leurs conférences ; car Alphonse était aussi profondément savant qu'il était modeste ; et il réforma les idées de son ami, non-seulement sur la religion, mais sur l'humanité, comme le prouve le dialogue suivant, le seul que je citerai.

Alphonse. — J'ai retrouvé un condisciple, un ami, un parent ; combien ne dois-je pas me féliciter de notre rencontre ! J'avais cependant lieu de craindre qu'elle ne me devînt funeste : vous me poursuiviez de près ; et qui eût pu prévoir les excès auxquels vous vous seriez porté contre moi.

Alexis. — Je n'avais point en commençant une mauvaise intention, mais on s'excite au mal par le mal que l'on fait !.... Puis, il me semble que ma haine pour votre personne croissait de tout le mépris que les autres font de votre profession.

Alph. — Un homme de cœur, Alexis, agit-il par les inspirations d'autrui ? Cela ressent une indigne servilité. La moralité de nos actes dépend du jugement que nous en portons nous-mêmes, et non du langage confus des passions étrangères. Si vous eussiez consulté votre conscience, que vous eût-elle conseillé ?

Alex. — Ma conscience m'eut crié avec l'évangile : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne*

voudriez pas que l'on vous fît ; mais vous savez qu'il est si difficile d'avoir le rare courage de résister à l'impulsion générale.

Alph. — C'est précisément ce rare courage qui distingue l'homme d'honneur, de cette foule mobile et dégradée toujours prête à servir d'instrumens aux plus iniques passions. Des expressions semblables à celles que vous avez employées contre moi, avaient souvent frappé mes oreilles en passant sur le pont, mais je ne croyais pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un homme qui a reçu de l'instruction.

Alex. — Je blâme aujourd'hui ces expressions ; mais jeté dans la foule du peuple, je devais agir en homme du peuple.

Alph. — Je vous arrête ici Alexis : s'il n'est permis à personne d'être injuste à l'égard d'un seul individu, il l'est bien moins encore de l'être à l'égard d'une nombreuse collection d'hommes. Le peuple est clément, généreux, compatissant quand il est livré à son propre sens ; s'il s'abandonne quelquefois à des excès, c'est qu'il est abusé. Respectez votre espèce, et surtout respectez la classe dont vous sortez, aussi bien que moi. Le peuple est cette immense réunion d'hommes qui compose la grande famille humaine. Et vous osez ici l'assimiler ou la confondre avec quelques hommes abjects et corrompus. Ces hommes dégradés sont si peu de chose, que quand ils ne seraient pas au monde, il n'y aurait pas un grand vide; seulement les familles seraient plus heureuses, et les états plus tranquilles.

Si cette portion gangrenée de la société donne du scandale, combien le véritable peuple ne donne-t-il pas d'exemples d'honneur, de probité, de désintéressement? Souvenez-vous de vos aïeux et des miens, jugez par leurs vertus, des vertus du peuple. Le peuple est trop digne de nos respects, pour que nous puissions associer son nom sacré à tous les avilissans désordres que nous avons à déplorer. Prenez-y garde, une accusation d'une nature aussi grave, tendrait à faire naître, dans des circonstances données, ou du moins à justifier des lois tyranniques, des lois d'exception.

Alex. — Je conviens que j'ai eu tort, et que c'est profaner le nom du peuple que de le faire intervenir dans des actes aussi désordonnés. J'ai voulu dire que l'on avait si bien accrédité dans le public les inculpations dirigées contre vous que j'ai cru être en droit aussi de manifester ma désapprobation, et de montrer ma sympathie pour cette portion du public qui vous accuse et vous blâme.

Alph. — En vérité, Alexis, le parti que vous protégiez devait être glorieux d'avoir un défenseur de votre mérite! Il vous allait bien de vous constituer le vengeur de la morale!... Mais si les inculpations dirigées contre notre institut sont des reproches que l'envie toute seule a formés, quel motif, et quel intérêt surtout, pouviez-vous avoir, vous homme du peuple, à sévir contre des hommes qui n'ont d'autre mission que

celle de travailler à l'instruction des enfans du peuple ?

Alex. — Je conviens de la justesse de vos réflexions, mais les reproches, dirigés contre vous, avaient tant d'échos qu'il n'était guère possible que je n'en fusse ébranlé.

Alph. — O Alexis ! sont-ce d'après des inculpations et des injures sans fondemens qu'il faut juger les hommes? Ne savez-vous pas que l'envie souvent cherche à déverser la haine et le mépris sur celui qui est digne de tant de respect et de reconnaissance ? Le divin fondateur de notre religion nous en donne une éclatante preuve.

Avez-vous oublié les leçons de M. de St.-Hilaire ? Il nous apprenait à ne procéder que par expérience, afin de dégager nos jugemens de toute prévention ; et il voulait que tous les faits fussent soumis à un examen scrupuleux, avant qu'on se permît de les apprécier.

Alex. — Ceux qui m'ont arraché des mains de M. de St.-Hilaire, répondront devant Dieu de tout mon malheur. Si vous soumettez, Alphonse, la nature de leur acte à un examen attentif et scrupuleux, je doute que vous puissiez y trouver les élémens d'une bonne action.

Alph. — Je vous disais, Alexis, qu'il fallait être circonspect dans les jugemens que l'on portait sur les hommes, et qu'une calomnie, dans des circonstances données, provoquait des lois oppressives. Supposez que les législateurs, qui ont privé M. de St.-Hilaire de l'avantage de vous instruire, se soient laissé impressionner par

des hommes qui jugeaient M. de St.-Hilaire à la manière dont vous me jugiez moi-même sur le pont ; une fois convaincu que M. de St.-Hilaire était d'un caractère à inspirer la méfiance, pouvaient-ils lui confier un droit dont il eût abusé ? Ces préventions vous ont privé, vous et tant d'autres, d'un bonheur infini. Et ne vous faisiez-vous pas l'écho, vous, des préventions qui plus tard auraient pu provoquer des mesures qui eussent aussi privé, de l'instruction et de la moralité que nous leur donnons, une multitude d'enfans de votre classe ? Jugez, par votre propre position, combien cela serait malheureux pour eux. Et cela ne serait-il pas injuste pour nous ? Car, croyez-vous que les injures, que l'on reçoit, prouvent qu'on les mérite ! Celles que j'ai reçues de vous, que prouvent-elles ?

Alex. — Oh ! ma douleur profonde ne vous décèle que trop, qu'elles ne prouvent que ma méchanceté.

Alph. — Il serait facile cependant, Alexis, de pousser bien loin ce raisonnement. Si, instruit comme vous l'êtes, vous aviez épousé sans raison, ou plutôt contre toute raison, des préventions de haine contre nous, quel jugement porteriez-vous sur la nature des préventions d'un grand nombre d'hommes aussi malheureux et beaucoup moins éclairés que vous ?

Alex. — Mais ces préventions partent de plus haut : elles descendent pour ainsi dire des hommes élevés, sur la foule composée d'hommes comme moi.

Alph. — Si vous eussiez été favorisé de la fortune, Alexis, et que vous eussiez continué d'avoir, dans vos habits, un goût prononcé pour le luxe, assurément vous auriez paru un personnage distingué, à la foule composée d'hommes comme vous.

Alex. — Non. La dissipation et les illusions de l'orgueil m'eussent encore plus aveuglé.

Alph. — Quel prix peut donc avoir l'opinion d'hommes comme vous étiez, et comme vous avouez que vous eussiez été dans une autre position ? Est-il juste, Alexis, que l'honneur d'un homme de bien soit à la merci de la brutalité du premier venu ?

Alex. — J'ai été injuste, j'ai été barbare, d'autant plus barbare que j'ai trouvé, dans l'homme que je persécutais, le cœur d'un ami dont j'étais indigne. Celui que j'eusse peut-être perdu dans mon brutal aveuglement, est devenu mon sauveur ! Le sentiment de ma monstrueuse lâcheté, me presse de chercher le pardon devant le tribunal de la péuitence.

Alph. — Puissiez-vous bientôt éprouver toutes les consolations qui l'accompagnent.

Alex. — Oh ! cher et vertueux Alphonse, quand et comment pourrai-je récompenser....

Alph. — Dieu met un prix trop haut au bien que l'on fait aux hommes, Alexis, pour que vous puissiez payer celui que vous croyez avoir reçu. Priez Dieu pour moi, c'est lui-même qui veut être notre récompense ; et l'on avilit le bien que l'on fait quand on en espère une autre rétribution.

LIVRE HUITIÈME.

LPHONSE, plein d'indulgence et de miséricorde pour les pécheurs ; plein de tendresse et de soin pour les malheureux sollicitait pour les uns les bienfaits des hommes, et portait pour les autres ses vœux aux pieds du Très-Haut. Tantôt il soulageait les misères , relevait les courages abattus , tantôt prosterné devant les autels il priait le pasteur spirituel et souverain de réunir par la justice tous les hommes dans le même troupeau Et les œuvres de charité , loin de lui faire sacrifier ses devoirs, ne diminuaient en rien son zèle d'instituteur.

Le monde est un lieu de combat pour les élus, le pur froment de Jésus-Christ ne s'y prépare pas toujours , comme du temps de saint Polycarpe , sous la dent meurtrière du lion ; mais , dans tous les temps , il doit être purifié par les agitations , comme l'or par le feu. Aussi bien que l'homme , la vertu ne naît que dans la douleur : l'aurore du jour brille sur la rosée des

champs, et l'espérance du ciel rayonne sur les larmes des humains, la Religion ne féconde que les âmes qui en sont abreuvées. Généreux Alphonse, marchez d'un pas ferme et rapide, dans les sentiers étroits de la justice et de la charité, revêtez-vous de peines et de tribulations, comme le voyageur se revêt de son manteau ! Les humiliations extérieures n'atteignent jamais le vrai fidèle ; il reste calme et inébranlable au milieu des orages ; il se réjouit dans l'épreuve et dans la douleur ; il y découvre les signes infaillibles de sa prédestination L'homme ne se plaint que parce qu'il est aveugle ; il ne voit pas que tout passe, que tout ce qu'il aime lui échappera sur la terre. Il ne s'attache qu'à des biens qui fuient comme une ombre légère ; le Chrétien sincère n'a d'amour que pour l'impérissable beauté de Dieu ; capable également de cueillir la palme du martyre, ou de suivre à pas lents le Sauveur dans la route du Calvaire.

Les disciples de la croix craindraient-ils la mort ? Le séjour du ciel est l'objet de tous leurs désirs (1). La pauvreté ? les uns se l'imposent volontairement, les autres la supportent avec résignation, et tous usent des biens comme n'en usant pas. Les humiliations ? l'humilité est le fondement de l'édifice du salut. Les mauvais traitemens ? ils réduisent eux-mêmes leurs corps en servitude (2) pour conquérir la précieuse

(1) *Cupido dissolvi et esse cum Christo.* Saint Paul.

(2) *Castigo corpus meum et in servitutem redigo..... ne.... reprobus efficiar.*

liberté des enfans de Dieu. Y aura-t-il jamais une force égale à celle des Saints ? O monde ! avec quelles armes prétends-tu combattre de pareils hommes ? Admire en silence leur courage ; il produit, au milieu des larmes, une vertu qui sauve le monde et ne lui cause aucune douleur.

Le siècle frémit en voyant des hommes qui portent sur leur corps les symptômes de la mortification et de l'humilité. Où se trouve cependant la véritable vertu, si ce n'est dans la force d'une volonté qui triomphe de toutes les passions, de tous les intérêts ?

La vertu se trouve-t-elle dans ce courage barbare qui incendie les villes, qui ensanglante le sol, qui dévore l'espèce humaine, et qui ne fait couler que des flots de sang et de larmes ? Se trouve-t-elle dans les perfides combinaisons d'une froide et cruelle politique qui ne voit son triomphe, qu'où l'humanité voit sa honte, dans l'oppression des peuples ? Se trouve-t-elle dans le courage d'Alexandre, lorsqu'il prend les villes, qu'il gagne des batailles, qu'il s'abandonne, après la victoire, aux plus monstrueux excès avec ses généraux ? Se trouve-t-elle dans Pierre-le-Grand qui soumet des empires et qui ne peut soumettre les emportemens de son sauvage caractère ? Je vois cependant des traits d'une sublime vertu dans Alexandre et dans le czar. Alexandre, prévenu qu'on l'empoisonne, regarde Parménion, et avale le breuvage qu'on lui présente. Oui, Alexandre, quand il place sa foi dans un homme, est sublime ! Qu'est donc le Chrétien quand

il place sa foi dans son Dieu ? Que fut Abraham prêt à immoler son fils ! ! ! La vertu se montre encore dans les regrets de Pierre-le-Grand qui se désole, après avoir vaincu le monde, de n'avoir pu se vaincre lui-même ! L'homme grand et vertueux est celui qui sait enchaîner ses passions, élever ses convictions jusqu'à la foi, qui fait son devoir, suit sa raison, sa conscience, et se tient dans l'ordre dont rien ne peut l'écarter. C'est saint Louis dans l'esclavage, saint Vincent de Paul dans les chaînes ; c'est l'abbé de La Salle s'oubliant lui-même pour servir l'humanité ; c'est Alphonse toujours calme au milieu des tempêtes.

L'esprit de parti souffle, de toutes parts, le mépris et l'horreur des frères. Il déchaîne les passions des grands et du peuple. Les enfans qui fréquentaient l'école d'Alphonse pouvaient-ils avoir assez de force et de constance pour résister à l'entraînement général ? Les uns appartenaient à des familles sans mœurs et sans conduite ; les autres étaient témoins du mépris que l'on affectait pour leurs instituteurs : les croyant sans crédit et sans autorité, ils ne conservent pour eux aucun respect, aucune soumission. Jusque dans le lieu saint et pendant la célébration du sacrifice redoutable, ils montraient une insubordination, une dissipation telles que les honnêtes gens en étaient profondément affligés. Quel remède à un mal de cette nature ? Et que faire dans une conjoncture aussi dificile ? Quel parti prendre ? Tolérer ce désordre, ou le

combattre, offrait des conséquences si dangereuses qu'il n'y avait que trop à balancer sur le choix. Si l'on sévit avec prudence même et modération, les astucieux ennemis des frères, en profiteront pour soulever la haine contre eux et exposer leur vie aux plus éminens périls ; qui ne sait que, dans la lie du peuple des grandes cités, il s'y trouve toujours des hommes dont la rage et l'aveugle fureur est facile à exciter, et qu'une fois exaltée elle ne connaît plus de bornes ? En devenant faciles, les frères pouvaient se rendre plus supportables et obtenir une apparence d'autorité : mais à quoi eût servi une autorité qu'ils n'auraient gardée qu'en fomentant des vices qu'elle devait corriger ? L'alternative était difficile. Alphonse ne s'aveuglait pas sur le danger de sa position. Il comprenait que de l'issue de cette critique position, dépendait le sort de son institut dans une des premières villes du royaume. Le moyen de bien conduire les hommes, c'est de les bien connaître. Alphonse en avait fait une étude particulière ; il descend de nouveau dans les profondeurs de son propre cœur pour l'interroger encore sur les secrets de la nature humaine : ses lumières ne lui suffisent pas : confondu devant la majesté divine, il implore celles du ciel :

« Esprit-Saint, dont le souffle vivifie les créa-
» tures et renouvelle la face de la terre, c'est
» dans ce temps que j'ai besoin de votre secours !
» Du haut des cieux, vous contemplez le mou-
» vement perpétuel qui nous agite Les enfans

» paraissent petits et faibles aux yeux des mor-
» tels ; ils doivent, cependant, devenir les dé-
» positaires de toute la puissance terrestre ; c'est
» par eux que tout change ici-bas : les principes,
» les notions du bien et du mal, les idées du
» juste et de l'injuste, les appréciations de la
» morale d'où vient la mort ou la vie des em-
» pires. Vous pénétrez toutes nos misères, ô
» Esprit créateur ; animez mon courage, écoutez-
» moi, heureux si je puis adoucir l'horreur de
» nos maux en travaillant sous votre inspiration. »

Il s'adressait à la Vierge Marie, à saint Joseph, les protecteurs de l'enfance ; à Dieu le Père.

« O Dieu, s'écriait-il, permettrez-vous que
» ces enfans si chers à votre cœur, et auxquels
» vous promettez le royaume des cieux, devien-
» nent des objets de malédictions ? Quelle af-
» freuse révolution s'opère dans les mœurs !
» L'âge même de l'innocence est devenu déter-
» miné dans le crime.

« Morale du monde, exemples du vice,
» n'avez-vous pas exercé assez votre désolante
» action ! ô Dieu, donnez-nous le moyen de
» vous ramener ces petits enfans : vous les ché-
» rissez, vous les appelez à vous. »

En prononçant ces paroles d'amour, il était attendri comme une mère qui porte son premier regard sur l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. Soudain, éclairé d'une pure et vive lumière, rempli de confiance et d'un enthousiasme qu'il a puisé dans le ciel, il revient dans l'école

où était cette indocile multitude. « Laissez, » laissez, dit-il, ces petits enfans venir à nous : » nous les gagnerons à Dieu, à la vertu. » Il parle avec un geste, avec un accent, avec des yeux qui font passer, dans les âmes de ceux qui l'écoutent, l'ardeur dont il était inspiré. Chaque jour, Alphonse enflammait davantage ses jeunes élèves ; il fait naître dans leurs cœurs, des sentimens d'affection, de générosité, de reconnaissance ; sentimens si doux à nourrir, si féconds en heureux résultats ! Les enfans communiquent ces bonnes dispositions à leurs parens. Les bénédictions, les louanges, les actions de grâces, remplacèrent les cris et les vociférations d'une haine aveugle et inique Contenus dans les limites du devoir par les chaîne de l'amour et de la confiance, ces fortunés enfans devinrent la consolation de leurs familles et la gloire de leurs instituteurs ; arrivés à l'âge viril, ils furent l'exemple de la société ; laborieux, fidèles, tempérans, honnêtes, modestes. Oh ! que leur sort fut différent du sort des hommes privés des avantages d'une éducation chrétienne !

Une autorité qui n'est due qu'au respect et à l'affection, s'exerce sans rigueur et sans obstacle : Alphonse, transporté de joie, se plaisait au milieu de ses nombreux enfans comme le vigneron entre les rameaux fleuris d'une jeune vigne. Rien n'était plus admirable que la bonne tenue de sa maison : on y voyait mille enfans soumis, dociles, gais, modestes, appliqués et studieux, tantôt réunis dans une vaste enceinte, tantôt

divisés par groupes dans plusieurs appartemens, mais toujours obéissans au moindre signe. Le plus léger mouvement sans paroles, sans discours, faisait agir cette multitude comme si elle eût été animée d'une seule âme.

Entreprendrai-je de faire ici la description de la régularité de tous les exercices de ces écoles et de l'Intelligence qui y préside? Je sens ma plume trop faible pour tracer un pareil tableau! Je me borne à dire, à mes lecteurs, entrez quelquefois dans ces établissemens de l'abbé de La Salle, pénétrez-y à la suite de vos enfans, et jouissez du spectacle le plus touchant, le plus magnifique, peut-être, que vous ayez jamais vu.

Les noires calomnies, que les ennemis des frères avaient eu la méchanceté de répandre, tournèrent à leur honte et augmentèrent la vénération qui était due à ces sages instituteurs. Plusieurs personnes honnêtes s'étaient laissé prévenir, elles se repentirent d'avoir ajouté foi si légèrement et avec si peu d'examen à des inculpations dirigées contre des hommes qui supportaient avec une héroïque patience, l'outrage et l'injure, et qui pratiquaient si fidèlement ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible dans le joug du Christianisme.

Dieu avait allumé dans l'âme d'Alphonse ces divines ardeurs qui font des miracles de vertu. La discipline et l'ordre régnaient dans une des plus nombreuses écoles du royaume; la population de cette grande cité était pénétrée de

reconnaissanne pour l'homme modeste qui avait opéré ce prodige : la réforme de mœurs faisait renaître le bonheur domestique. L'onde pure est moins rafraîchissante pour le voyageur fatigué, que la religion pour le cœur ulcéré de l'homme ; l'onction de la grâce, comme un baume précieux, se répand sur ses plaies et les cicatrise.

Alphonse goûtait les plus pures et les plus chastes délices, il rapportait au Seigneur toute la gloire d'un aussi heureux changement. Il cachait, sous les formes les plus douces, le caractère le plus ferme ; et la Providence qui voulait lui faire acquérir le mérite des Saints, lui réservait encore de bien cruelles épreuves.

Il fut envoyé à Troyes où l'attendaient des combats plus dangereux que ceux qu'il avait eus à soutenir jusqu'à ce jour. Quand donc, grand Dieu, le règne si doux de la vertu sera-t-il universel ? Il y trouva des hommes qui savent cacher leurs sentimens au fond de leur cœur, des hommes rusés, de ces hypocrites sournois aux manières doucereuses qui, d'un air timide, et dans un langage mielleux, viennent semer sourdement des bruits odieux contre ceux dont ils ont résolu la perte ; les mots d'humanité, de lumières, de progrès se trouvent incessamment sur leurs lèvres ; ce sont, dit Jésus-Christ, *des hommes qui dévorent les maisons des veuves* ; ils couvrent si bien leurs vices du masque de la vertu : tel on voit le ciel se réfléchir sur la surface polie d'une mer perfide qui recèle dans son sein des écueils d'autant plus redoutables qu'ils

sont inaperçus : tels, encore, on voit des abîmes recouverts d'une neige épaisse, engloutir l'imprudent voyageur qui n'a pas une connaissance parfaite des sentiers étroits et périlleux du pays qu'il parcourt. Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert, elles prennent le masque de la sagesse et de la piété pour nous surprendre. La race pharisaïque, foudroyée par les austères vertus de saint Jean-Baptiste dans le désert, et plus encore par les paroles de Jésus-Christ, s'est perpétuée dans les ténèbres d'une obscure généalogie. Eh ! qui pourrait dire les piéges adroits, les astucieuses embûches tendues à l'innocente simplicité d'Alphonse ? Mais si Dieu, dans les profondeurs de ses desseins, souffre que ses élus soient persécutés, il veille toujours sur leur salut avec une tendre sollicitude, et il ne permet pas que les méchans puissent jouir constamment de la coupable gloire d'opprimer les fidèles. L'hypocrite peut-il, avec quelque fondement, espérer de tromper toujours ? Souvent son affectation seule le décèle ; tôt ou tard on est démasqué quand on ne soutient point, par de solides vertus, l'empressement du zèle que l'on étale. Même pour usurper les éloges et les respects du monde, l'hypocrisie est un mauvais calcul. Haïe du ciel, méprisée de la terre, en dépit de toutes ses sourdes menées, elle n'a guère d'autre issue que la honte et la défaite.

Vous, généreux Alphonse, poursuivez votre but avec toute l'intrépidité de la vertu ! Qu'avez-vous à redouter dans la lutte ? Le sang des

Apôtres coule dans vos veines, ils ont triomphé de la rage de l'enfer, de la puissance des tyrans, de l'erreur des nations, de la ruse et de la férocité ; ils ont triomphé des Néron et des Julien ; vous triompherez des efforts de vos artificieux ennemis. Que craignez-vous ? Ils travaillent pour obtenir des hommages (1), vous travaillez pour glorifier le créateur ; ils sont guidés par un motif d'orgueil, vous êtes animé par l'amour de l'humanité ; ils aspirent à leur propre gloire, vous aspirez à celle de la religion et de la patrie ; ils veulent être loués, vous voulez faire louer Dieu. Ils sont assujettis aux embarras du siècle et de l'ambition, la pratique et le vœu de pauvreté vous dégagent de ces vaines sollicitudes. Si vous vous sentez chanceler, si des attaques toujours incessantes et dont vous ne prévoyez pas le terme, jettent dans votre âme les angoisses de la terreur, portez vos regards sur votre magnanime fondateur ; rappelez-vous ses croix, ses combats, son inébranlable constance : les nobles exemples du maître animeront le courage du disciple. Alphonse, en effet, exalté par les grandes pensées des peines et du triomphe de l'illustre fondateur de l'ordre, soutenu par la grâce du ciel, paraissait un ange plutôt qu'un mortel sur la terre.

Ses ennemis avaient si bien réussi à accréditer la calomnie, et à envenimer les préventions,

---

(1) *Omnia verò opera sua faciunt ut videantur ab hominibus*. Math. XXIII, v. 5.

qu'il se vit abandonné de tout le monde ; ses écoles étaient désertes ; son existence compromise par la détresse. Il se recueille en lui-même, et place son espérance dans le Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt les champs de fleurs :

« Béni soyez-vous, disait-il, ô mon Dieu, qui » n'avez pas méprisé ma bassesse.

» Solitaire, au milieu d'une ville, comme les » Paul, les Antoine et les Pacôme l'étaient au » milieu des déserts, vous m'avez, comme à eux, » envoyé ma nourriture de chaque jour.

» La sainte tristesse de la pénitence purifiera » mon âme, et le champ, que vous m'ordonnez » de cultiver, deviendra fertile, quand mes larmes » l'auront suffisamment arrosé. »

Alphonse, après tant de résignation, vit, en effet, s'ouvrir sur lui la main paternelle du Dieu bon et clément qui n'oublie jamais ceux qui le servent. Et ses consolations furent grandes comme l'avaient été ses épreuves. Une foi vive l'avait placé au-dessus de toutes les craintes humaines; mais cette foi elle-même lui faisait désirer d'étendre les bienfaits et d'agrandir le règne de la religion parmi les hommes : la ruse et l'adresse, mises en jeu par je ne sais quelle infernale passion, avaient frappé de stérilité toutes ses tentatives ; ses travaux avaient été vains, ses efforts inutiles. Que les desseins de l'Etre éternel sont impénétrables ! Lui est-il plus difficile de faire sortir le bien de l'abîme du mal, qu'il ne lui fut autrefois de tirer le monde du néant ! Il est de ces retours soudains, de ces événemens subits

qui changent la destinée humaines. L'ennemi le plus redoutable des frères, celui qui avait le plus puissamment contribué à la ruine totale de leur crédit, et qui avait si habilement dirigé les coups qu'il leur avait portés dans l'ombre, conduit par une feinte compassion, ou plutôt par le souffle mystérieux de celui qui dispose les hommes et les choses pour l'accomplissement de ses vues (1), vint un jour faire une visite à Alphonse ; étonné de la majesté de son maintien, du calme de sa physionomie, il lui dit :

« Comment pouvez-vous porter dans vos traits » l'expression du bonheur, au milieu des raisons » si puissantes que vous avez de vous affliger ? » Je connais votre mérite, et j'étais venu vous » offrir quelques consolations ; mais à peine pa- » raissez-vous en avoir besoin. »

« Le bonheur, dit Alphonse, prend sa source » dans le témoignage de sa conscience et non » dans le succès de ses entreprises. Le maître » que nous servons ne nous demande compte » que de nos bonnes intentions : et d'ailleurs, » croyez-vous que la détresse soit comme le re- » mords, qu'elle ne laisse jamais aucun repos à » l'âme ? »

Attéré par ces dernières paroles, comme s'il se fût cru dévoilé ou du moins deviné, cet interlocuteur arrangea comme il put ses idées dans son esprit, et cherchant à dissimuler son trouble, il

---

(1) *Disponit allinget ergo à feru usque ad finem fortiter, et omnia suaviter.* (Lib. sap. c, VII.)

tente de persuader à Alphonse qu'il devait abandonner son projet.

« Les humiliations et les disgrâces qu'attire » l'exercice de la vertu, peuvent-elles en éloigner » le vrai chrétien ? lui répondit Alphonse. Et » notre divin Sauveur abandonna-t-il le plan de » sa religion, parce qu'il fut persécuté par les » pharisiens ? Raisonnons ici, non pour nous » abuser, mais pour nous éclairer. Que désire le » vrai chrétien ? Plaire à son Dieu : la volupté » pure, le vrai contentement ne se trouvent qu'en » Dieu. Dieu est la source inépuisable de tout » bien, il peut remplir tous les désirs de l'homme. Il n'y a donc jamais aucun trouble dans » l'âme du vrai fidèle : par exemple, je suis loin » de porter envie à votre félicité ; n'êtes-vous pas » mon frère ? Votre bonheur, loin d'exciter ma » jalousie ne ferait qu'ajouter au mien. L'enfer, » au contraire, et toutes ses angoisses se trouvent au fond des cœurs rongés d'envie, d'avarice, ou d'orgueil. Les illusions d'une fausse » prospérité ne parviendront jamais à délivrer » les hommes des fureurs d'une conscience vengeresse. »

Ces paroles, comme un glaive à double tranchant, pénètrent celui auquel elles sont adressées ; il sent ses genoux se dérober sous lui ; il reste anéanti, immobile ; son âme bouleversée est dans un trouble universel : il ne peut plus soutenir le regard perçant d'Alphonse, il le fuit : mais, comment échapper à l'impression de ces paroles d'une désespérante vérité ? Où fuir, pour

ne pas se retrouver en face des vives images de son crime? Dans les ténèbres! Il n'y trouve que l'horreur. Où trouvera-t-il le repos? Il n'existe pas de repos pour l'impie. Portant sans cesse l'aiguillon de sa conscience, comme Caïn le signe de sa réprobation, il ne sait quel funeste poison déchire et brûle ses entrailles. Qu'ai-je fait? se demande-t-il à lui-même d'une voix demi-haute, et presque articulée? J'ai persécuté le juste!.... Je me suis opposé à l'accomplissement des desseins de Dieu!.... Sous les dehors trompeurs d'une fausse vertu j'ai étouffé le germe du bien. C'est moi qui ai empêché que le pain d'une saine doctrine soit distribué aux petits enfans; j'ai assumé sur ma tête coupable la responsabilité de leur perte, de leur immoralité: en présence de tant de crimes dont la société gémit et dont l'humanité a honte; en présence des meurtres, des vols, de tant de coupables industries; en présence des parricides!..... (1) crimes qui tous nous signalent l'absence d'une éducation morale; j'ai eu l'épouvantable courage de paralyser, par des mensonges, par des moyens indignes et déloyaux, les efforts d'hommes qui ont reçu la mission de réformer les mœurs! O Dieu! est-il du repos pour mon âme? Que sont les peines du corps auprès des tourmens que j'endure! J'ai vu heureux celui que je persécutais: et son bonheur ajoutait à mes angoisses un

(1) On compte au bagne de Brest quatorze parricides.

(*Statistique des Bagnes de France.*)

effroyable sentiment. Des signes funestes semblaient lui révéler le fatal secret de mon cœur *Croyez-vous*, me disait-il, *qu'il en est de la détresse comme des remords qui ne laissent jamais de repos à l'âme.* O foudroyantes paroles! voulait-il me peindre à mes propres yeux, me prouver qu'il me connaissait? ou ces paroles sont-elles jetées au hasard sans intention? Peut-être est-ce Dieu qui les a placées lui-même sur ses lèvres, pour qu'elles vinssent porter dans mon âme un trouble salutaire? Ses paroles étaient saisissantes, mais sa physionomie avait je ne sais quel charme entraînant. J'irai, je le verrai de nouveau, j'observerai tous ses mouvemens. Je connaîtrai s'il m'a deviné : mais puissé-je encore en douter après l'avoir entendu me dire : *La volupté pure ne se trouve qu'en Dieu; l'enfer au contraire se trouve au fond des cœurs rongés d'envie et d'orgueil.* O fortune! ô gloire! ô prospérité!.... à quel prix vous ai-je acquis. Alphonse supporte avec joie le fardeau de l'adversité, je ne puis soutenir le poids de mes vils succès. Son sort est préférable au mien, il ne s'est pas dégradé du moins à ses yeux, il jouit d'une paix aussi douce qu'inaltérable.

Ainsi, cet homme pervers avait à soutenir un combat intérieur, l'ennemi s'était glissé au-dedans de lui-même, il n'avait plus assez de force pour résister à son choc terrible. Abattu par le remords, il cherche à se rassurer en s'affermissant dans le crime, sa tête s'égare, et le blasphème roule en murmurant sur ses lèvres contrac-

tées : ainsi le serpent qui a reçu une blessure mortelle, s'agite sur la poussière, s'appuie sur sa queue, glisse sur ses anneaux, et arrivé dans son repaire il ouvre sa gueule noircie, montre une écume impure qu'éclaire le feu de ses yeux rougis par la colère, et inspire l'horreur quand il ne peut plus inspirer l'effroi.

Mais les douleurs et les remords ne sont que les avant-coureurs des peines que Dieu réserve aux hommes iniques ; quelquefois ils sont aussi des avertissemens salutaires et deviennent par le bon usage que l'on a fait la cause de notre salut.

Le persécuteur des frères passa plusieurs nuits dans l'insomnie ; le ministre des vengeances de Dieu excitait sans cesse les agitations de son cœur. Dans un moment l'infortuné implore Dieu pour le délivrer des inquiétudes dont il est obsédé ; dans un autre il travaille, mais en vain, à étouffer le cri de sa conscience. Il a beau se dire à lui-même qu'il s'exagère ses torts ; que le monde n'est qu'un théâtre où toutes les passions sont en jeu ; qu'il n'est pas le seul qui ait recours à la calomnie pour ruiner un ennemi. Les anges, protecteurs de l'innocence, gardiens vigilans des petits enfans, renouvellent sans cesse ses agitations et ses secrètes terreurs : il pense que la vue de l'homme qui les a fait naître pourra les dissiper. Il prend la résolution de le visiter de nouveau. de l'observer de près et de découvrir enfin si le langage, qu'il a entendu, est le fruit d'une observation profonde. Peut-être, dit-il, mon imagination exaltée y attache un

sens qui ne fut jamais dans l'intention de celui qui le tenait

Il se met en route, et comme un homme à moitié en délire, ou qui n'a pas un dessein arrêté, il revient sur ses pas; il n'ose aborder Alphonse, il redoute encore les effets de sa parole inspirée : tel on avait vu le proconsul romain trembler autrefois d'interroger Paul qui lui parlait de la justice et des jugemens de Dieu. Il se décide enfin. Le persécuteur et le persécuté sont en présence, les yeux attachés l'un sur l'autre, ils se fixent avec attention. Ainsi, dans la lice, deux vigoureux athlètes se contemplent, se mesurent du regard, et semblent chercher mutuellement à lire, dans les traits l'un de l'autre, la prédiction du destin. Après un moment de silence, l'hypocrite, ennemi d'Alphonse, comme pour le sonder, lui adresse ces paroles :

L'Hypocrite. — Quand l'adversité prolonge ses coups rigoureux, n'ébranle-t-elle pas les courages les plus intrépides?

Alphonse. — Quand le charme délicieux de l'innocence est évanoui, les richesses remplissent-elles le vide de l'âme?

L'Hypocrite. — On est pauvre!

Alphonse. — Quand on est criminel.

L'Hypocrite. — Oh Dieu! je succ....

Se reprenant.

On a pour toujours perdu les joies de sa primitive candeur.

Alphonse. — Elles peuvent être remplacées par les consolations ineffables du repentir.

A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il voit pâlir son adversaire ; il lui demande s'il souffre : il se passait en effet en lui une révolution bien extraordinaire : la grâce qui l'avait agité, qui avait causé ses inquiétudes, ses insomnies et ses remords triomphait enfin de son endurcissement. Souvent un nuage sombre et terrible après avoir porté l'épouvante et l'effroi, au lieu de la foudre dont il menace, ne laisse échapper de son sein qu'une pluie rafraîchissante : ainsi ce redoutable ennemi des frères, loin de consommer ses projets de destruction, devait être un des protecteurs les plus actifs de leur établissement.

Il éprouve, après une si violente secousse, le besoin de se retirer.

Alphonse, témoin de son trouble et de son abattement, le suivit, dans la crainte de quelque accident, et l'accompagna sans se montrer. Il le vit entrer dans une église ; averti, par un secret pressentiment que tout ce qui se passait pouvait bien être le résultat d'un combat intérieur que la grâce livre à ce cœur pour le rapprocher de la justice, Alphonse vint aussi se prosterner dans le temple, et prier, avec une vive ferveur, le Dieu des miséricordes d'accomplir son œuvre.

Telle est dans la religion la céleste prérogative du malheur, plus celui qui prie est pauvre et malheureux, plus ses prières ont de puissance auprès de Dieu : et, quand il prie pour un persécuteur, le mérite d'une humble charité augmente encore la puissance de la prière.

Alphonse, à peine arrivé dans le temple, aperçut, derrière une colonne, celui aux pas duquel il s'était attaché ; il le vit cachant sa tête dans ses deux mains, et poussant de longs sanglots ; il ne douta plus alors de la cause de son trouble, et loin de s'en affliger, il en remercia le Dieu qui avait autrefois renversé Paul sur la route de Damas.

Saisi d'une espèce de vertige, au sortir du temple, l'ennemi d'Alphonse s'égare dans les rues de la ville où il erre jusqu'à une heure avancée de la nuit, avant de retrouver sa demeure. C'est que l'image des victimes innocentes qu'il avait immolées le poursuivait sans cesse. Il veut oublier qu'il est coupable ; vains efforts, le cri de sa conscience retentit terrible dans son sein. Et ce cri est un bienfait de la grâce divine. Sous l'empire d'une impression si profonde, il revint bien des fois dans le temple où il avait prié. Une inquiétude indéfinissable le tourmentait, il ne savait quelle voix secrète le pressait de retourner vers Alphonse, et lui faisait pressentir que la paix ne pouvait revenir dans son cœur que par celui même qui avait été une des principales causes de son envie et des fautes qui en avaient été la suite; tant les voies de Dieu sont justes !

Un jour, plein des plus sombres pensées, il se dit à lui-même : Enfin, qu'ai-je cherché ? qu'ai-je pu désirer ? Mes ennemis sont abattus : suis-je plus heureux ? Et le plaisir que me cause leur ruine, peut-il remplacer les joies d'une vie pure et paisible ? Je cherche en Dieu le repos, et

malgré mes vives instances, malgré l'ardeur de mes prières, malgré l'abondance des larmes brûlantes qui coulent de mes yeux, je me sens constamment rebuté : cela doit-il m'étonner et peut-il en être autrement jusqu'à ce que j'aie rempli les conditions que prescrit la loi divine pour rendre mon sacrifice agréable à Dieu? J'irai, selon son commandement, me réconcilier avec mon ennemi, ou plutôt avec son fidèle serviteur que j'ai si indignement persécuté, et je reviendrai plus calme, plus heureux et plus confiant vers le temple du Seigneur.

La parole incisive d'Alphonse, il est vrai, me saisit et me glace; mais sa physionomie est si douce, si noble et si attrayante! Qui ne serait touché de son admirable patience, de sa douceur, de la profondeur de sa sagesse, de la justesse de ses réflexions, car c'est leur justesse même qui les rend si saisissantes! Il semble exercer un empire absolu sur toutes les passions. Plongé dans ces méditations, cet ennemi des frères, déjà vaincu, se dirigeait vers la demeure d'Alphonse; plus il en approchait, plus ses perplexités croissaient. La honte; le repentir, la confiance tour à tour dominaient son âme. O puissance d'une religion divine qui contraint l'homme heureux de venir chercher la paix près d'un homme malheureux et méprisé.

Alphonse reçut ce néophyte de la vertu avec cette bonté qui captive et qui enchaîne.

Son ennemi, qui n'avait plus qu'une victoire à remporter sur lui-même pour rentrer sincère-

ment dans les voies de la justice et de l'honneur, en voyant la pauvreté et la douceur d'Alphonse éprouva un mouvement de pitié et de remords. Que m'avait fait, se dit-il à lui-même, cet homme juste et pur aux yeux de Dieu? Pourquoi l'ai-je si lâchement persécuté? Alors s'établit entre eux la conversation suivante :

Le Néophyte. — Vrai serviteur de Dieu, que ne m'est-il donné de vous rendre parfaitement heureux?

Alphonse. — Que peut-il manquer au bonheur de celui qui a placé toutes ses espérances dans le ciel? Il n'y a de malheureux que l'homme qui s'est endurci dans le mal. C'est dans le témoignage d'une conscience pure que se trouve la suprême félicité.

Le Néophyte. — Mais l'adversité!....

Alphonse. — Je ne connais d'adversité que le malheur d'être l'ennemi de Dieu!

Le Néophyte. — Combien n'avez-vous pas de peines au milieu des malédictions de vos ennemis?

Alphonse. — Ces malédictions me rendront digne d'entendre un jour les concerts célestes. Mais celui qui a Dieu pour ennemi, que peut-il espérer?

Le Néophyte. — Dieu peut-il haïr les hommes?

Alphonse. — Non, quand les hommes gardent l'intégrité de leur conscience!

Le Néophyte. — Que faut-il faire pour être intègre?

Alphonse. — Aimer Dieu sincèrement de tout

son cœur, et son prochain comme soi-même (1).

Le Néophyte. — Et si l'on est haï des hommes?

Alphonse. — Dieu ne règle pas ses jugemens sur les jugemens des hommes; loin de là, c'est alors que le chrétien triomphe, parce qu'il trouve, dans le pardon qu'il accorde, le gage assuré du pardon qu'il demande à Dieu! Dieu ne nous a pas défendu d'avoir des ennemis, mais il nous a défendu de haïr (2).

Le Néophyte. — L'homme qui a reçu une offense pardonne, mais celui qui l'a faite?

Alphonse. — Celui qui a fait une offense se méfie toujours de celui qui l'a reçue, parce qu'il n'est jamais sûr de son entière générosité; mais rien n'excuse la méfiance contre Dieu, Dieu est infini en miséricorde et en bonté.

Le Néophyte. — Dieu est infini dans ses miséricordes! O Alphonse, que ces paroles sont suaves à mon cœur! Je puis donc toujours espérer? Toutes les passions m'avaient assiégé, elles m'avaient environné comme des abeilles, elles s'étaient embrasées dans mon âme comme un feu qui a pris à des épines. Le Seigneur fait éclater sa puissance; je ne mourrai point : il a placé dans la bouche de son serviteur des paroles de

---

(1) *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et in totâ animâ tuâ, et in totâ mente tuâ. Secundùm autem simile est huic : diliges proximum tuum sicut te ipsum. In his duobus mandatis pendat universa lex et prophetæ.* (Saint Mathieu, c. XXII.)

(2) *Nolite inimicari.*

paix. Serviteur fidèle de Dieu, ouvrez-moi, par vos prières, les portes du tabernacle de sa justice et de sa sainteté.

Pendant qu'il prononçait ces paroles, de douces larmes s'échappaient de ses yeux ; ses genoux fléchissaient sous lui, et, joignant les mains, il se prosterne dans la cellule du frère ; Alphonse à genoux pleurait et priait aussi !

Revenu de ses premiers transports, notre nouveau converti ne pouvait se lasser de contempler Alphonse, de le regarder avec attendrissement : ainsi le vieux Tobie, après la guérison de sa longue cécité, jouissait avec ravissement du spectacle de la création, et avec amour de la vue de son fils chéri qu'il avait pleuré si long-temps ! Il le croyait perdu dans les stériles déserts qu'il avait eus à traverser avant d'arriver à la demeure de Raguel. Il se reprochait comme un crime le malheur de sa perte lorsqu'il en reçut le remède salutaire que Dieu lui envoya miraculeusement par son intermédiaire.

Qui peut douter des miracles de la bonté divine, après une pareille conversion ? Et quel pécheur doit désespérer de son salut en voyant le retour de l'homme le plus éloigné de la grâce : l'homme hypocrite et orgueilleux.

Bien des philosophes se disent et se croient supérieurs à l'infortune, tant qu'ils ne l'éprouvent pas ; mais il n'y a que le vrai chrétien qui puisse la supporter.

Alphonse, que l'on regardait comme un homme obscur, resta intrépide au milieu des outrages et

des indignités sans nombre dont il était accablé : que le monde produise ses héros, et qu'il nous les montre sans colère ou sans faiblesse quand tout les abandonne !

Ce changement du plus cruel ennemi des frères ne laissa pas que de faire du bruit dans la ville. Quoiqu'il eût montré jusque-là des apparences religieuses, qu'il se fût toujours maintenu dans les bornes d'un extérieur honnête et bien réglé, qu'il fût même séduisant par des manières simples, faciles et douces, et que les coups qu'il portait fussent cachés à presque tous les regards, on connut la révolution qui s'était opérée dans ses idées, et l'on s'en entretint beaucoup. Il y a toujours dans le fond de la pensée publique quelque connaissance instinctive de la vérité.

Un retour aussi inattendu fut un coup du ciel, et le premier mouvement d'une révolution générale dans la ville, en faveur des écoles chrétiennes. Leur nouvel ami marcha d'un pas ferme dans la route qu'il s'était frayée, il mit ses actes d'accord avec ses principes, et ne cessa de donner des louanges aux frères. Son langage et sa conduite appelèrent l'admiration sur lui-même et sur ces sages instituteurs ; le public dirigé par des gens instruits de leur vrai caractère, revint peu à peu de ses préventions ; il aima ceux qu'il avait haïs la veille ; et son jugement changea avec son affection, il vit une noble fermeté où il avait vu de l'entêtement, de la simplicité où il avait vu de la bassesse, de la générosité où il avait vu de l'imprudence, de l'héroïsme et de

la vertu dans le genre de vie où il avait vu du ridicule. Non-seulement les élèves accoururent en foule dans leurs écoles, mais un grand nombre de jeunes gens de la ville, remplis d'une noble et sainte ardeur, enflammés du zèle de la vertu, vinrent solliciter le bonheur de s'associer aux travaux et aux mérites des frères. La rosée du ciel se mêlant aux larmes d'Alphonse avait arrosé ce sol et lui avait donné une étonnante fécondité. Alphonse fit recevoir, dans la maison des novices à Paris, tous les jeunes gens qui étaient venus se présenter à lui pour suivre la sainte carrière de l'enseignement.

Il sera difficile de se former une idée de la satisfaction qu'éprouva toute la ville, en voyant la prospérité d'un établissement si utile aux bonnes mœurs et à la félicité du peuple. Le pieux pontife en était transporté d'allégresse, il visitait souvent les écoles chrétiennes ; quelquefois il en suivait tous les exercices, et se renfermait des heures entières avec les bons frères et leurs dociles enfans. Le clergé de toutes les paroisses bénissait le Seigneur de l'amélioration sensible qu'il observait dans les mœurs et dans les habitudes des enfans soumis à la conduite des bons frères. Ils savaient parfaitement la lettre du catéchisme, ils écoutaient, avec une attention et une intelligence inaccoutumées, les explications qu'on leur en faisait. Autrefois ils rendaient, par leurs mauvais traitemens, le passage de la ville impraticable aux humbles habitans des campagnes ; ils se disputaient entre eux et se déchi-

raient ; ils insultaient, sur les places publiques, les femmes, les étrangers, les prêtres, les vieillards et tous ceux qui ont le plus de droit aux égards de l'humanité ; ils devinrent tout-à coup remarquables par leur modestie, leur politesse et leur piété. Quand on voyait une multitude d'enfans, il était facile de connaître ceux qui fréquentaient les écoles chrétiennes ; leur air de candeur, leur bonne tenue les distinguaient de la foule.

L'intérieur des maisons de bien des gens du peuple offrait l'image de l'enfer ; les parens avaient la déplorable coutume, pour corriger leurs enfans, de les frapper, de recourir aux paroles grossières, aux juremens, aux blasphèmes ; l'insubordination et la colère donnaient un aspect hideux aux enfans, ils élevaient la voix autant que leurs parens, répondaient à leurs malédictions par des malédictions plus affreuses encore, et à leurs coups par d'horribles et parricides menaces. La paix, la concorde, les soins de la tendresse paternelle, et les respects de la piété filiale succédèrent à ce triste spectacle de barbarie ; par les bienfaits de leurs leçons, les frères rétablirent les droits de la nature et de la religion : ils furent les réformateurs d'une nombreuse population, firent renaître le goût du travail, parvinrent à bannir l'ivrognerie, la débauche, et tous les vices qui perdaient la jeunesse et désolaient cette contrée.

O combien on éviterait de chagrins aux familles, de malheurs aux peuples, si l'on inspirait aux enfans, l'amour de la piété et de la vertu !

LIVRE NEUVIEME.



Les prières et les œuvres d'Alphonse, comme un parfum précieux, montèrent au trône de l'Eternel. Le Tout-Puissant les agréait et reversait, en retour, sur la terre, d'abondantes bénédictions. Le mérite, la vertu, la patience des frères, l'utilité bien connue de leur enseignement dissipaient tous les obstacles que l'envie, l'intérêt privé et la calomnie opposaient à la prospérité de leurs établissemens. Le moment du Seigneur était arrivé, ses serviteurs fidèles, de toutes parts, élevaient des mains pures vers le ciel, et à leurs prières disparaissaient toutes les difficultés : tels autrefois on avait vu les murs de Jéricho se renverser aux cris des des enfans d'Israël.

Le nom de Dieu sera de nouveau généralement béni, l'homme dès ses plus tendres années apprendra à le bégayer avec amour ; la plus pure doctrine répandue sur la terre, fera naître la vertu dans les cœurs, et la perpétuera dans les générations les plus reculées. Les enfans du peuple reçoivent une science dont le fruit ne donne pas la mort : comme de jeunes fleurs, ils peuvent croître et s'embellir à l'abri du souffle brûlant de

la contagion du siècle. La paix et la beauté brilleront dans toutes les parties de l'ordre social : les hommes que Dieu a choisis pour améliorer le sort de l'humanité par le perfectionement moral, se montrent dignes de leur noble mission.

Ce n'est pas seulement dans les cités florissantes de l'Europe qu'ils répandent les bienfaits d'une éducation chrétienne ; à la voix de leur supérieur, ils traversent les mers, vont porter la civilisation dans les pays barbares, et disposer les habitans de ces régions disgraciées, au bonheur de l'affranchissement et de la régénération. Ces évangéliques messagers de la liberté, empruntent du ciel un langage qui persuade, qui éclaire, qui touche ; et c'est dans le sein des consolations présentes qu'ils font naître les espérances de l'avenir.

Le bien que ces bons frères font sur la terre semble ne pas leur y donner le droit de cité, ils tiennent aux hommes par les plus vives affections, ils restent étrangers à tous les lieux.

Alphonse avait consommé son œuvre à Troyes, il reçut l'ordre de quitter cette ville et de se rendre à Clermont.

Il se dérobe secrètement à l'amour, à la reconnaissance de ses élèves et des habitans qui lui préparaient des hommages peu analogues à sa modestie : ainsi le Sauveur du monde, autrefois, échappa aux regards de ceux qui voulurent le faire roi.

Des triomphes éclatans et faciles attendaient Alphonse dans l'Auvergne ; ailleurs ils couronnaient

ordinairement ses longs et constans efforts, ici ils le précédaient, pour ainsi dire, ils l'environneront du moins dès son arrivée. Ainsi lorsqu'un conquérant dans le métier terrible des armes a débuté par des coups de foudre et d'éclats, il n'a plus qu'à se montrer et suivre la gloire et l'effroi qui marchent avant lui.

Après tant d'épreuves, de combats et de tribulations, des jours de paix et d'une joie vertueuse n'étaient pas inutiles au serviteur de Dieu. Les disciples de Jésus-Christ après s'être reposés quelques instans sur le Thabor et y avoir entrevu les délices du ciel, en descendirent fortifiés et plus capables d'affronter les dangers, et de soutenir les attaques du monde.

Rien ne fut comparable à la joie que causa l'arrivée d'Alphonse aux bons frères de Clermont, si ce n'est celle qu'il éprouva lui-même quand il fut témoin du zèle, de la patience, du talent et du succès avec lesquels ils dirigeaient leur école.

Le Dieu de mansuétude et d'amour se plaît surtout à répandre ses bénédictions sur les petits enfans qui sont privés de la protection des hommes. L'Auvergne, comme la Savoie, peuple le monde d'une multitude d'enfans voyageurs; bien jeunes, livrés à eux-mêmes, ils parcourent le monde, sous la sauvegarde de leur bon Ange gardien, de Notre-Dame de bon secours.

Ces petits aventuriers inspirent plus que de l'intérêt et de la pitié; ils semblent donner un droit particulier sur eux, par la naïveté de leur langage, la liberté de leurs manières, l'originalité

de leurs chants, le genre de leur industrie, la fraîcheur de leur physionomie, et leur abandon dans les soins de la Providence. Ceux qui sortaient des écoles chrétiennes jouissaient en outre du privilége de captiver l'admiration par leur invincible attachement aux devoirs de la religion, et aux maximes de la plus exquise probité.

Guidé par un noble sentiment d'honneur et de reconnaissance, autant que par l'instinct de son intérêt, l'Auvergnat se montrait fort dévoué à l'institut des frères; et Alphonse sur cette terre de foi ne goûtait que des consolations. Tant de bonheur lui faisait craindre que cette œuvre ne fut pas aimée du ciel; elle ne portait pas l'empreinte de la croix! Ses intentions étaient pures, il connaissait la vertu de ses zélés coopérateurs, il se rassura: Dieu d'ailleurs voulait peut-être récompenser la fidélité des familles chrétiennes, en rendant si facile et si fructueuse la mission des instituteurs de leurs enfans.

Semblable au laboureur prévoyant et actif, qui veille et travaille encore après avoir recueilli d'abondantes moissons, Alphonse profita de ce moment de calme et de repos, pour revenir sur le passé et consolider l'œuvre du Seigneur.

Alexis devint l'objet particulier de sa sollicitude. Il l'avait engendré à Jésus-Christ, il était pénétré pour lui d'une tendresse paternelle. Il l'avait laissé dans les meilleures dispositions, mais il connaissait la versatilité de son ardente imagination, et il n'était pas sans quelques craintes sur sa persévérance dans la vertu. Il lui

adressa une lettre inspirée par la plus vive piété et par la plus chaleureuse amitié ; il en attendait le résultat avec anxiété, lorsqu'il reçut la réponse.

Qui pourrait redire les joies d'Alphonse à la la lecture de cette lettre ! Rien n'égale les délices que goûte un homme vertueux qui vient de faire une bonne action ; et ces délices inondèrent l'âme d'Alphonse.

Chaque jour augmentait son bonheur : mille enfans fréquentaient son école à Clermont. La catholique population de cette cité se montrait de plus en plus fervente, et favorable à l'institut des frères. Alphonse réussit à former une seconde école dans cette ville, et il n'y eut pas un seul enfant pauvre qui ne pût y recevoir les bienfaits de l'instruction.

O Dieu, que prépare votre tendresse invisible et présente ! vous êtes descendu sur la terre, vous avez paru avec un corps mortel parmi les hommes, vous avez daigné les instruire vous-même. Mais les hommes vivent un jour, et les générations fuyent dans les abîmes de l'éternité ; telles on voit les vagues de la mer expirer à chaque instant et se renouveler sans cesse. Mais les siècles en passant semblaient emporter la foi ; la pensée de Dieu s'effaçait de l'esprit des hommes, et les pères ne savaient plus prononcer son nom devant leurs enfans. Les ténèbres du cahos s'avançaient pour envelopper le monde qui s'éloignait de son Dieu : Dieu a eu pitié de sa créature, il veut encore régner dans le cœur de l'homme.

Accourez générations naissantes ! entourez les envoyés du ciel ! vous entendrez des paroles de paix, et vous vivrez de cette vie plus précieuse que la vie matérielle !

Vous qui distribuez la lumière intellectuelle, Seigneur, n'abandonnez pas ces faibles mortels. Changez encore la face du monde, dissipez l'erreur qui fait la force des passions de la matière.

Votre nom se grave de nouveau dans les cœurs ; les peuples élèvent la voix pour bénir ceux qui leur parlent de vous ; et votre nom sans cesse répété les délivre de l'effroi de la barbarie.

Les écoles chrétiennes brillent et fleurissent dans le sein de la nation la plus généreuse et la plus amie d'une civilisation morale ; et la sagesse sortie de votre sein, se réfléchit sur cette terre féconde pour se répandre dans toutes les parties du monde. C'est donc avec bonheur que tous les amis de l'humanité verront se multiplier ces écoles où on apprend à aimer, à servir Dieu.

Alphonse, en donnant ses soins aux nombreux enfans qui lui étaient confiés, n'oubliait pas les devoirs de l'amitié ; il pensait souvent à Alexis ; il lui adressa en réponse une lettre bien propre à l'affermir dans la route sacrée de la vertu.

La correspondance de ces deux amis d'enfance ne se borna pas à deux lettres. Tout ce que la nature a de doux et d'insinuant, tout ce que la religion a de sublime et d'élevé tour à tour bri-

lent dans les lettres nombreuses qu'ils s'adressèrent. Leur collection formerait un traité de morale : je pourrai les donner un jour au public, j'en conserve précieusement le manuscrit ; il m'a été confié par Alexis lui-même qui, aujourd'hui courbé sous le poids des années, occupe dignement une honorable position dans le monde : car Alphonse ne s'était pas borné à gagner son ami à Dieu, il l'avait aussi ramené à la société.

Cependant les écoles de l'Auvergne jouissaient de la plus haute réputation. Les familles riches mettaient autant d'empressement que les pauvres à envoyer leurs enfans chez les frères ; et Alphonse pour la première fois, depuis qu'il était entré dans la carrière de l'enseignement, n'éprouvait d'autres mortifications que celles qu'il s'imposait volontairement.

Les pays des montagnes sont propres à conserver les mœurs (1), dit Châteaubriand, et Hypocrate déclare que l'on y respire un air qui donne de l'intelligence : une population pure et intelligente pouvait-elle ne pas accueillir avec empressement des instituteurs habiles et désintéressés ? Dans plusieurs villes, l'ignorance, dans plusieurs autres, un ennemi non moins redoutable, les préjugés, avaient neutralisé les efforts de ces bienfaiteurs de l'enfance ; tout secondait leur zèle à Clermont. L'intérêt, la foi, l'esprit des habitans leur frayaient la route de la prospérité et de la gloire la plus digne de leur cœur, la gloire de faire le bien.

(1) Voyage en Amérique, p. 378.

Sur les flancs des monts les plus élevés se forment quelquefois les orages les plus violens et les plus terribles. Après une longue sérénité, on voit les nuages s'amonceler et frapper d'épouvante : long-temps avant de faire éclater la foudre Alphonse observait, avec un imperturbable sang-froid, plusieurs symptômes effrayans d'une affreuse tempête qui s'avançait sombre et menaçante ! la solidité du sol néanmoins le tranquillisait. Ce pays, sillonné par de nombreuses éruptions, n'offre plus aux regards rassurés que les bouches glacées de ses antiques volcans. Cependant un bruit sourd et souterrain grondait constamment : ce n'était plus ce bruit sauvage et discordant qui frappe d'horreur, comme le craquement des poutres qui tombent d'un édifice miné par l'incendie, ou comme la chute des arbres qu'entraîne un impétueux torrent; c'est ainsi que s'annonce la présence et la colère d'une populace trompée : c'était un bruit semblable au frissonnement des feuilles lorsque, dans une vaste forêt, les rayons de la matière électrique convergent sur un point d'où doit partir la foudre dévastatrice.

L'autorité laissait deviner qu'elle ne voyait pas, sans inquiétude, la prospérité toujours croissante des écoles chrétiennes; et elle faisait entrevoir les dispositions les moins rassurantes.

Alphonse reçut plusieurs visites pendant lesquelles on lui adressait des questions insidieuses, il y répondit toujours avec une dextérité et une modestie qui déconcertaient la malveillance sans

la désarmer. Un jour qu'on le pressait vivement sur le compte de l'un des frères, pénétré de ce courage qui conduisit Joseph d'Arimathie chez Pilate, il répliqua avec une noble fermeté, et fit l'apologie la plus complète de tous les actes du frère incriminé ; il en montra non-seulement la justice, mais même l'opportunité. On ne paraissait pas touché de son raisonnement qui ne laissait rien à désirer ; alors il leur dit : « Messieurs, votre plan est arrêté, innocent et vertueux ou coupable et méchant, il vous trouvera toujours dans les mêmes dispositions. » Ces paroles atteignirent au but ; elles eussent blessé des hommes légers et superficiels, elles firent rentrer en eux-mêmes des hommes prévenus, mais graves et intègres. Elles leur firent concevoir de l'estime pour le caractère d'Alphonse, et ils lui surent bon gré de ce qu'il les avait jugés capables d'entendre un énergique langage. En effet, un homme honnête ne peut qu'approuver la résistance qu'on lui oppose en faveur de la justice. Et ils apprirent à connaître l'observateur délicat et ferme sous l'humble habit du religieux. Ils s'accoutumèrent insensiblement à porter plus de bienveillance dans leurs relations avec les frères.

Alphonse profita de cette heureuse circonstance pour les mettre à même de bien apprécier la nature, le caractère, les résultats de l'enseignement des écoles chrétiennes. Il leur exprima même nettement son but et ses vues en disant : « *Nous ne demandons, Messieurs, la*

» *paix que comme un fruit de la justice* ; *et* » *ne prononcez pas un jugement sur nos éco-* » *les avant de les avoir bien connues.* » Les préjugés et les passions dominent quelquefois les meilleurs esprits, tant les illusions sont inévitables ! Mais quelle prévention pouvait résister à cette maxime d'Alphonse : *Examinez d'abord, jugez ensuite.* Ce mot qui devint l'ancre du salut pour son établissement, a depuis conquis bien des suffrages à l'institut de l'abbé de La Salle. Et quand on a vu de près tout ce que les enfans remportent d'amour pour l'ordre et pour la vertu, au sortir des écoles de ces pieux instituteurs, peut-on rester indifférent à leurs nobles travaux, à leur prospérité ?

Alphonse fit une recherche exacte des enfans pauvres ou orphelins qui fréquentaient ses deux maisons, il les présenta comme un spectacle digne d'attendrir les hommes, et demanda au ciel avec larmes de ne pas les abandonner. Le feu de l'amour de Dieu et des hommes, embrasait son cœur ; ses prières furent entendues du ciel et de la terre.

Les hommes les plus prévenus contre l'enseignement des frères furent si frappés, si touchés de la direction intellectuelle et morale que recevaient les enfans, qu'ils s'étonnaient eux-mêmes de leurs préjugés et de leur haine contre des instituteurs dont le modeste et laborieux ministère est si utile à la société.

Les plus grandes âmes ne sont pas toujours à l'abri des erreurs populaires ; mais leurs écarts

même et surtout leur manière de les réparer portent l'empreinte de leur grandeur. Il n'y a aussi qu'un mérite bien réel qui puisse changer une âme magnanime. Ce genre de gloire ne manqua ni à l'institut des frères, ni à leurs adversaires.

En un jour solennel de la distribution des prix, un magistrat aussi distingué par l'étendue de ses lumières que par la noblesse de son caractère, vint offrir un éclatant tribut d'admiration aux frères des écoles chrétiennes. Il fut sublime en rétractant ses anciens préjugés ; c'était Paul converti rappelant qu'il avait été le persécuteur des chrétiens.

Ce n'était pas seulement à Clermont que le mérite de l'enseignement des frères subjuguait les volontés les plus rebelles. On trouverait de pareils exemples dans presque toutes les villes où ils sont établis. Napoléon Landais, juge compétent dans cette matière, regarde l'abbé de La Salle comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité ; il le représente comme le *type du grand homme modeste*, et il jette un cri d'étonnement et de douleur de ce que la Patrie reconnaissante n'ait pas encore élevé un monument à sa gloire !

LIVRE DIXIÈME.



PRÈS les fatigues et les travaux de sa pénible mission, Alphonse éprouva le besoin du repos; pressé par le désir de consacrer quelques jours à la vertu et au bonheur de servir Dieu, il demanda et obtint la permission de passer une année entière dans la retraite. Il se hâta de se rendre à la maison du noviciat à Paris. Telle on avait vu autrefois la colombe, portant avec elle le symbole de la paix, quitter la terre encore couverte des eaux du déluge, et venir, dans l'arche, se reposer sous la protection du père commun des générations renouvelées des hommes.

Les Saints, lors même que leur vie est tout entière remplie par de bonnes œuvres, craignent que la dissipation des choses extérieures ne nuise à leur salut. Tandis que les hommes du siècle se laissent entraîner par les séductions de l'or, des plaisirs et de la vanité; les vrais enfans de Dieu s'exercent au détachement des créatures; la terre, loin de les gêner, ne leur sert que pour marcher vers Dieu, ils ressèrent leurs désirs temporels et ils étendent la puissance de leur cœur et les

facultés de leur intelligence, jusque dans le sein de la divinité d'où s'échappe la source de l'âme.

Qui pourrait dire le nom des illustres solitaires qui, à la suite des Paul, des Antoine, ont passé des siècles entiers à méditer sur les années éternelles, goûtant, par anticipation, la béatitude des prédestinés ; leur vie était si longue qu'elle semblait immortelle dans le désert, comme au séjour céleste celle des Bienheureux.

Il tardait à Alphonse de s'unir étroitement à son Dieu ; c'est auprès de lui que les âmes puisent la force qui les conserve, force que la puissance leur communique du sein mystérieux du Père, centre fécond de l'existence.

« Je suis venu, disait-il, dans la solitude, pour » écouter ce que le Seigneur, mon maître et mon » dieu, dira à mon cœur ; afin que je mène, au- » tant que possible, dégagée de toute matière, » cette vie qui succède aux chaînes terrestres. » Bienheureux ceux qui écoutent la voix de leur » créateur, et qui n'ont point d'autre guide ! »

Les maximes les plus propres à conduire un homme à la plus parfaite abnégation ; et au plus héroïque dévouement, étaient le plus de son goût. Il répétait souvent :

« La sainte voie de la croix parait pénible et » rebutante à ceux qui n'y sont jamais entrés ; » mais elle fait tout le bonheur de ceux qui la » connaissent.

« C'est de la croix que le ruisseau de vie s'é- » chappe et se répand jusque sur la terre, et coule » à pleins bords à travers les souffrances et les » tribulations.

« C'est par là que l'âme fidèle, image du Fils
» qui a souffert pour nous, recueille la source
» des biens spirituels, ineffables.

» Un seul principe brille sous une forme trois
» fois sainte. Là où se trouve la profondeur du
» Père, là se trouve aussi la beauté du Fils, là
» éclate la lumière de l'Esprit qui resserre cette
» unité. O centre puissant et fécond, centre des
» êtres d'où jaillissent la sagesse, la gloire, les
» splendeurs éternelles, et les jubilations, sans
» jamais abandonner le point où elles résident,
» faites que les ailes de mon âme ne demeurent
» point pesamment retenues à la terre; mais que,
» prenant un libre essor, je puisse m'élancer dans
» les secrets divins, foyers brûlans, où le feu de
» l'amour et du bonheur embrase éternellement
» les élus. »

Cette âme privilégiée s'abreuvait aux divins torrens des plus pures délices; et elle redescendait de ses sublimes ascensions pour se livrer à l'étude des maximes morales et pratiques qui doivent régler la vie laborieuse des hommes. L'ange lui-même du Seigneur était venu autrefois avertir les disciples ravis qu'ils ne devaient pas rester immobiles, les regards fixés vers le ciel; le Dieu d'amour leur ordonnait de songer aux misères du monde. Il faut les partager, les adoucir, et s'associer aux souffrances du Sauveur pour acquérir le droit de s'élancer, après cette vie terrestre, vers les parvis sacrés des éternelles splendeurs.

« Pour aucune chose au monde, il ne faut faire
» un mal, ni pour produire le plus grand des

» biens, ni pour éviter le plus grand des mal-
» heurs, disait encore Alphonse ; mais on peut
» pour l'avantage du prochain, différer, omettre
» même une œuvre de piété, dans notre institut
» surtout : Dieu nous assure qu'il ressent lui-
» même le bien que nous faisons à chacun de nos
» petits enfans. »

Alphonse eût prolongé bien long-temps son séjour dans cette heureuse retraite s'il eût suivi son attrait. Sa présence n'y fut pas inutile ; il était un objet d'édification pour tous les frères ; les novices surtout ne pouvaient se lasser d'admirer sa douceur, sa complaisance, son humilité ; ses exemples enflammaient leur courage, et ils marchaient avec un saint enthousiasme dans les pénibles sentiers de la perfection.

Quelque chère que fut la solitude à Alphonse, il fallut s'en éloigner ; quelques jours avant l'époque fixée pour son départ, l'institut fit une perte qui fut vivement sentie ; le procureur général de l'ordre mourut presque subitement. Le deuil et la consternation furent dans la maison, les frères restaient muets d'étonnement et de douleur : l'odeur de sainteté qui, comme un baume précieux se répandit sur sa tombe, élevait, en les consolant, tous les cœurs vers les espérances du ciel.

Ces bons frères avaient bien choisi la source de leurs consolations : celui qu'ils pleuraient avait assez souffert, il avait assez travaillé pour la gloire de Dieu et pour l'amélioration des hommes : ses droits aux récompenses éternelles ne pouvaient pas être doutèuses !

Il s'agissait de lui donner un successeur, tous les regards se portèrent sur Alphonse, il n'y eut pas d'instances que le supérieur ne lui fit pour le déterminer à accepter cet important emploi ; il fit valoir toutes les considérations les plus capables de le toucher.

Alphonse, comme s'il eût été menacé d'un grand malheur, alla se refugier aux pieds des autels ; il implora le secours de Dieu, protecteur des faibles :

« Seigneur, s'écria-t-il, c'est vous qui éclairez » de vos feux les âmes soumises ; qui délivrez de » toute peine, de tout souci, les malheureux » mortels ; c'est vous qui êtes l'auteur de tout » bien, qui dirigez les cœurs des hommes, dissi- » pez mes alarmes, et délivrez-moi des honneurs » dont je ne suis pas digne, d'un fardeau dont » je ne pourrais supporter le poids! »

L'humilité profonde et sincère qui rendait Alphonse si magnanime en présence des dangers et dans ses luttes contre l'adversité et les calomnies, le rendait timide et tremblant en présence des charges et des dignités : on avait vu autrefois, et animé par le même esprit, les Ambroise fuir les honneurs de l'épiscopat. O hommes vains et présomptueux, venez étudier le vrai caractère de la grandeur dans l'âme d'un simple frère des écoles chrétiennes !

Ses prières, ses larmes, ses pieux artifices ne pouvaient changer ni le vœu général, ni la volonté du supérieur, et la modestie d'Alphonse donnait à ses vertus un charme nouveau qui captivait tous les cœurs.

Dieu, qui voyait ses combats et qui avait ses vues spéciales sur son serviteur, se déclare en faveur de son humilité; une assez grave maladie vint frapper Alphonse : on craignait de l'aggraver par de nouvelles sollicitations, et le supérieur céda à la prière qu'il lui fit de choisir un autre procureur-général.

A peine rétabli, Alphonse reçut une mission délicate et importante. Il fut chargé d'aller rétablir les écoles chrériennes dans la seconde ville du royaume qui, après avoir reçu les frères avec enthousiasme, leur montrait plus que de l'indifférence.

On en était à disserter sur le mérite des frères, sur la bonté de leur méthode, et, comme cela arrive toujours dans les discussions publiques, les esprits se partagèrent en deux partis; les amis des frères n'eurent pas le courage de s'opposer aux attaques d'une opposition violente, et de suivre, au milieu des embarras que suscitaient les préjugés ou la haine, les démarches nécessaires à l'établissement des écoles chrétiennes.

Les partisans de ces écoles, quoique entièrement découragés, écoutèrent Alphonse avec assez d'intérêt pour se déterminer à faire quelques nouvelles tentatives. Le résultat de leurs efforts fut d'obtenir que l'affaire de l'institut et de son établissement serait soumise à l'examen d'une commission : on porta même la condescendance jusqu'à choisir les hommes que l'on jugea les plus capables de prononcer sur un pareil sujet; mais

les connaissances relatives à l'instruction primaire avaient fait alors un progrès si peu général, que ces prétendus savans ignoraient jusqu'aux premiers principes qui servent de base à la méthode de l'abbé de La Salle. L'utilité du but, l'enchaînement des idées, le génie des combinaisons, qui se font remarquer dans ce plan d'instruction ; l'héroïsme du dévouement qu'il suppose dans les instituteurs qui l'exécutent, auraient dû leur faire regarder l'auteur de ce plan comme un des hommes les plus extraordinaires des temps modernes et disposer les esprits en faveur de ses disciples.

En effet, jusqu'à ce jour, on n'est point parvenu à inventer une méthode qui offre plus, qui offre autant d'avantages pour le développement rationel et gradué des facultés intellectuelles et morales ; l'enseignement et l'éducation y marchent d'un pas égal.

L'illustre et pieux abbé de La Salle, témoin des effrayans progrès de la corruption, pensa qu'un des plus grands services à rendre à l'humanité, serait d'améliorer les mœurs des classes pauvres. Pour y parvenir, le moyen le plus efficace fut, à ses yeux, de changer les habitudes des générations naissantes, et pour cela d'arracher les enfans à l'oisiveté et aux vices qu'elle engendre ; et d'en faire de bons chrétiens pour qu'ils devinssent plus tard et de bons citoyens et de bons pères de famille. Ses méditations assidues, constamment dirigées sur le même objet, et la force de son génie lui firent inventer la méthode qu'il a

léguée à ses disciples, en leur léguant aussi le trésor plus précieux encore de son tendre amour pour l'enfance. *Cette méthode sera dans tous les temps*, dit encore Napoléon Landais, *une des plus belles découvertes de l'esprit humain.*

Ce n'est ici ni le temps, ni le lieu d'entrer dans une longue discussion pour établir le mérite de cette méthode ; seulement on a pu voir que le besoin d'améliorer les mœurs a présidé à son origine, autant que le désir d'éclairer les intelligences. Eh bien ! que l'on produise une autre méthode qui puisse avec la même puissance répondre au double vœu, atteindre au double but de l'enseignement et de l'éducation appliqués à la fois à un grand nombre d'enfans.

La sanction que donne aujourd'hui à cette institution le suffrage de presque toutes les villes importantes de France, la protection éclairée du gouvernement, les vœux des royaumes étrangers qui sollicitent, avec ardeur, l'établissement, chez eux, des frères des écoles chrétiennes, parlent assez haut et assez clairement.

Les peuples acceptent avec empressement les bienfaits de l'abbé de La Salle, en attendant que le burin de leur reconnaissance grave son nom sur les monumens érigés à sa gloire, selon le désir qu'en exprime l'auteur déjà cité.

Mais un triomphe plus éclatant est réservé à la vertu de l'abbé de La Salle ; toute la chrétienté obéissant à la voix du père commun des fidèles, érigera des autels à sa mémoire. Honorer ainsi les hommes qui ont sanctifié leur amour pour

l'humanité par l'amour divin, c'est rendre un culte agréable au créateur.

Les autels que l'Eglise prépare à l'abbé de La Salle s'élèveront comme un témoignage éclatant, comme un monument éternel de son amour pour la propagation générale des lumières (1). Oui, la mission de l'Eglise est d'éclairer et d'enseigner le monde : il n'est qu'un seul enseignement qu'elle flétrit, c'est celui qui déprave !

Le culte public rendu par l'Eglise aux Vincent de Paul, aux François-Xavier, aux abbé de La Salle, atteste à jamais sa vive sollicitude pour tous les besoins de l'humanité.

En entrant dans un temple, il n'est pas un pauvre, il n'est pas un ignorant, il n'est pas un sauvage qui ne s'incline attendri devant les grandes images de ces trois héros chrétiens, et qui ne s'écrie :

« Ce sont ces bienheureux qui ont écouté la » voix de ma misère ; ce sont eux qui m'ont instruit, qui m'ont aidé, soulagé dans mes maux. »

« Notre vie n'était pas douce, ô Seigneur, » roi des cieux ! mais vous nous avez affranchis » de notre deuil, en nous envoyant ces amis » vrais et modestes ! »

Revenons à l'histoire d'Alphonse et des obstacles qu'il eut à combattre dans sa nouvelle et dernière mission.

Parmi les personnes chargées d'apprécier l'importance et l'opportunité de l'établissement d'une

(1) *Euntes ergo docete* OMNES *gentes*. S. Math.

maison des frères dans la ville de Lyon, il y en eut qui, égarées par de fausses notions sur le but de cette institution, déclarèrent que les écoles subsistantes suffisaient aux besoins de la cité ; d'autres soutenaient que les moyens et les ressources des frères n'étaient pas proportionnés à la grandeur de leur plan, et qu'il ne fallait pas donner d'appui à une entreprise téméraire. Mais qu'y avait-il de plus téméraire que leur jugement? Quelques-uns, même sans daigner entrer dans aucune discussion, dans aucun examen, rejetèrent le projet d'après la maxime par laquelle l'ignorance et la pusillanimité se sont excusées dans tous les temps, savoir: « Que c'était une présomp-
» tion de tenter une méthode meilleure que celle
» qui avait été éprouvée par l'usage des siècles. »
En ajoutant que la sagesse et la lumière des anciens n'auraient pas laissé à des hommes inconnus et obscurs, la gloire d'inventer une méthode meilleure si elle était possible.

Il fallait toute la patience et toute l'adresse d'Alphonse pour conduire sa négociation avec des hommes de ce caractère. Mais les difficultés vaincues dans bien d'autres circonstances lui avaient appris à espérer contre toute espérance. Ce qui l'encourageait aussi, c'était de penser que ses efforts ne seraient jamais perdus aux yeux de Dieu, et qu'il lui tiendrait compte de ses bonnes intentions comme des succès ; ainsi abandonnant son entreprise aux soins de la Providence, il ne négligea pour la faire réussir aucun des moyens qu'elle mit à sa disposition.

Il avait à combattre non-seulement l'obstination de l'ignorance et des préjugés, mais le calcul de l'intérêt avec lequel il est bien plus difficile de traiter.

Après beaucoup de conférences, et deux mois passés à instruire les juges, sur les points les plus discutés; il eut la douleur d'entendre prononcer qu'il était impossible de seconder, de tolérer même l'établissement de son école.

Cependant dans les relations qu'il avait eues avec les membres de la commission d'examen, Alphonse avait montré tant de candeur, de capacité et de bonne foi, qu'ils n'avaient pu se défendre d'un profond respect pour son savoir et sa vertu.

Ces bonnes dispositions les firent recourir à toutes les précautions et à tous les égards de la politesse pour lui adoucir la dureté d'un refus : elles n'eurent guères d'autre résultat. Alphonse crut ses travaux et ses soins perdus pour la ville. Heureusement pour l'humanité, Dieu donne, aux hommes qu'il destine à de grandes choses, avec le génie qui les inspire, l'ardeur et la constance pour vaincre les obstacles qui s'opposent à leur accomplissement. Tel fut le caractère d'Alphonse. Loin de se laisser rebuter par des difficultés et par des délais, il poursuivait son but, avec un invincible courage, quand il s'y croyait invité par la volonté de Dieu.

Les biens immenses déjà réalisés, dans plusieurs villes, par l'enseignement des frères; la multitude des malheureux enfans qu'il voyait

croupir dans la boue des rues, et qui étaient exposés à la double et funeste influence du vice et du désœuvrement, le pressaient comme autant d'indications du ciel de persévérer dans son entreprise.

Les ecclésiastiques les plus distingués et les personnes les plus respectables de la ville lui faisaient de fréquentes visites et l'encourageaient à la confiance. L'amour et la foi sont mères de l'espérance, et l'espérance va jusque dans le sein de Dieu dérober les dons du ciel pour enrichir la terre.

En effet, celui qui féconde, quand il veut, les cœurs les plus stériles, récompensa l'espérance d'Alphonse comme autrefois celle d'Abraham, et le rendit, contre toute espérance, le père adoptif d'une nombreuse génération.

Le bruit de son départ s'étant faussement répandu dans la ville, un des magistrats les plus éminens, vint le trouver et le solliciter vivement de retarder son départ de quelques jours; il n'eut pas de peine à en obtenir la promesse. Une tentative de l'établissement d'une école avait déjà fait connaître les frères quelques années auparavant, et leur avait gagné bien des cœurs. L'attention publique suivait tous leurs mouvemens avec intérêt, et l'on attendait avec une sorte d'anxiété l'issue de leurs nouvelles démarches. Leurs amis, répandus dans la société, firent partager par un grand nombre de personnes l'estime et l'affection qu'ils leur portaient. Le peuple, ordinairement si aveugle et crédule, se montre doué quelquefois d'un sens exquis; il sentit que ce

serait lui surtout qui profiterait de la création d'écoles gratuites ; et on le trouva peu disposé à épouser des préventions contraires à son intérêt ; il se montra très-favorable aux frères qui lui parurent les plus francs et les plus tendres amis des enfans du pauvre. Une partie de la magistrature et de la classe élevée appréciait déjà le mérite de ces instituteurs désintéresssés, et l'avantage que retirait la morale publique de leur présence dans la ville. Leurs ennemis, voyant leurs rangs et leur popularité se diminuer chaque jour, n'opposèrent plus qu'une timide résistance à leur établissement. L'objection la plus sérieuse, la mieux fondée, celle sur laquelle ils insistèrent avec une perfide adresse, et qu'ils opposèrent, comme un dernier rempart, pour arrêter les frères et déconcerter leurs amis, fut l'énormité des charges qu'imposerait un premier établissement. On se crut encore une fois battu, et l'on en éprouvait d'autant plus de peine que l'on faisait naufrage à la vue du port.

Pendant cette lutte entre les intérêts matériels et les intérêts moraux, Alphonse priait celui qui ordonna au poisson de lui porter, du fonds de la mer, la drachme nécessaire pour payer le tribut à César.

Les hommes qui habitent au sein des ténèbres et qui se plaisent au milieu des ruines, ont toujours fui les saintes prières, ô Seigneur ! mais ces ministres bienfaisans, qui habitent les parvis sacrés, qui, comme de glorieux pilotes sortis de la chaîne des anges, gouvernent l'arche sainte où

se réfugient les hommes échappés à la corruption, entonnent avec bienveillance, des hymnes adressées au Père : ils daignent lui porter les supplications des faibles mortels.

Les prières agréées de Dieu se changent aux pieds de son trône en un doux parfum qui, descendant sur la masse des corps, vient renouveler la vie du monde.

Heureux les cœurs sur lesquels vient se reposer ce souffle parfumé qui s'échappe des ailes de l'Esprit créateur, ils portent le germe de la fécondité, et ils sont associés à la puissante action de la Providence.

Et ces hommes bienheureux sont les ouvriers saints choisis pour travailler en silence à la construction du magnifique temple de la nouvelle Jérusalem ; ils y apportent des matériaux plus précieux que le plus bel or d'ophir ou que les plus rares pierreries de la reine de Saba.

Un riche négociant, auquel Dieu avait communiqué son esprit comme autrefois, à Beseléel, fils d'Uri, et à Ooliab, fils d'Achisamech, voyant qu'il n'y avait plus qu'une difficulté d'argent pour l'établissement des frères à Lyon (1), vint leur offrir une belle et vaste maison placée dans un des plus beaux quartiers de la ville.

Cet acte d'une généreuse bienfaisance, pénétra de joie et de bonheur les frères, leurs amis

(1) Cette ville noble et généreuse est toujours animée de l'esprit qui inspire les œuvres de miséricorde. Les frères des écoles chrétiennes viennent d'y recevoir, il y a à peine quelques mois, un legs de 200,000 fr. approuvé par le gouvernement.

et surtout les pauvres de Lyon. Tel on voit un navire battu par de longs orages renoncer à toute espérance et prêt à sombrer, lorsque tout-à-coup une enseigne déployée annonce l'arrivée d'un esquif protecteur. C'est ainsi, ô roi des cieux ! que vous mettez un doux terme à nos fatigues, et nous accordez le repos après de longues peines.

Une action si miséricordieuse fut agréée du ciel : les anges chargés de recueillir les prières et les bonnes œuvres des mortels, les anges protecteurs de la morale et de l'innocence, les anges gardiens de l'enfance, présidés par la Vierge Marie, s'inclinèrent en action de grâce devant le roi que chantent les intelligences, et les chœurs des bienheureux.

Alphonse dirigea cette maison avec une sagesse qui eut bientôt captivé tous les suffrages. Les hommes qui avaient combattu le plus ardemment son entreprise furent ceux qui vinrent le presser avec le plus d'instance de recevoir leurs enfans dans son école, et devinrent dans la suite ses plus zélés partisans. Combien de villes ont vu se renouveler de pareils exemples ! tant il est vrai que la vive lumière de la vérité dissipe les plus épaisses ténèbres des préjugés. Mais ces préjugés trop ordinaires avec lesquels on accueille ces bienfaisans instituteurs n'accusent-ils pas aussi les hommes de trop de précipitation dans leurs jugemens ; quand donc, grand Dieu, les verra t-on ne juger qu'après avoir connu !

Le bon ordre, le progrès des enfans, le changement de leurs mœurs ; la protection du gouver-

nement, et plus encore la vertu des instituteurs et les bénédictions de Dieu donnèrent à ces écoles une éclatante prospérité.

Ces jours de joie ne devaient pas être sans mélanges de douleurs. La mort venait de frapper, quatorze mois après son élévation, le supérieur général des frères. Ce fut une nouvelle source de larmes, et la consternation se répandit dans tous les établissemens. Ce supérieur, après l'abbé de La Salle était celui qui avait rendu les plus grands services à l'institut.

Tous les directeurs des maisons particulières se rendirent à la maison commune pour concerter sur les moyens de réparer une si cruelle perte, et pour s'entendre sur le choix d'un nouveau supérieur.

Le supérieur, en mourant, avait prononcé le nom d'Alphonse ; Alphonse avait donné des marques d'une sagesse si remarquable, d'une si grande intelligence pour la conduite des affaires, d'une douceur si inaltérable, d'une égalité d'âme si parfaite, que tous les frères pensèrent à lui ; et ils aimaient à reconnaître une indication du ciel dans les dernières paroles du supérieur mourant.

Les frères ne délibérèrent pas long-temps, Alphonse fut proclamé unanimement supérieur. Il était le seul à ignorer ses éminentes qualités, sa modestie était si sincère qu'il crut d'abord que l'on s'était trompé ; et quand il vit que l'on insistait, rien n'égala son étonnement, si ce n'est sa douleur. Il se mit à prier avec abondance de larmes, on l'entendit plusieurs fois s'écrier pendant la nuit :

« O mon Dieu, laissez-moi, toute ma vie, vous

« offrir mon culte et mon amour dans une humble « position, éloignez de moi un fardeau que je ne « puis porter ; soyez mon guide, mon appui, et « mon défenseur. »

Il fut impossible de vaincre ses répugnances : les frères n'osèrent même plus poursuivre leur sollicitation, quand il leur eut fait entrevoir que les inquiétudes d'un emploi aussi important lui auraient bientôt ouvert les abîmes du tombeau ! Hélas! la mort n'avait pas besoin de ce nouvel aiguillon ; elle s'était introduite dans ses veines à la suite des mortifications et des souffrances, et il la portait dans son sein.

A peine revenu dans la maison de Lyon dont il faisait les délices, il fut atteint d'une maladie qui n'eut d'abord aucun symptôme alarmant, mais elle fit des progrès si rapides, qu'au bout de quelques jours les meilleurs médecins de la ville déclarèrent qu'ils ne conservaient aucun espoir ; loin de se troubler à cette nouvelle, Alphonse se recueillit en lui-même avec un sentiment ineffable de joie et de confiance dans la bonté divine : ce fut alors qu'il goûta combien le Seigneur est doux ; son âme pure fut remplie de délices et d'onction. Cet horrible moment n'avait rien d'effrayant pour lui ; comme le premier des martyrs il voyait les cieux ouverts pour le recevoir ; et il lui tardait d'aller se désaltérer à la source des torrens éternels de l'amour divin.

Tous les frères entouraient son lit et le pleuraient comme un père ; il reçut en leur présence les secours de la religion avec une humilité et une foi qui le montraient digne d'aller savourer les joies inénarrables de la sainteté.

Muni du pain du céleste voyageur, il fit en ces termes ses adieux à ses frères: «Cortinuez de vous » aimer les uns les autres, nous n'avons qu'un seul » cœur; la mort même ne me séparera pas de la » charité qui nous unit; vous prierez pour moi, » je vous attendrai dans le sein de Dieu. »

En prononçant ces dernières paroles, il s'endormit du sommeil des justes.

Le peuple lui donna des marques extraordinaires de sa vénération; ses funérailles furent simples, mais attirèrent un concours immense de pieux fidèles; les jeunes enfans dont l'éducation lui fut confiée l'aimaient comme un père. Oh qu'il y eut d'éloquence et de suavité dans ce torrent de larmes qu'on leur vit répandre sur sa tombe!

Généreux disciple de Jésus-Christ, allez, près de votre illustre fondateur, prendre, dans le ciel, la place qui vous y est réservée : peu vous importe que la main de l'art vienne graver votre nom sur les fastueux monumens de la terre! l'obscurité vous convient ici-bas; votre gloire brille au-dessus des mondes, et du haut de votre demeure, vous entendrez les mille générations d'hommes, devenus chrétiens par vos enseignemens, mêler votre nom aux louanges qu'ils adresseront à Dieu pendant toute l'éternité des siècles.

FIN.

LIMOGES, IMP. ARDANT FRÈRES.

